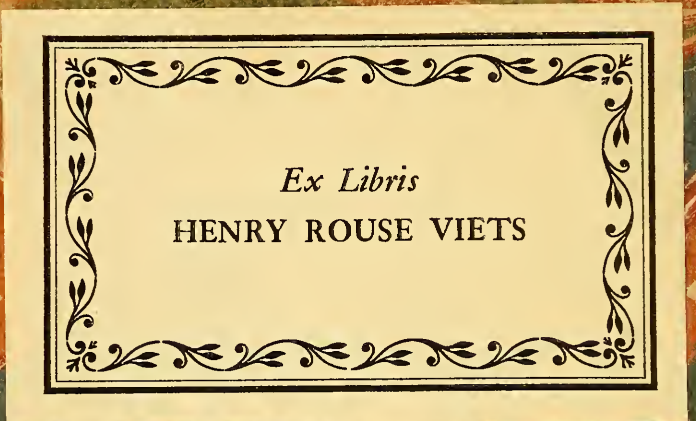




Ex Libris
HENRY ROUSE VIETS

METHODE NATURELLE DE GUERIR.

A1

METHODE NATURELLE DE GUERIR LES MALADIES DU CORPS ET LES DEREGLEMENS DE L'ESPRIT QUI EN DEPENDENT.

TROISIEME PARTIE.

Par G. CHEYNE, *Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale de Londres.*

Traduit de l'Anglois par M. DE LA CHAPELLE, de la Société Royale de Londres.

TOME II.



A PARIS.

Chez J. F. QUILLAU, Fils, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



METHODE NATURELLE

DE GUERIR LES MALADIES du Corps & les déréglemens de l'Esprit qui en dépendent.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

REFLEXIONS SUR LA NATURE des Maladies Chroniques. Méthode générale de les guérir.

I.



'AI dit, dans la premiére Partie de cet Ouvrage, que l'on ne pouvoit pas être dans un état de maladie ni long, ni dan-

gereux, lorſque le ſang & les humeurs étoient bien conditionnés, en ſuppoſant d'ailleurs que l'on ne fût pas attaqué de maux accidentels ou épidémiques ; & que par conſéquent les maladies chroniques, ainſi que celles qui ſont accompagnées de quelque danger, ne ſont jamais que l'effet de quelque mauvais régime habituel, peu propre à la nature du tempérament ; de quelque obſtruction des glandes méſaraïques, ou enfin de quelque affection ſquirreuſe de celles de l'abdomen.

Comme le ſeul antidote & le préſervatif univerſel contre les maladies, ſont la modération & la tempérance dans le *boire* & le *manger*, les vices contraires habituels en conſtituent la cauſe la plus univerſelle, la plus certaine, & la plus complette. Pour ſe bien

porter, on doit choisir les alimens les plus légers, les boissons les plus aqueuses & en prendre toujours plutôt moins que trop; autant que la nature le peut supporter sans incommodité, en renouvellant simplement ses pertes, quand elle en fait sentir le besoin (a).

Si un homme est venu au monde, le sang infecté des humeurs corrompues de ses parens; si les sels animaux, les esprits & les globules sanguins de son corps ont une tendence naturelle à s'échauffer, à se réunir & à former des concretions; c'est-à-dire, s'il y a dans son sang, une disposition naturelle à se gâter & à s'épaissir;

(a) J'ai cru devoir ajouter cette espéce de paraphrase, pour prévenir toute objection de la part de ceux qui n'auroient pas lû le premier Tome, ou qui n'y feroient plus attention.

à moins qu'il ne ſuive un régime convenable pour l'atténuer, le rafraîchir & le rendre balſamique ; qu'il ne faſſe uſage d'évacuations douces & d'altérants qui purifient & qui adouciſſent les humeurs ; s'il s'abandonne aux excès des voluptueux, ou de ceux qui ſont nés avec une ſanté forte & vigoureuſe ou avec des humeurs louables, il deviendra infailliblement valétudinaire, ou ne jouira que d'une ſanté très-foible pendant toute ſa vie : & ſi la corruption & la malignité de ſes humeurs a été juſqu'à déranger totalement l'action de quelques-uns des grands & des principaux viſcéres, ou à détruire les canaux eux-mêmes, la mort ne ſera guéres moins prompte qu'inévitable.

Mais s'il eſt né avec une bonne conſtitution, avec un ſang & des humeurs douces, & qu'en négli-

geant constamment le régime, que la modération & la tempérance prescrivent, il appauvrisse son sang & corrompe ses humeurs; il arrivera par degrés à une dépravation générale & complette, plus ou moins vîte selon les différentes circonstances, selon sa complexion ou sa disposition naturelle, & selon la nature des matériaux qui auront servi à ses excès.

Si la structure originaire de ses poumons est trop resserrée; que des causes accidentelles aient donné à sa poitrine une conformation trop étroite; que son sternum soit trop avancé ou qu'il y ait originairement aux poumons des tubercules ou des poireaux, ou une adhérence à la *plévre*; ou que les *artéres bronchiales* soient trop étroites, les vésicules pulmonaires trop petites ou les côtes trop

déprimées ; alors, en conſéquence d'une ſéroſité trop viſqueuſe ou d'un ſang trop épais, devenus tels par le mauvais régime, la circulation devient gênée ou même s'interrompt dans ces *viſcéres* ; d'où s'en ſuit un *aſthme*, une *phtiſie*, une *pleuréſie* ou une *péripneumonie*, qui ſe termine ou en un *empyéme*, ou une *ptbiſie*, ou une *hydropiſie.*

Si les poumons ſont aſſez forts & bien conſtitués, ce même ſang épais & cette même ſéroſité viſqueuſe s'arrêteront dans les artéres & les veines *capillaires*, & produiront un *rhumatiſme* univerſel ou particulier : & l'on peut remarquer ici que les poumons ſont les premiers organes, auxquels les humeurs corrompues font ſentir la malignité de leurs effets ; d'où vient l'idée vulgaire que les rhumes ſont la cauſe univerſelle des maladies.

Si, en vertu de la force & du reſſort naturel des poumons, tous les petits vaiſſeaux ne ſont pas obſtrués, alors la partie du ſang ou des humeurs la plus viſqueuſe & la plus inflammatoire eſt chaſſée ſur les organes & ſur les parties où les *capillaires* reçoivent néceſſairement plus de compreſſion, & dans leſquels ils ſont plus gênés; c'eſt-à-dire, ſur les articulations, où elle produit la *goutte*.

Si la ſéroſité, outre la viſcoſité ou ſon épaiſiſſement abonde encore en ſels & en ſoufre, il en naît des impuretés & des éruptions cutanées, telles que des *éryſipèles*, des *taches ſcorbutiques*, des *lèpres*, des *ulcères bilieux* & autres ſemblables.

Si un organe particulier, comme le foie, eſt obſtrué ou d'une mauvaiſe conformation naturelle; par exemple, s'il eſt trop

grand, trop roide ou trop peu fléxible, la bile y croupit & s'y corrompt; & alors les concrétions *biliaires* ou les pierres se forment dans la *vésicule du fiel*: d'où s'ensuit une *jaunisse*.

Si toute la masse du sang & des humeurs est corrompue, ou toutes les parties du corps également affoiblies; si tout le systême des solides & des fluides est dans un désordre général; si les humeurs sont visqueuses, les solides pourris, détruits ou relâchés; & si toutes les fonctions animales souffrent, on en voit naître tous les symptomes des maladies *nerveuses*, *histériques*, *scorbutiques* & *hypocondriaques*. Mais toutes ces maladies viennent pour l'ordinaire d'humeurs appauvries, *visqueuses*, *salines* ou *inflammatoires*, comme de leur cause premiére & productrice; & c'est ce

qu'on appelle communément une *constitution scorbutique.* En effet tout ce que les meilleurs Médecins peuvent faire en pareil cas, est de changer la qualité de ces humeurs, & de leur rendre, autant que faire se peut, celle qu'elles avoient reçue de la nature. Car il n'est guéres possible de faire aucun changement dans les solides, quand une fois ils ont atteint leur point de maturité & de consistence.

II.

La saignée est indiquée dans tous les cas où le poux est vif & fort, ou vif & foible, quoique petit; mais oppressé & gêné. Si cela continue, & qu'il y ait mal de tête, ou qu'elle soit embarrassée; dans tous les cas *inflammatoires*; tels que l'*érysipele*, la *rose*, le *rhumatisme* douloureux, la *pleu-*

résie, ou autres semblables ; dans tous les cas accompagnés de douleurs violentes ou aigues, en quelqu'endroit qu'elles soient, & dans tous les cas de maladies où le poux est vif & fort, la saignée est indiquée, & doit être mise en usage, s'il n'y a quelque contreindication ; c'est-à-dire, s'il n'y a rien d'ailleurs qui la défende absolument. Enfin dans tous les cas où l'on ressent de grandes douleurs accompagnées d'un poux vif, la saignée doit être d'abord copieuse & répétée une fois ou deux fois, ou même plus souvent, jusqu'à ce que la douleur diminue & que le poux tombe : car dans tous les cas de cette espéce, le sang est trop abondant, trop ardent ou trop visqueux, & généralement il a toutes ces mauvaises qualités ensemble.

Quant à la veine ou à l'artére

particuliere dont il faut tirer du ſang lorſqu'il en eſt beſoin, cela n'eſt pas d'une grande conſéquence: cependant, afin de procurer un prompt ſoulagement, le mieux eſt de faire la ſaignée le plus près que l'on peut de la partie principalement affligée (a). Mais dans les maladies chroniques, je préférerois de petites ſaignées ſouvent réitérées à des ſaignées grandes & copieuſes: généralement parlant, même dans les cas où il y a *éruption* & *goutte*, l'éruption ſera plus prompte & plus abondante, & la goutte deviendra plus réguliére après la ſaignée, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop forte. Par ce moyen le

(a) M. C. Cet article mériteroit une longue Diſſertation. Mais voyez les premiéres notes de M. Cantwel ſur l'Hiſtoire d'un remède efficace contre les maux des yeux.

A 8

ſang trouve plus d'eſpace & de liberté dans les veines & les artéres, la circulation ſe fait plus facilement, la force du cœur & des tuniques muſculaires des vaiſſeaux eſt augmentée & devient plus capable de faire mouvoir la quantité de fluide qui reſte, & de forcer les humeurs peccantes à ſe jetter ſur les parties les moins néceſſaires à la vie & plus éloignées des principaux *organes*: & ſi quelqu'un des ſymptomes, dont je viens de parler, continue à affliger le malade, je crois que l'on doit répéter la ſaignée ſans héſiter. J'en appelle aux Médecins expérimentés, qui ſeuls ſont en état de ſentir tout l'avantage de pareilles ſaignées faites à tems, & peuventcompter des miracles qu'elles ont produit.

Une demie livre, une livre, ou même deux livres de ſang re-

tirées à plusieurs fois d'une masse qui en contient 30, ou peut-être 40 ou 50, ne peuvent jamais produire un danger réel : car les maladies résident dans le mauvais sang ; & l'on peut compter sur une vie très-supportable, au moins pour un tems, si les grands organes de la *sanguification* sont dans un état de santé & de force, quand même il n'entreroit dans le sang que du lait d'ânesse, de l'eau de poulet & de l'eau de gruau ; puisque par les loix de la *sanguification*, il faut enfin que ces fluides produisent un sang louable, comme le démontrent les pertes considérables de sang dans les grandes playes, les expériences de la *transfusion* (a) & les grandes *hémorragies*.

(a) La *transfusion* n'est pas assez prouvée pour pouvoir y compter. En un mot, elle n'est pas reçue en France.

Une trop grande ſaignée peut occaſionner des foibleſſes, des défaillances & une incapacité d'éxercer les mouvemens ordinaires : c'eſt pourquoi il vaut mieux ne faire que de petites ſaignées, & les répéter ſouvent. D'ailleurs ces foibleſſes ne ſont point des maladies, qui mettent en danger la ſanté ni la vie ; & il eſt certain que la portion du ſang qui eſt débarraſſée par ce moien de celle qui étoit gâtée, rétablira bientôt toutes les fonctions, ſi on garde un régime convenable. L'orifice doit toujours être plutôt grand que petit : car il eſt remarquable que dans le premier cas, il en ſort

Ceux qui voudront ſe mettre au fait de la transfuſion, n'auront qu'à conſulter les Tranſactions Philoſophiques de *Londres*, ou ce que l'on en a dit dans la Préface du Traducteur de cet Ouvrage.

beaucoup plus de mauvais ſang que de bon, à proportion de ce qui en reſte ; à cauſe que dans la maſſe le mauvais ſang, c'eſt-à-dire, le plus léger coule à la ſurface tout proche des parois des tuyaux ſanguins, & le bon, c'eſt-à-dire le plus peſant, roule dans le milieu (a) ; ainſi qu'on peut le démontrer par les loix de l'*hidroſtatique*, outre que l'expérience fait voir qu'à force de ſaignées on épuiſe enfin tout le mauvais ſang.

Si, en faiſant une petite ſaignée, ou trouve que le ſang eſt paſſablement bon, que la partie *rouge ou globuleuſe* ſoit à peu près égale à la *ſéroſité*, que cette même partie *rouge* n'ait pas beau-

(a) Cela pourroit être, en cas que le ſang ne fût pas dans un état d'effervescence ou d'ébullition qui détruit toutes les régles.

coup de viſcoſité, & que la ſéroſité n'ait pas trop perdu de ſa couleur, & qu'elle ne ſoit pas trop ſalée ; en ce cas, après avoir fait uſage des remédes généraux, je conclus qu'un régime & des remédes propres à fortifier & à redonner du reſſort aux ſolides, avec un bon air, un éxercice convenable & des purgations douces rétabliront totalement la ſanté du malade ; & quand mes *prognoſtics* ont été fondés ſur de pareils *ſymptomes*, il eſt rare qu'ils m'aient trompé.

Au contraire, quand le ſang tiré par une grande ouverture faite à la veine fait voir, après qu'on l'a laiſſé repoſer, une coane ou une pellicule bleuâtre à ſa ſurface ; qu'il a une couleur de foie ; qu'il n'y a point de proportion entre la *ſéroſité* & la partie rouge ; qu'il eſt décoloré & fort

ſalé, je ſuis très-convaincu que le malade ne ſe portera jamais bien, & qu'il ne ſera pas long-tems dans un état de ſanté uniforme & durable; à moins que l'on ne travaille à rendre ſon ſang plus ténu ou plus fluide, à l'adoucir ou à le corriger. Alors, indépendamment de la diéte, j'ordonne quelque préparation de remédes, qui agiſſent par leur peſanteur, avec le ſuc de quelque plante *anti-ſcorbutique* ou *altérante*, propre ou ſpécifique aux ſymptomes du mal, & une évacuation journaliére, douce & aiſée, afin de diminuer ces ſymptomes: & pendant tout le tems de la cure, j'y fais joindre à des intervalles convenables, de petites ſaignées ſouvent répétées, pour faire ſortir l'ancienne maſſe du ſang corrompu, autant que cela eſt poſſible, & pour faire place à un

nouveau chile fourni par des alimens propres & ſpécifiques, qui puiſſent facilement s'aſſimiler avec les anciennes humeurs, & rectifier toute la maſſe.

L'on ne ſçauroit s'imaginer combien ces petites ſaignées ſouvent répétées contribuent à accélérer ce changement total de la maſſe du ſang, quand on les fait avec diſcrétion. Suppoſons que tous les jours il s'introduiſe dans toute l'habitude du corps une once de bon chile ou de bon ſang; ou, même, n'en ſuppoſons qu'une dragme par jour (ſuppoſition qu'on aura peut-être de la peine à paſſer dans les maladies graves) la perte de quelques livres de ſang, que l'on fera par ces petites ſaignées réitérées, ſera réparée en moins de ſix mois, ou tout au plus, il ne faudra pas un an pour qu'une quantité égale

de ſang pur prenne la place de celui qu'on a fait ſortir, & par conſéquent que toute la maſſe du ſang ne ſoit dans une très-grande diſpoſition à s'améliorer & à faire diſparoitre tous les mauvais ſymptomes ; à la foibleſſe près, quoiqu'elle ſera auſſi fort diminuée. Et ſi l'on fait les ſaignées à propos & avec circonſpection, on ne reſſentira que très-peu, ou même point du tout de foibleſſe, ſur tout quand le ſang eſt fort mauvais : de maniére donc que de petites ſaignées, douces, réglées & répétées auſſi ſouvent que les forces du malade peuvent le permettre, ou que les circonſtances l'indiquent, ſont une des opérations les plus générales, les plus efficaces & les plus expéditives dans la cure des maladies chroniques.

Car je n'ai jamais vû qu'une

ſaignée ait été ſuivie d'aucun inconvénient réel que l'on ne put attribuer raiſonnablement à la nature de la maladie : c'eſt-à-dire que, ſans la ſaignée, cet inconvenient n'auroit pas laiſſé que d'avoir lieu. C'eſt pourquoi je n'ai jamais été beaucoup effraié d'aucune eſpéce d'hémorragie, en quelque endroit que ce fût, (à moins que la violence n'en fût extrême), pourvû que le malade voulût bien ſe ſoumettre à un régime convenable & à une diéte rafraîchiſſante. Car en faiſant une diéte, qui n'entretient pas l'hémorragie, le ſang s'arrêtera de lui-même, lorſque les vaiſſeaux ſeront aſſez déſemplis, ou que le ſuperflus du mauvais ſang ſe ſera écoulé, le bon ſang étant le plus ſouverain de tous les *ſtyptiques* animaux (a) ces petites ſaignées

(a) Par *ſtyptique*, l'Auteur entend

gnées, administrées à propos, peuvent contribuer beaucoup à la guérison des *ptisies* ou des *consomptions*, au premier degré; mais dans les autres degrés, elles ne feroient que précipiter la mort du malade.

Comme les mauvaises qualités de toute l'habitude d'un corps résident ou se manifestent principalement dans le sang, avant que d'ordonner aucuns remédes pour la cure d'une maladie, je commencerois toujours, si cela dépendoit de moi, par quelque petite saignée, ne fût-ce uniquement que pour m'informer de l'état des humeurs & des viscé-

balsamique; c'est donc à dire que le sang, en bouchant un vaisseau ouvert, n'y agit pas précisément, ni comme styptique, ni comme astringent; mais qu'il se caille simplement, & le vaisseau se ride, & s'affaisse.

res. Quand on a fait à la veine une large ouverture, les indications, que l'on retire de l'inſpection du ſang, me paroiſſent préférables à celles que fourniſſent le *poux*, la *langue*, l'*urine* & toutes les évacuations enſemble.

Il y a cependant quelques Médecins, qui ont avancé, que l'on ne pouvoit faire aucun prognoſtic certain, touchant l'état d'un malade ou la nature d'une maladie, en ne ſe fondant que ſur les apparences du ſang après une ſaignée; à cauſe qu'ils ont obſervé que les mêmes ſymptomes s'enſuivoient indifféremment d'un ſang, revétu de tous les caractéres, qui pouvoient en établir la bonté, comme de celui qui étoit communément réputé mauvais.

Mais ces Meſſieurs pouroient avec autant de raiſon, révoquer en doute le témoignage de nos

ſens dans tous les autres cas : le bon ou le mauvais ſang ſe connoit aux mêmes caractéres, par leſquels nous jugeons de notre boire & de notre manger. Il y a des maladies où l'on peut tirer de bon ſang, tel que je l'ai défini ; mais alors les glandes de la ſécrétion ou de la tranſpiration ont été obſtruées ; ou bien les ſolides ont été relâchés, corrompus ou gâtés ; ou le ſang des *capillaires*, des *lymphatiques* & des *glandes* ſe trouvoit dans un mauvais état ; ou l'on s'eſt nourri de mets trop ſucculens, & de trop haut goût ; ou enfin l'on en a pris au-delà des bornes de la ſobriété.

Avec ce que j'appelle du mauvais ſang, un homme peut ſubſiſter pendant quelque tems, lorſqu'il eſt conſtitué avec des nerfs ou des ſolides bien forts ; mais ce ne ſera jamais que d'une maniére équivoque ; ſa ſanté ſera toujours

imparfaite, juſqu'à ce que ſon ſang ſoit redevenu doux, ténu, fluide & balſamique; que toutes les glandes ſoient bien ouvertes & bien débarraſſées; que les ſécrétions ſoient réguliéres & uniformes: car c'eſt en cela ſeul que conſiſte une ſanté parfaite, qu'il n'eſt poſſible d'obtenir ni de conſerver qu'en obſervant le regime du *plus léger* & du *moindre*, que la modération nous indique.

III.

J'oſe dire qu'il n'y a point, en Médecine, d'opération de reméde ou d'antidote auſſi univerſelle, auſſi prompte & auſſi efficace que celle des *vomitifs*, quand on peut les donner en toute ſureté; au moins, dans nos climats ſeptemtrionaux. Je ne connois aucune eſpéce de maladie, qui afflige la machine animale, où les vomitifs ne ſoient bienfaiſans, ſalutaires,

efficaces ; à cauſe que la plupart de nos maladies viennent d'avoir trop bu ou trop mangé , ou de s'être nourri d'alimens trop ſucculens ou d'un goût trop relevé.

On ſçait qu'Hypocrates, le pére de la Médecine, ordonnoit par précaution aux malades, qui avoient de l'embonpoint, de vomir deux fois le mois, & aux perſonnes maigres de vomir une fois. Les vomiſſemens chaſſent directement de l'*eſtomac*, du *pylore* & des *glandes*, qui ſont autour de l'*abdomen* & du *cœur*, non-ſeulement les impuretés recuites ; mais encore, par leurs ſecouſſes & leurs convulſions violentes, ils agiſſent ſur les *veines*, les *artéres* & les *glandes* les plus éloignées, ils font ouvrir & ils épreignent toutes les parties de la machine. Les vomiſſemens ſont dans une maladie comme les bombes dans

les forteresses assiégées ; ils sont, en Médecine, & par rapport aux parties internes affligées, auxquelles il n'est pas possible d'atteindre autrement, ce qu'est dans la Chirurgie l'action de *panser*, de *mondifier* ou de *purifier*, de *cautériser* ou même d'*amputer*. Car sans les vomissemens les impuretés s'amassant sur les playes intérieures, il faudroit enfin que ces playes se gangrénassent & se mortifiassent. Craindre ou hésiter dans les maladies internes, de provoquer des vomissemens convenables & proportionnés, me paroit une conduite aussi absurde que si l'on négligeoit ou que l'on craignit de panser & de nettoyer les blessures ou les maux extérieurs.

Car, dans les estomacs *bilieux* & *phlegmatiques*, toutes les glandes sont autant de petits ulcéres,

& il eſt auſſi peu à craindre d'affoiblir les organes par les efforts qu'on leur fait éprouver en vomiſſant, qu'il le ſeroit d'affoiblir le bras ou la jambe, en panſant un ulcére, dont ces parties ſeroient affligées ; tous les organes & tous les membres étant également des parties animées. Quand l'humeur nuiſible n'y eſt plus, ces glandes ou ces organes ſe guériſſent ou ſe fortifient d'eux-mêmes par les loix de la *circulation* & de la *nutrition*.

Effectivement, l'eſtomac n'a aucune part, ou, tout au moins, n'en a qu'une fort petite dans l'action du vomiſſement (a). Ce ſont les muſcles de l'abdomen & ceux de la poitrine, leſquels comprimant l'eſtomac l'obligent à pouſſer au dehors ce qui eſt con-

(a) Tout le monde ne convient pas de cela; & je le crois très-faux.

tenu dans ſa capacité : l'eſtomac n'eſt pas plus fatigué par cette action que le corps d'une ſeringue dans le temps que l'on donne un clyſtére. Cette opération a quelque choſe d'affreux en apparence, & elle eſt accompagnée de quelque douleur ; mais c'eſt la mieux faiſante, la plus ſalutaire, & celle de toutes les opérations de la Médecine qui procure un ſoulagement plus prompt & plus immédiat ; ainſi qu'il eſt évident par toutes les obſervations, dont nous avons parlé.

Car la fineſſe des mets & l'excès dans le manger étant la cauſe univerſelle de la plupart des maladies de ceux qui vivent dans l'abondance & ſans retenue; épaiſſiſſant le ſang & les humeurs, & par conſéquent interrompant les fonctions animales, tout ce qui aura la force de comprimer, d'é-

preindre, & d'obliger les organes internes & les glandes à ſe tenir ouverts, à ſe débarraſſer le plus promptement de leurs *crudités* & de leur *mucoſité*, à broyer & à diſſoudre les humeurs viſqueuſes, tout ce qui aura, dis-je, une pareille propriété procurera auſſi le ſoulagement le plus prompt & le plus efficace : car il faut que l'intérieur des canaux ſoit déchargé de toute la mucoſité morbifique, avant que l'on puiſſe compter ſur un ſoulagement ou ſur une guériſon durable; & il n'y a que les vomiſſemens qui puiſſent opérer un pareil effet.

J'ai même lieu de penſer qu'il n'y a point de cas, où l'on n'en doive faire uſage, & le continuer à proportion que les ſymptomes reviennent; excepté dans les hémorragies, ou lorſqu'il y a rupture de quelque vaiſſeau;

quoique j'aie vû remédier parfaitement à ces inconvéniens, au moyen de quelques vomissemens; & si l'on pouvoit découvrir une maniére douce & benigne de faire *vomir*, il me semble que ce seroit un des remédes les plus utiles & les plus universels dans la Médecine Angloise.

Mais peut-être qu'un reméde de cette nature est une vraye contradiction? car les vomitifs sont bienfaisans à proportion de leur activité: & pour cet effet, je ne connois rien de préférable à la *racine des Indes* ou l'*ipécacuanha*, & à quelques-unes de ses préparations, en y joignant quelques grains de *tartre stibié* ou quelques gros de *vin émétique*, selon la disposition du malade & la nature de la maladie; ou bien en prenant une décoction de plantes améres, & même, en met-

tant les doigts ou une plume dans l'œſophage, lorſque l'eſtomac ou les glandes ſont relâchés ; ſi l'on répéte cette action de temps à autre, on en recevra un très-grand ſoulagement.

IV.

Quand les circonſtances le demandent, je ne connois rien qui puiſſe mieux tenir la place d'un *vomitif* que le *mercure*, ou quelqu'une de ſes préparations, telles que le *calomelanos*, le *mercure alkoholiſé*, *l'œthiops minéral*, & autres ſemblables, jointes à quelque *purgatif*, comme les *pilules de Ruffus*, les *pilules Cochées*, *Cochiæ minores*, *l'aloës lavé*, le *jalap*, *la rhubarbe*, &c. Le mercure bien incorporé avec quelque mucilage convenable, joint à un *purgatif*, fera la même choſe que les pilules de

Belloſte, qui ont été trouvées ſi efficaces dans pluſieurs cas.

Si l'on continue ces remédes pendant quelque temps, inſenſiblement les glandes s'ouvriront & exprimeront les matiéres groſſiéres & ſuperflues, dont elles ſeront chargées; les parties mercurielles entraînant, par leur peſanteur & leur qualité déſobſtruante, les crudités & les ſuperfluités de l'eſtomac & des inteſtins: mais l'effet n'en ſera pas auſſi prompt, auſſi efficace, ni auſſi durable que celui des *vomitifs*, répétés ſelon les indications que l'on tire des *ſymptomes*; ſçavoir de *nauſées*, d'*oppreſſions*, de *flatulances*, d'*inſomnies*, de *malaiſe*, d'*inquiétude* & d'*inappétance*: & je crois qu'il n'y a point de maladie chronique, pourvû qu'elle ne ſoit pas incurable, qui puiſſe tenir contre ces deux re-

médes réunis, c'eſt-à-dire, contre le *mercure* & les *vomitifs* ordonnés à propos & préparés d'une maniére convenable.

Au reſte, à l'égard des perſonnes où les *vomitifs* pouroient faire craindre quelques inconvéniens, ſoit à cauſe d'une rupture de quelque vaiſſeau, ſoit parce que quelqu'autre indication s'y oppoſeroit, les préparations mercurielles ſont les ſeuls remédes efficaces, que l'on puiſſe y ſubſtituer; du moins, je ſuis perſuadé que les remédes, dont il faut ſe ſervir en la place de *vomitifs*, doivent être de cette claſſe, & préparés conformément à la délicateſſe du malade & à la nature de la maladie; & j'oſe aſſurer que tous les remédes de quelque réputation ou de quelque vertu, qui nous ſont venus des Charlatans ou des Empyriques, ſous

quelques différentes formes que ce puisse être, ont toujours eu pour base du *mercure*, de l'*antimoine*, ou quelques-unes de leurs préparations; ou bien, quelqu'un des remédes minéraux les plus dangéreux, tels que l'*arsenic* ou le *cobalt*, joint à quelque *cathartique* ou même sans en être accompagné.

Car il semble que la nature ait désigné les remédes minéraux pour les personnes de grand appétit & d'une forte constitution; & que les remédes végétaux, les eaux minérales, aussi bien qu'un régime de substances végétales aient été prescrits pour les constitutions foibles & délicates; principalement si elles se nourrissoient déja d'alimens végétaux: & je suis persuadé que les *préparations mercurielles* & les *cathartiques* sont d'autant plus propres à rétablir

la ſanté, qu'ils ſont plus ſimples.

On ne ſçauroit croire combien la pratique de la Médecine s'eſt perfectionnée, depuis que l'uſage du *mercure* & de ſes différentes préparations s'y eſt introduit, & que l'application en eſt devenue familiére, ſur tout, depuis que l'on n'eſt plus ſi effrayé du nom, & que l'on eſt revenu entiérement du préjugé général où l'on étoit, que ce reméde ne pouvoit convenir qu'à une ſorte de maladie. Tous ceux qui en étudient la nature, qui en connoiſſent les opérations & celles de l'économie animale, ne font aucune difficulté de l'adminiſtrer aujourd'hui dans un grand nombre de cas fort différens. Le vif-argent pur eſt certainement auſſi innocent & auſſi ſalubre que le lait d'âneſſe, pourvû qu'on l'ordonne judicieuſement & dans les cas où il eſt convenable.

J'ai ſouvent obſervé qu'il n'en réſultoit pas de grands avantages ; mais je n'ai jamais vû qu'il ait produit aucun mal, de quelqu'importance ; à moins que l'on n'en eût pris des doſes trop fortes ; qu'on ne l'eût pas entremêlé de *purgatifs* ou qu'on ne l'eût administré mal-à-propos : il m'a toujours paru que le *mercure* combiné judicieuſement avec d'autres remédes, étoit ſouverain dans l'*athſme*, dans les *ulcéres ſcrophuleux*, dans les *tumeurs*, dans les *impuretés* & les *obſtructions* du canal des alimens, du *meſentére*, des *vaiſſeaux lactés* & des *autres viſcéres* ; dans les *glandes tuméfiées* & *ſquirreuſes*, en quelque partie du corps que ce ſoit ; dans la *lépre* ou le *ſcorbut*, & dans tous les cas où le ſang & les humeurs ſont devenus trop viſqueux.

Le

Le *mercure*, ſelon moi, eſt le vrai *panacée* ou remède univerſel, qui nous a été déſigné par la main du Ciel même: car, excepté l'air & l'eau, c'eſt le ſeul fluide ſimple qui nous ſoit connu dans la nature. Il n'y a que le régime du *plus léger* & *du moindre*, qui puiſſe l'égaler en vertu ou en efficacité; & en joignant enſemble ces deux remédes avec prudence, on peut guérir preſque toutes les maladies; pourvû qu'elles ne ſoient pas incurables. Je ſerois même porté à croire que le *mercure* pouroit être utile dans les maladies *cancereuſes* & *ſquirreuſes*, au moins dans leurs commencemens; ſur tout, ſi l'on coupoit les *glandes* ſquirreuſes & cancereuſes, & que l'on en extirpât totalement la partie corrompue.

Car ce remède ne peut être dangereux qu'en conſéquence de

ſa peſanteur : inconvénient qu'il eſt facile de prévenir, en n'en prenant que de petites doſes ; vû qu'il n'a aucune qualité nuiſible. Car quelque mêlange, ou quelque diviſion que l'on en faſſe, il ne ſe change jamais en une autre nature, toujours il ſe réſout en parties ſimilaires plus petites, de même nature ſpécifique. Au moins, s'il n'agiſſoit pas ſur cette *partie cancereuſe* ou ſur cette *glande* particuliére, il raccommoderoit toute la maſſe des humeurs, & il dégageroit toutes les obſtructions : tout le mal qu'il y feroit, ne pouroit venir que d'une hémorragie ou de la rupture de quelque vaiſſeau ; mais cela ſeroit d'une fort petite importance, ſi le ſang étoit bien raccommodé. Cependant je n'en voudrois pas conſeiller l'uſage en ce cas, à moins que toute la partie corrompue

n'en fût extirpée lorſque cela eſt poſſible. Mais dans les maux cancereux, quelqu'ils puiſſent être, *l'eau de mercure* ne ſçauroit jamais être préjudiciable ; au contraire ſi l'on perſiſte long-temps à en prendre conſtamment & copieuſement, elle produira autant d'effet que toute autre *préparation de mercure*, ou même que le mercure tout crud, ſans qu'il y ait le moindre danger à craindre ; ſur tout en ſe réduiſant à ne vivre que de lait & de ſemences ; & je ſuis perſuadé que ce régime commencé à temps ſeroit un excellent antidote contre toutes les humeurs cancereuſes. J'ai l'expérience d'un cancer à la langue, qui après avoir réſiſté à toutes ſortes de remédes, a été guéri parfaitement par l'uſage du lait d'âneſſe pour toute nourriture pendant dix-huit mois.

V.

La maniére la plus ſure & la plus efficace de faire uſage du *mercure*, c'eſt de le diſtiler, de le bien laver avec du ſel & de l'eau, de le paſſer par une peau de chamois, afin de le purger de toutes les parties hétérogênes qui peuvent y être mêlées, & avec quoi les Marchands ont aſſez coutume de le ſophiſtiquer, ce qui non-ſeulement le rend fort ſouvent inefficace mais encore très-pernicieux: & après ces préparations, d'en prendre dans une plume ou dans un tuyau de pipe bien propre environ la moitié d'une once le matin & le ſoir, & ſe purger doucement une fois la ſemaine avec un ſcrupule ou une demi dragme de *jalap* & un peu de *muſcade*, quand il s'agit de maux d'*aſthme*;

ou avec les pilules de *Ruffus* ou les *petites cochies* jointes à une troisiéme partie de *mercure*, ou avec de l'*aloës lavé* ou de la *rhubarbe* dans les maladies *nerveuses*, *stomachiques* ou *scrophuleuses*; afin d'empêcher qu'il ne se loge dans les glandes ou dans les duplicatures des intestins, & pour que ces purgatifs entraînent avec eux les impuretés dont le *mercure* auroit dégagé les viscéres, & qu'ils préviennent la salivation, ce que cette conduite opérera immanquablement.

Car l'on a présentement des expériences incontestables, qui démontrent que le *mercure* est capable de passer par tous les pores, & même à travers la substance solide & parenchymateuse de chaque intestin & de chaque membrane, quand il est parvenu aux vaisseaux capillaires & aux plus petites artéres; il est

démontré, dis-je, qu'il pénêtre ces ſubſtances auſſi librement qu'il paſſe par une peau de chamois : & avec cela quand on a affaire à des habitudes très *cachectiques* & très *cacochymes*, ou qu'il eſt queſtion de maladies *cancereuſes* ou *ſcrophuleuſes*, il faut ordonner de ne ſe nourrir abſolument que de lait, de ſemences, & de s'abſtenir totalement de liqueurs fermentées; & même dans les maladies médiocres, ou quand le canal des alimens eſt ſeulement en déſordre, on ordonnera des bouillons fort légers & très-rafraîchiſſans, ou quelque viande blanche, ou plutôt ce que j'appelle une diéte moyenne, c'eſt-à dire, de ſe nourrir un jour de viandes blanches, & un autre de lait & de ſemences, ſans aucunes liqueurs fermentées.

En ménageant le *mercure* avec

ces précautions on feroit de très-grandes cures, ainſi que j'en ai vû l'expérience, & dans les cas fâcheux où il n'a produit aucun effet, j'ai tout lieu de ſoupçonner que l'on n'avoit pas tenu bien éxactement la conduite que je viens d'indiquer, c'eſt-à-dire, que l'on n'avoit pas obſervé une diéte éxacte, ou que l'on ne s'étoit pas nourri uniquement de lait & de ſemences, & que l'on avoit négligé de ſe purger de temps à autre.

VI.

S'il y a dans la nature un *panacée* ou un *reméde univerſel*, ſurtout dans les cas qui ne ſont pas totalement déſeſpérés, où les *viſcéres* ne ſont pas entiérement viciés, & où le ſang n'eſt pas devenu *limoneux*, ni ſa ſéroſité *vitrio-*

lique ou *arſénicale*, je crois que rien n'en approche d'auſſi près que les trois remédes ſuivans, judicieuſement combinés pris en doſes convenables & pendant un temps ſuffiſant, ſçavoir le *mercure alkoholiſé* ou l'*œthiops* minéral ou le *cinnabre*, ou quelqu'une des autres préparations de *mercure ſine ſtimulo*, avec de la réſine de *gomme guaiac*, du *camphre* & du ſel d'*acier* (pourvû que l'acier ne produiſe pas des efforts trop violens ou une chaleur exceſſive) le tout en forme de *pilules* ou dans un électuaire avec de la conſerve de cuillerée ou *coclearia*, ou du rob de ſureau, & une décoction de bois, &c; boire du lait après cela, & obſerver un régime : ces *mercuriaux* benins atténueront & diſſoudront d'une maniére très-efficace la *viſcocité* de la partie grumeleuſe du ſang : au moins j'oſe défier

défier l'esprit humain de nous produire un autre remède qui puisse opérer ces effets avec plus de certitude, soit par ses qualités propres & naturelles, soit en conséquence d'un plus grand nombre d'expériences qui en aient confirmé la vertu.

Le *gayac*, au moyen de sa gomme & de son baume, émoussera les sels de la *sérosité*; il les adoucira, les dissoudra, & par une transpiration douce il les fera sortir à travers les pores de la peau, ou il les chassera par les évacuations des intestins; & le *sel d'acier* entretiendra la tension des *fibres* & des *solides*. Ces remèdes continués long-temps avec une décoction de bois, ou de la boisson dont on fait usage dans la *goutte*, ou de la petite-bière faite dans cette intention & usitée dans la *nouvelle Angleterre*, ces remèdes,

dis-je, opéreront tout ce que l'on peut attendre de la Médecine dans les cas qui ne sont pas totalement désespérés ; sur tout dans les cas *cacochymes* en général.

Car personne n'ignore les effets que produit le *gayac*, sa *gomme*, son *écorce* & son *bois* dans les maladies *vénériennes*, *scrophuleuses* & *scorbutiques*, où les humeurs sont viciées au plus haut degré ; & l'on ne sçait pas moins aujourd'hui combien le *camphre*, pris en petites doses, est de nature à atténuer les humeurs, à résoudre les viscosités & à fondre les obstructions. Quand les cas ne sont pas extrêmes, on pourra se servir de *pilules d'œthiops* qu'on avalera dans quelques cuillerées d'une liqueur convenable dans la maladie & à l'état du malade. Mais il ne faut compter sur aucun effet certain, à moins que l'on n'y joi-

gne des alimens doux, rafraîchiſſans, & que l'on n'obſerve une diéte éxacte ; ſi avec tout cela l'on eſt à portée de reſpirer un bon air, que l'on veuille ou que l'on puiſſe prendre de l'éxercice & perſiſter long-temps dans cette conduite, je crois que l'on obtiendra preſque tout ce que les loix de la mortalité peuvent accorder pour la ſanté de l'homme.



CHAPITRE II.

OBSERVATIONS SUR la Méthode naturelle de guérir les Maladies chroniques en particuliér.

DES PASSIONS Histériques & Hypocondriaques.

VII.

DANS les cas nerveux de toute eſpéce, qui ne ſont pas extrêmement mauvais ou accompagnés de convulſions, de *paroxyſmes épilectiques* ou *apoplectiques* qui reviennent ſouvent, je ne ſçais rien de préférable, en qualité de remede général & chronique, aux remédes ſuivans ;

sçavoir, le *mercure alkoholisé* ou les autres *mercuriaux non aiguisés, sine stimulo*; les *gommes fœtides*, avec le sel de *succin & de mars*, mises en pilules & avalées avec un apozême de la *racine de valériene sauvage*, de *quinquina*, de *gui de* chêne ou quelques semences infusées dans de la simple eau de *fleur de camomille* ou dans de l'eau de fontaine, en y entremêlant quelques purgatifs, tels que l'*hiera picra*, de la *teinture de rhubarbe avec le quinquina*, des *pilules de Ruffus*; mais surtout des vomitifs doux souvent repétés, un régime ou une diéte convenable, de l'air & de l'éxercice.

Je suis persuadé que cette conduite bien observée dans les cas dont il s'agit ici, & lorsqu'ils ne sont qu'à leur premier degré, répondra à tout ce que pourroit imaginer de mieux un Médecin

d'une grande expérience & bien verſé dans les connoiſſances de la phyſique & de l'économie animale.

Il eſt vrai que dans les cas extrêmement invétérés ou dans les *conſtitutions* uſées, il n'y a aucun remède qui puiſſe guérir bien promptement; mais, autant que la raiſon & l'expérience peuvent ſervir à inſtruire les hommes, j'ai obſervé que ces remédes pris à temps, détruiſent toutes les cauſes générales des maladies dont nous parlons ici, lorſqu'elles ſont à leur premier degré; pourvû que l'on en continue l'uſage aſſez long-temps: & je ne vois pas pourquoi l'on changeroit cette pratique, lorſqu'il n'y a aucune vraiſemblance bien fondée que l'on puiſſe y ſubſtituer quelque choſe de mieux ou de plus efficace; à moins que quelque ſymptome

particulier, qui éxigeroit un promt ſoulagement, ne déterminât à quelque remède plus immédiat.

VIII.

Des Remèdes Fœtides.

Pour recevoir un prompt ſoulagement dans les cas d'une extrême foibleſſe, d'une grande oppreſſion ou d'un accablement exceſſif; je ne connois rien de ſi propre à réveiller ou à ranimer la nature qu'une teinture de vrai *aſſa fœtida* & de *ſuie de bois*, faite avec de l'*eau de pivoine* composée, jointe à une teinture de *caſtor* & de *ſel volatil*, auxquels on ajoutera quelques gouttes d'*huile de ſuccin*.

En prenant de ce remède deux ou trois fois plein une cuillère à thé, dans un petit coup de l'apo-

zême dont nous venons de parler (n°. 7.) on en recevra un foulagement plus prompt, plus efficace & plus durable que de quelque reméde que je connoiſſe. Les cordiaux même du Chevalier *Walter Raleigh* & autres ſemblables ne me paroiſſent que des liqueurs ſéches & des remédes momentanés, qui peuvent à peine procurer quelque ſoulagement, & jamais une véritable cure.

C'eſt tout ce que l'on peut ſe propoſer raiſonnablement en donnant ces remédes, qui cauſent une tranſpiration & une chaleur forcée : il n'y a rien de plus à en attendre. On peut très-bien les comparer à ces petits repos que l'on fait un inſtant, uniquement pour reprendre haleine, lorſque l'on a à monter une colline roide ou eſcarpée : mais l'on ne doit faire dépendre tout le fond de la

véritable cure que de remédes *altérans* & d'une diéte ou d'un régime éxact.

Je conviens que ces remédes pénétrans ſont d'un uſage merveilleux pour donner un ſoulagement ſubit ; mais dès qu'ils ont produit leur effet, il faut les laiſſer là juſqu'à une autre attaque, & cependant ſuivre la méthode générale & les remédes fondamentaux que nous avons indiqués : autrement leur vertu ou leur efficacité ne manqueroit pas de s'uſer par un uſage trop fréquent.

Quant à l'effet de ces remédes dans les attaques ſubites de foibleſſe, d'oppreſſion, d'abbatement ou de *dyſpnée nerveuſe* (ſuppoſé qu'il n'y ait pas de douleurs d'eſtomac, comme cela arrive fort ſouvent ; & en ce cas, il faut les prendre dans quelque cordial, ſe

purger enſuite, ou bien commencer avant tout par quelque vomitif, ſi l'on en a le tems) quant à l'effet, dis-je, de ces remédes, ils agiſſent comme toutes les *gommes orientales*, les *fœtides* & les *volatils*, c'eſt-à-dire, qu'en occaſionnant très-promptement une forte tranſpiration, ils chaſſent les humeurs viſqueuſes à la circonférence, & fondent peut-être par leur chaleur actuelle la *ſéroſité gélatineuſe* des vaiſſeaux *capillaires*; de même que le feu fond la gelée de corne de cerf.

Car la ſuie n'a point d'autre vertu que celle qu'elle tire de ſon huile acide ou du feu actuel renfermé dans ſa ſubſtance; par ſon feu elle fond la *ſéroſité gélatineuſe*, tandis qu'avec ſon huile acide elle agace les ſolides, qu'elle détermine par cette action à ranimer la circulation qui languit;

ce qu'elle opére d'une maniére beaucoup plus efficace & plus prompte que l'*aſſa fœtida* même, & que les gommes orientales ſeules, qui ſe ſont imprégnées de la chaleur ou du feu du ſoleil, ou de la matiére qui conſtitue peut-être les rayons ou le fluide de la chaleur ſolaire.

Les *ſels volatils* doivent auſſi être comptés au nombre des remédes de cette claſſe ; je les crois même préférables aux gommes orientales, par la raiſon que je viens de donner. Les *gommes* ne ſont que des rayons ſolaires renfermés dans un *baume* viſqueux. La *ſuie* & les *ſels volatils* ſont compoſés d'une chaleur de cuiſine jointe à un acide : & c'eſt de là uniquement que l'on doit déduire leurs opérations & leurs effets. Car il n'y a point de différence matérielle entre la chaleur

du ſoleil & celle du feu terreſtre, excepté que l'une eſt plus ſubtile que l'autre.

IX.

Du Rhumatiſme.

J'ai ſouvent éprouvé que la *réſine* ou la *gomme de gayac*, en grande doſe, ſoit qu'on la prenne ſeule, ſoit qu'on la marie avec des remédes mercuriaux qui ne purgent point, pourvû qu'on obſerve un régime éxact, qu'on ſe nourriſſe d'alimens doux & rafraîchiſſans, ſoit de végétaux, ſoit de viandes blanches & qu'on évite toute eſpéce de liqueurs fermentées; j'ai ſouvent éprouvé, dis-je, que ces remédes produiſoient de très-bons effets dans le *rhumatiſme* & dans la *goutte volante*; maladies, dans leſquelles les

humeurs commencent à devenir visqueuses, l'*épaississement* & la *viscosité* sont uniformes & presque également répandus sur toute la masse, & ne se fixent à aucun endroit.

On doit toujours entremêler ces remédes de petites saignées fréquentes; car, quoiqu'après une saignée le sang soit visqueux, que sa partie grumuleuse soit épaisse, sa sérosité jaune ou d'une couleur sale, ce traitement continué pendant quelque temps & joint à un régime éxact en change infailliblement la nature, en émousse les sels, rend la partie caillée plus ténue & plus vermeille, la sérosité d'une couleur moins obscure, les douleurs moins vives & moins fréquentes, & répand dans toute l'habitude du corps le repos, la tranquillité & la bonne disposition naturelle; ainsi que

j'en ai eu des expériences très-évidentes.

Je donne ceci pour un fait inconteſtable, ſur tout quand la corruption n'a pas gagné trop avant, que la conſtitution du corps a toujours été paſſablement bonne, & que l'on n'eſt pas dans un âge trop avancé; mais l'effet de ces remédes ſera beaucoup plus prompt, ſi on les entremêle de *vomitifs* & de *purgatifs mercuriaux*, tels que le *calomelanos* avec de la réſine de *jalap*, autant que les forces du malade peuvent le permettre.

X.

Des taches Scorbutiques & de la lépre.

Dans les taches *ſcorbutiques*; dans les *gales*, qui ont une croute

blanche ; dans les dartres farineuſes, qui approchent de la *lèpre*, ſur tout ſi elles ſont accompagnées d'humidité, que ces maux ſoient récens & le malade d'une forte conſtitution ; on retirera de grands ſervices des pilules ou d'un électuaire fait avec le *mercure alkoholiſé*, l'*antimoine diaphorétique*, (qui ne ſoit pas beaucoup lavé, de peur d'en détruire l'efficacité), le *cinnabre naturel* & la poudre de *jalap*, pris en doſes convenables, ſuivis du *petit lait de vache* fait avec la *préſure* ou avec le jus des plantes *anti-ſcorbutiques* de M. *Bates*.

On trouvera auſſi beaucoup de ſoulagement à ces maux dans les eaux où la *craye* & l'*alum* dominent; particuliérement, lorſque les ulcéres ſont humides ou coulans ; ſur tout dans les eaux qui

ne ſont pas chargées de beaucoup de fer, mais qui ſont imprégnées de *talc*, de *nitre* ou d'*alum*, comme celles de *Holt* & de *Chiltenhan* (a); & je crois cette méthode immanquable, principalement ſi on y joint de temps à autre des *vomitifs*, des *purgatifs mercuriaux*, une nourriture très-ſobre de *viandes blanches* & une abſtinence totale de *liqueurs fermentées*.

Quant aux conſtitutions extrêmement délicates & aux femmes, auxquelles les maladies de la peau ſont beaucoup plus affligeantes, & qui n'ont pas aſſez de force, pour ſupporter l'activité & la violence de ces remédes

(a) M. C. Ce ſont des eaux minérales d'Angleterre, auxquelles on peut ſubſtituer celles que nous connoiſſons en France, les eaux de Bearn, de Plombiéres, de Sainte Reine, &c.

des, rien ne leur eſt plus propre que l'*antimoine diaphorétique*, ſans être lavé, avec du *lait de ſoufre* & des *cloportes*, & le lait d'âneſſe, joint à la ſimple nourriture de lait & de ſubſtances végétales ; ſans boire autre choſe que des eaux crétacées, c'eſt-à-dire, où les crayes dominent, telles que celles de *Briſtol*, ou celles qui ſont dans le voiſinage de *Bath* (a).

Et j'ai eu occaſion de reconnoître que cette méthode guériſſoit les femmes immanquablement & radicalement, quand la maladie avoit réſiſté à la *ſalivation*, aux remédes altérans qui

(a) Les eaux de Plombiéres en France contiennent beaucoup d'une eſpéce de craye, comme M. Mallouin l'a fait voir dans le Mémoire qu'il donna, en 1747 à l'Académie des Sciences, ſur l'Analyſe des eaux de Plombiéres.

agiſſent par leur peſanteur, au *mercure*, à tous les *anti-ſcorbutiques*, à toutes les boiſſons faites avec les bois, dont on avoit fait un long uſage, & à tous les ſudorifiques des Empyriques ou Charlatans, quoique les malades ſe fuſſent nourris fort ſobrement de ſubſtances animales & ne priſſent que très-peu de liqueurs fermentées.

Et je ſuis convaincu que la lépre des Grecs & des Arabes ne réſiſteroit pas long-temps à cette méthode, en ne ſe nourriſſant uniquement que de lait & de ſubſtances végétales. Dans les conſtitutions délicates, où les pores de la peau & de l'épiderme, & les orifices des *canaux tranſpiratoires* ſont trop étroits, trop fins, ou même totalement bouchés, les ſels des alimens de ſubſtances animales & ceux des li-

queurs fermentées s'arrêtent, rongent l'épiderme & y produisent des impuretés corrosives.

On a vû quelques sçavans Proféſſeurs promettre à des personnes foibles & délicates de les guérir avec des décoctions de bois & par le secours des bains sudorifiques ou autres machines qui provoquent cette évacuation, même en se nourrissant à l'ordinaire de substances animales; mais ils n'ont fait qu'amuser les espérances des malades; tous les symptomes ayant reparu peu de temps après.

XI.

Des Fiévres intermittentes.

Les fiévres *intermittentes* ou *périodiques* sont une espéce de maladies *chroniques*, qui tiennent

le milieu entre les maladies aigues violentes & les maladies *chroniques* obstinées : car je n'ai jamais vû de maladie *chronique* habituelle, invétérée & obstinée, qui n'eût commencé par une fiévre *intermittente*, que l'on n'avoit pas traité convenablement, où l'on avoit négligé de faire usage des *altérans* qui agissent par leur masse, & où l'on n'avoit pas observé un convenable régime, lequel seul est capable, je ne dis pas d'obvier aux mauvais effets des fiévres intermittentes, mais au mauvais état des fluides qui les causent. Car toutes les maladies aigues, & en vérité toutes les maladies, en général, ne sont autre chose que les douleurs ou les angoisses de la nature en travail, qui fait des efforts pour se purger de ses mauvaises humeurs, suivant la maxime, *Dolor est Me-*

dicina doloris, la douleur eſt le remède de la douleur.

Ainſi les fiévres intermittentes entrent dans le deſſein, que je me ſuis propoſé ici, de traiter uniquement des maladies *chroniques*; ſurtout depuis ces derniers temps où elles ſont devenues ſi compliquées. Il eſt vrai que preſque toutes les maladies *chroniques* ont de ces périodes plus ou moins ſenſibles. La *goutte*, le *rhumatiſme*, mais principalement celles que l'on appelle *maladies nerveuſes*, ont généralement de bons & de mauvais jours.

Quant à la vraie fiévre *intermittente*, c'eſt-à-dire, la fiévre *intermittente* ſimple & naturelle, il me paroit évident qu'elle eſt cauſée par les efforts que fait la nature pour ſe débarraſſer d'une grande quantité de ſang arrêté aux endroits, où les artéres s'anaſ-

tomosent avec les veines, ou bien dans leurs branches collatérales ; ce qui vient de l'épaisissement des molécules du sang, qui s'y trouvent unies & liées ensemble par degrés, à cause de la dissipation de sa partie séreuse ; car les artéres vont en se rétrécissant petit-à-petit vers l'endroit de leurs anastomoses, & plusieurs d'entr'elles aboutissent aux veines, avec lesquelles elles ne font plus qu'un même conduit, excepté leurs appendices ou leurs branches collatérales qui forment les glandes ; ensuite les veines s'élargissant forment, pour ainsi dire, un double cone ; le sang épaissi, ne pouvant donc passer qu'avec difficulté par des passages aussi étroits, est forcé d'y couler avec impétuosité par l'action des artéres, qui se redouble à proportion de la résistance ;

& la partie la plus fluide étant la premiére à s'échapper, les parties les plus grossiéres restent aux endroits des environs qui sont plus larges, où elles s'amassent peu-à peu, jusqu'à ce qu'elles viennent se présenter au passage étroit des anastomoses: c'est alors que la force du cœur & des tuniques musculaires des artéres, en un mot, que la nature & tout le systême des solides se mettent en travail, & obligent tout le sang, qui s'est amassé, à enfiler le cours de la circulation : de-là viennent les tremblemens & les roideurs de membres, dont on est attaqué au commencement des accès; à cause de cet obstacle, qui empêche que le sang ne soit porté en suffisante quantité aux extrêmités des vaisseaux capillaires.

Il faut nécessairement que cet état soit accompagné d'un poux

vif, quand même le malade se-roit à l'extrêmité ; ce qui fait voir que le cœur & les tuniques musculaires des artéres sont dans une action & un travail violent, lorsque la partie épaisse du sang vient à se décharger par des passages aussi étroits. Moyennant cette agitation excessive, ses parties grossiéres sont dissoutes & atténuées à un fort grand degré ; & coulant alors dans des veines d'un plus grand diamétre, comme la *sérosité* en est devenue plus lympide, elle est en état d'être chassée avec violence par les branches latérales & par les orifices des *canaux transpiratoires*. Ainsi la partie la plus fine de ces molécules les plus atténuées & les plus aqueuses, aussi bien que les parties séreuses du sang, passent à travers les pores & se dé-

chargent

chargent au-dehors ſous la forme de ſueurs abondantes.

Que l'on ne regarde pas cette explication comme une pure hypothéſe ; c'eſt la vraie théorie des fiévres *intermittentes* ſimples ; elle eſt fondée ſur un grand nombre d'expériences ; mais ces fiévres varient d'une infinité de maniéres & ſe compliquent ſelon les différens degrés de la viſcoſité du ſang, ſelon la conſtitution & l'âge du malade, & un grand nombre d'autres circonſtances, dont le détail n'appartient pas au deſſein de cet Ouvrage (a)

XII.

Le ſang & les humeurs du malade ne ſont pas dans leur plus mauvais état, quand une fiévre

(a) Voyez Monſieur *Hales*, Partie II.

intermittente commence à ſe faire ſentir. On le voit de même dans un grand nombre d'autres cas & d'autres maladies, particuliérement dans la *goutte*, le *rhumatiſme*, la *jauniße*, le *ſcorbut*, l'*anaſarque*, l'*aſthme* & autres ſemblables, même quand ces maladies ſont parvenues à leur dernier degré.

J'ai vû arriver une fiévre *intermittente*, quoiqu'alors le ſang fût dans un meilleur état qu'il n'avoit été auparavant; c'eſt-à-dire, après s'être ſervi, d'une maniére convenable, de remédes *altérans* qui agiſſent par leur maſſe, & avoir obſervé un régime éxact pour le raccommoder. Quand cela ſe rencontre dans des maladies dangereuſes, j'en tire toujours un prognoſtic certain de convaleſcence & d'un amendement durable; & il me paroit

que cela vient en grande partie & immédiatement d'un plus grand relâchement des ſolides ; occaſionné ſur tout par l'obſervation d'une diéte éxacte, où l'on ne ſe nourrit que d'alimens légers, rafraîchiſſans & pris en petite quantité. On redonne bien vîte du reſſort & de la fermeté à ces ſolides, s'il en eſt beſoin, au moyen du *quinquina* & des autres *aſtringens*.

Dans les fiévres *intermittentes* ſimples, & quand on à affaire à des tempéramens ſains & jeunes, tout ce qui redonnera un peu plus de force & de reſſort aux *fibres* & aux *ſolides*, pour déterminer la partie épaiſſe du ſang à paſſer aiſément par les endroits plus reſſerrés, ou à ſe décharger par les *conduits de la tranſpiration* ; tout ce qui pourra, dis-je, opérer un pareil, effet ſera avantageux dans

ces ſortes de maladies ; tel que le jus de *citron*, une décoction de *fleurs de camomille* ou de *glands*, ou bien la poudre de ces ſubſtances, quelqu'*aſtringent végétal* ou *minéral* ; de même que l'*eſprit de vitriol*, de *nitre*, de *ſoufre*, de *ſel marin* ; les teintures d'*acier* ; les eaux de *Spa*, de *Pyrmont* ou de *Tunbridge* ; les eaux de *Vals* & celles de *Forges*, en France, & autres ſemblables. De ſorte que le *quinquina* n'eſt pas le ſeul reméde ou le ſeul *ſpécifique* pour la guériſon des fiévres *intermittentes* ; mais c'eſt le meilleur, le plus rafraîchiſſant & le plus aiſé à digérer de tous les *aſtringens végétaux*, à cauſe qu'il rend les *fibres* fermes & élaſtiques ; qu'il donne une cohéſion & une conſiſtence aux globules du ſang, atténués & diviſés par la maladie & par le travail de toute l'é-

conomie animale, en forçant les fluides de paſſer par les paſſages étroits des anaſtomoſes, par les couloirs & par les *glandes de la tranſpiration* : mais le *quinquina* ou même tout autre reméde, du nombre de ceux que nous venons d'indiquer, ne produiront ces effets avec certitude que dans les fiévres *intermittentes* ſimples & bénignes, & dans les bonnes conſtitutions.

XIII.

Il y a bien des cas dans les fiévres *intermittentes*, par exemple, quand il s'agit d'un mauvais tempérament, & que les ſolides en ſont corrompus, où il y a peu à eſpérer du *quinquina*, dont il ne falloit autrefois qu'un ou deux gros, pour aſſurer contre toute rechute, ſur tout dans les

premiers temps qu'on l'apporta en Europe. La véritable raiſon en eſt non-ſeulement l'avarice des Marchands, qui le ſophiſtiquent, comme tous les autres remédes étrangers, en y mêlant vingt autres écorces, inutiles & peut-être dangereuſes, qu'il n'eſt pas facile de reconnoître ni de ſéparer; mais encore la dépravation univerſelle du ſang & des humeurs des malades d'apréſent, qui eſt portée à un degré beaucoup plus haut qu'elle ne l'étoit autrefois.

C'eſt pourquoi, afin de parvenir aujourd'hui à une cure parfaite d'une fiévre *intermittente*, je regarde comme un excellent préparatif non-ſeulement de rafraîchir & d'atténuer le ſang par des *vomitifs* préliminaires, par des *purgatifs*, par des boiſſons de *jus de citron*, & de join-

dre de la *rhubarbe* au *quinquina* & à des *aromatiques*, mais encore de laisser avoir au malade autant d'accès de fiévre qu'il en pourra supporter ; afin que le sang, en coulant par ces passages étroits, dont nous avons parlé, s'atténue & se divise en de très-petites molecules, & qu'en vertu d'une plus prompte circulation, qui accompagne nécessairement cet état, les fibres se resserrent & que les *paroxismes* cessent absolument, avant que de faire usage d'aucun *spécifique* ou d'aucun fort *astringent*.

Peut-être même que le mieux seroit de s'en tenir uniquement à ces remédes généraux, & de laisser la maladie s'éteindre d'elle-même : car alors, le sang étant atténué & affiné à un très-haut degré, il s'ensuivroit une santé parfaite. Mais comme il est fort rare de trouver des malades qui

veuillent s'assujettir à une cure aussi longue & aussi ennuyeuse, je crois qu'il n'y a point de méthode aussi certaine & aussi efficace que d'administrer (dans les intervalles des accès) des *vomitifs*, des *mercuriaux benins* & des *atténuans* conjointement avec le *quinquina*; afin de raccommoder le sang & les humeurs. C'est pourquoi, après avoir arrêté les premiers paroxysmes pendant un temps convenable, je n'ai jamais manqué d'ordonner de l'*æthiops alkalisé* (a), de l'*antimoine diaphorétique*, de la *gomme de gayac* & du *sel d'acier* avec de l'extrait de *quinquina*, sous quelque forme que ce soit, avalé dans de l'eau de *Spa* ou de *Pyrmont*; ou bien

(a) M. C. L'œthiops alkalisé n'est autre chose que le mercure crud mêlé intimement avec les yeux d'écrévisses préparés.

d'ordonner une décoction de *quinquina*, continuée bien longtemps après avoir arrêté les accès par le moyen d'astringens ; d'y joindre un régime & de se promener à cheval.

Pour les constitutions fortes, robustes & militaires, il y en a qui joignent au *vif-argent* de l'*arsenic* cinq ou six fois sublimé, dont ils font des pilules avec des mucilages ; & ils en donnent huit, dix ou douze. à certains jours marqués. Mais je n'ai jamais été d'avis de moucher une chandelle avec un boulet de canon, quand j'ai eu en main des mouchettes, avec lesquelles je pouvois faire cette opération plus surement & plus proprement ; quoique, peut-être d'une maniére moins expéditive. De pareils remédes sont dangereux & destructifs ; les personnes d'une constitution forte pour-

ront bien les ſoutenir pendant un certain temps, mais inſenſiblement elles ſe trouveront le tempérament ruiné.

Il eſt rare, dans nos pays Septentrionaux, que les *criſes* & les *ſymptomes critiques* ſoient réguliers & certains, comme ils le ſont dans les climats Méridionaux, à cauſe de la régularité de leurs ſaiſons & de leur maniére de vivre. Quoi que je ſois d'opinion que l'on doit faire uſage des *évacuations* & des *remédes altérans*, dans toutes ſortes de fiévres, avant qu'elles parviennent à un plus haut degré; & abandonner enſuite le reſte au propre ouvrage de la nature, ſans rien ordonner que des *délayans* tiédes.



XIV.

De la nature & de la cure des humeurs froides.

Les humeurs froides ſont une maladie purement *glandulaire* ; c'eſt-à-dire, qu'il y a quelque degré de cette maladie par tout où il y a des *glandes*, ſur tout des *glandes émonctoires* enflées d'une maniére permanente, obſtruées ou *ſquirreuſes*, ſoit qu'elles ſoient apoſthématiſées ou non. Les *glandes* ſont les derniers & les plus petits organes des *ſécrétions ſéreuſes*. Les diamétres des *tuyaux* qui les compoſent, ſont d'une petiteſſe ſi exceſſive, leurs *circonvolutions* & leurs *duplicatures* ſont ſouvent ſi nombreuſes que dans les perſonnes d'une conſtitution délicate, la plus petite attaque ou la contuſion la plus légére

& le moindre degré d'épaiſſiſſement dans le ſang eſt capable de tuméfier & d'obſtruer ces glandes, ſur-tout ſi elles ſont originairement d'une tiſſure lâche. Ces glandes ſont recouvertes & enveloppées de membranes qui leur ſont propres; de ſorte que, quand elles ſont tuméfiées & obſtruées, leur *conduit éxcrétoire* ſe bouche; ſemblable à une bourſe, dont l'ouverture ſe reſſerre d'autant plus qu'elle eſt plus remplie. Ainſi les remédes y pénétrent à peine; c'eſt-à-dire, qu'il eſt fort difficile de les déſobſtruer par les loix de l'économie animale.

Cette tunique ou cette membrane ſcellée hermétiquement, pour ainſi dire, devient donc un *kyſte* qu'il n'eſt plus poſſible d'ouvrir qu'en le coupant; & cette cauſe eſt ſi univerſelle, dans tous les pays où l'on fait un trop grand

uſage des alimens de ſubſtances animales & des liqueurs fortes, qu'il n'y a preſque pas un ſeul homme, qui n'ait de ces *glandes ſcrophuleuſes* intérieurement ou extérieurement, plus ou moins, tôt ou tard. Preſque tous les Anglois ſont atteints, plus ou moins, de *ſcrophule* & de *ſcorbut* : c'eſt la ſource générale de leur miſére; c'eſt-à-dire, du délabrement de leur ſanté, au moins à l'âge de trente-cinq ans.

XV.

Des Ecrouelles.

Dans les commencemens des maladies *ſcrophuleuſes* (je les appelle ainſi quand elles ſont dans leur premier degré, & j'appelle *écrouelles* le ſecond degré des mêmes maladies) je ne connois rien

de plus propre à extirper ces maux que les *mercuriaux benins*, ou plutôt le mercure lui-même, ou, pour le moins, de *l'eau de mercure*, en ne se nourrissant que d'alimens végétaux, ou même en ne prenant absolument d'autre nourriture que du lait, dont il faut faire un long usage. Dans ces maladies, sur tout quand ce sont de jeunes personnes qui en sont attaquées, les *glandes scrophuleuses* sont toutes enquistées, & il n'est pas possible de les ouvrir ni de les dissoudre. Lorsque ces *glandes* sont externes, on peut les couper; mais si elles sont internes, comme cela arrive le plus communément, il n'y a autre chose à faire que d'adoucir & d'atténuer les humeurs, & d'empêcher par ce moyen leur compression, occasionnée par la plénitude des intestins ou des

vaiſſeaux qui ſont gênés : ainſi ces glandes, entretenues dans un état de ſoupleſſe, obéiſſent plus facilement & interrompent moins le cours de la circulation, ou le jeu des *fibres nerveuſes*. Tous les uſages que l'on fait d'*éponges ſéches*, de *ſels volatils*, de *racine* d'*iris* ou de *flambe*, ou de *glayeul*, je les crois de vrais abus ; & même, quoique les décoctions des bois paroiſſent les mieux fondés de tous ces remédes, que l'on employe vulgairement pour la guériſon de ces ſortes de maladies, elles n'y ont guéres d'efficacité.

La meilleure méthode que je connoiſſe, celle dont j'ai eu l'expérience, & qui me paroit la plus raiſonnable, conſiſte à ſe nourrir uniquement de lait & de ſubſtances farineuſes ; à prendre du *mercure* ou quelques-unes de ſes préparations avec des cloportes en

ſubſtance & ſans les préparer, entremêlant le tout de *purgatifs* & de *vomitifs*.

Si ce traitement, continué aſſez long-temps, ne diſſout pas ou n'anéantit pas totalement ces *glandes*, ou qu'il n'ouvre pas les *tumeurs enquiſtées*, il les fera tomber de ſéchereſſe; la circulation prendra ſon cours par d'autres voyes; elle aggrandira le diamêtre d'autres canaux, & fera ſes opérations indépendamment de ces glandes; ſemblables au *cordon ombilical* d'un enfant nouvellement né, qui tombe lorſqu'il n'eſt plus d'uſage; ou bien, comme lorſqu'une groſſe artére eſt coupée en deux, le ſang qui arrive par l'extrémité ſupérieure, élargit les artéres latérales, & au moyen de ce méchaniſme fournit la même quantité de ſang & d'eſprits aux parties circonvoiſines pour les nourrir.

nourrir. Au moins la glande enquiſtée, élargie en conſéquence d'un ſang plus fluide, par la douceur & la pureté des autres humeurs, ne produira ni douleur ni incommodité ; à moins qu'elle ne s'enfle ou qu'elle ne ſe tuméfie, en conſéquence d'une trop grande quantité d'alimens, ou d'alimens d'un trop haut goût.

Et je ſuis perſuadé que les *perſonnes ſcrophuleuſes de naiſſance*, ou qui ont hérité de ces maladies de leurs parens, particuliérement celles qui ont paſſé environ la moitié de leur vie, dont l'ame eſt accablée d'abbatement, d'inquiétude, de chagrins cuiſans, à cauſe d'une obſtruction dans les glandes internes ou dans les glandes méſaraïques ; je ſuis perſuadé, dis-je, que ces perſonnes doivent ſe mettre, ſans aucun délai, à l'uſage du *mercure*, & à

la ſimple nourriture de lait & de ſemences, comme ſi elles en recevoient directement l'ordre du ciel ; & de continuer ce régime juſqu'à la fin de leur vie ; ſi elles veulent ſe conſerver les eſprits libres, & n'être pas en proye à des douleurs continues. L'eau de *vif-argent* ; c'eſt-à-dire, *deux pintes d'eau de fontaine* bouillies avec *quatre onces de mercure*, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à une *pinte*, priſe avec du *lait*, de la *gelée de groſeilles*, *d'oranges*, ou même avec un peu de vin blanc, leur procureroit auſſi beaucoup de ſoulagement : mais le lait & les ſubſtances végétales ſont des alimens auſſi propres & auſſi naturels à ces ſortes de malades, que les grains ou les ſemences le ſont aux petits oiſeaux.

XVI.

De l'Asthme.

Dans l'*asthme* & dans toutes les *maladies chroniques* des *poumons*, je ne connois point de meilleur reméde que du *vif-argent purifié*, mis en pilules avec de la *gomme ammoniaque*, de la *térébentine de Venise* bouillie, ou avec du *baume de Lucatel*, ou quand le cas l'indique, avec les *pilules de Ruffus*, ou les petites *pilules cochées*, ou *d'aloës lavé*. Il faut prendre deux parties de quelqu'un de ces remédes avec une partie de *mercure purifié*, pour se purger de temps en temps; ou faire usage des *pilules scillitiques* du dispensaire d'*Edimbourg*.

Si l'on continue ces remédes pendant long-temps; que l'on

obſerve une diéte éxacte, que l'on ne ſe nourriſſe que d'alimens doux & rafraîchiſſans, ſans aucune autre liqueur que de l'eau d'orge, où de l'hydromel foible, pour boiſſon ordinaire, cette conduite ſervira beaucoup à la cure d'un aſthme au premier degré. S'il y a quelques cas où le mercure ſoit bon, c'eſt ſur tout ici qu'il eſt un *vrai ſpécifique*: en vertu de ſes petites parties, qui conſervent toujours quelque peſanteur, il détruit la *ſéroſité viſqueuſe & tenace* attachée aux vaiſſeaux pulmonaires, & comme ſi ces globules étoient autant de coins, ils élargiſſent les *plus petites artéres*; ainſi, leur diamétre augmenté en tout ſens, le ſang a plus de liberté d'y circuler, & de ſe rafraîchir alors par une plus grande quantité d'air, que les poumons reçoivent dans la reſpiration.

Cette méthode, continuée assez long-temps, ne peut pas manquer de rendre peu à peu les attaques de l'asthme plus supportables, & de le guérir enfin radicalement; ainsi que j'en ai eu souvent l'expérience. Car la cure absolue d'un *asthme* consiste totalement à rendre le sang plus ténu ou plus fluide, & à distendre les *artéres pulmonaires* : le régime que j'ai prescrit est le seul moyen de produire le premier de ces effets ; & il n'y a point de reméde plus propre que le *mercure* à opérer le second. Quand la cure a été imparfaite, c'est parce que l'on n'avoit pas observé ce régime constamment & avec éxactitude, ou bien que les poumons ou quelqu'un des principaux viscéres avoient été totalement gâtés, ou enfin, parce que le malade, trop avancé en âge, n'avoit pas le temps de parvenir à une cure totale.

En ſe déterminant de bonne heure à ſuivre cette méthode, & en y perſiſtant le plus qu'il eſt poſſible, on préviendra, dans les perſonnes qui approchent de leur maturité, deux des inconvéniens de l'*aſthme* les plus communs & les plus funeſtes; je veux dire *la ſtérilité* & un *aſcytes* ; le dernier étant généralement précédé du premier : car ſi le ſang ne peut pas couler avec aſſez de liberté & de promptitude, dans les *artéres pulmonaires infiniment petites*, & s'inſinuer entre les *véſicules bronchiales* , il ne parviendra jamais à la grande fin , à la fin principale de l'action ou du méchaniſme des poumons ; c'eſt-à-dire, que le ſang ne poura jamais être ſuffiſamment atténué , ni ſe former en globules aſſez petits , ou ce qui eſt le plus important, il ne poura jamais être ſuffiſament

imprégné du nitre ou de la fraî-cheur de l'air, le grand principe de la vitalité.

Ainsi le sang, demeurant grossier, grumeleux & tourné, ne fournit pas les esprits ni la vigueur nécessaires à la fécondité; & n'étant pas assez atténué, il ne sçauroit remonter avec une vitesse suffisante; ou, ce qui est la même chose, il fait une trop forte résistance sur les extrémités; de maniére que cette augmentation de pesanteur l'empêche de retourner aux poumons avec la vîtesse & la vigueur convenables. Etant donc obligé de séjourner trop long-temps ou de croupir, sur tout dans les extrémités inférieures, il créve les *vaisseaux lymphatiques* de l'*abdomen*, il putréfie le *péritoine* & il suinte ou s'échappe par les côtés ou les parois des canaux lym-

phatiques, qu'il a diſſous ou corrompus. Rien ne ſoulage, dans les paroxyſmes, comme les vomitifs de *ſquille*, ou comme ceux que l'on peut ſe procurer tous les jours, en ſe fourrant les doigts dans la bouche, ou enfin comme de larges doſes d'une diſſolution de *gomme ammoniac*. Ces vomitifs ſe font ſimplement avec de l'eau de *pouliot*, dont on prend fort ſouvent après les accès.

XVII.

De l'Hydropiſie.

Il n'eſt pas plus poſſible de guérir une véritable *aſcites* bien formée qu'une *phtiſie* confirmée par la putréfaction des *poumons* ou des *tubercules*. Dans l'*hydropiſie*, les vaiſſeaux *lymphatiques* ſont crevés ; le *péritoine* eſt putréfié &

& consumé ; la partie grumuleuse du sang devient comme une masse de *cole visqueuse*, & la *sérosité* une pure *lessive*.

De pareils accidents ne peuvent jamais se réparer totalement ; tout ce que l'on peut espérer, en ce cas, c'est une cure purement palliative , qui consiste à faire écouler cette *serosité lixiviéle*, à mesure qu'elle tombe dans les cavités, où elle s'épanche ; à entretenir les passages des sécrétions aussi libres qu'il est possible ; à prendre des remédes en aussi petite quantité que les circonstances le permettent ; mais qui soient de la nature la plus douce & la moins active ; à faire en sorte de raccommoder, de purifier & d'adoucir le sang, autant que la nature de la maladie pourra le permettre.

Je crois que voilà toutes les

vûes que l'on peut raisonnablement se proposer en pareil cas. Tous les remédes violents, tels que des *vomitifs*, des *purgatifs* & des *diurétiques* d'une forte activité, en procurant un petit soulagement, ne font que hâter la mort. Comme ces grands efforts tendent à élargir les *ruptures* commencées des vaisseaux *lymphatiques*, faire usage de pareils moyens, c'est vuider une cavité pour qu'elle se remplisse plutôt.

Il me semble que les remédes, qui se concilient le mieux avec la cure palliative, dont je viens de parler, sont des plantes acres & piquantes, avec des sucs acides & rafraîchissans, & des sels apéritifs & stimulans; tels sont la *semence de moutarde*, les *baies de geniévre*, le *raifort sauvage*, les *racines d'arum* avec les *sels de tartre*, de *nitre*, d'*absynte*, le *sel*

marin, ou les *ſels lixiviels* de plantes. C'eſt pourquoi le *mercure doux alkaliſé*, le ſel de quelque plante diurétique, le *rob de ſureau* produiſent d'aſſez bons effets dans cette maladie, comme j'en ai vû ſouvent l'expérience, lorſqu'elle n'étoit qu'à ſon premier degré & que j'avois à traiter de jeunes perſonnes : mais il ne faut compter ſur aucun ſuccès ſans un régime éxact (a), afin d'empêcher que la *ſéroſité* ne pénêtre à travers les *ruptures* des *lymphatiques*, ou qu'elle n'élargiſſe les parois des tuyaux.

De croire qu'en pareil cas, il ſoit fort dangereux de boire de

(a) L'Auteur entend toujours qu'il faut faire uſage des alimens les plus faciles à digérer & des boiſſons les plus aqueuſes ; ayant principalement une extrême attention à ne pas prendre trop de nourriture.

l'eau, c'eſt une erreur vulgaire ; & ce qu'il y a au monde de plus faux. Il eſt vrai qu'une trop grande quantité de liqueur, telle qu'elle ſoit, peut être préjudiciable ; à cauſe que par ſon poids, elle peut augmenter la *rupture* des *lymphatiques* ; mais cet inconvénient ne vient point de la *qualité* de l'eau commune, il eſt occaſionné uniquement par ſa trop grande quantité. Car il n'y a point de liqueur plus innocente, plus bienfaiſante, plus douce, plus legére & plus rafraîchiſſante que l'eau pure.

Il eſt vrai que dans une pareille maladie, le moins que l'on peut prendre de quelque liqueur que ce ſoit, c'eſt toujours le mieux : mais s'il y en a quelqu'une dont on doive faire uſage, c'eſt ſur tout du *ſorbet* compoſé d'eau & de jus d'oranges,

adouci avec un peu de miel. J'ai vû plusieurs grands buveurs attaqués d'hydropisie, s'en guérir en ne bûvant uniquement que de l'eau, comme il n'y a que cette boisson qui guérisse infailliblement un *anasarque*, si l'on s'y prend de bonne heure.

XVIII.

De la cure d'un Anasarque.

Quand l'*Anasarque* n'est pas compliqué avec quelqu'autre maladie dangereuse; comme ce mal n'est qu'un épaisissement universel du sang & des humeurs, & par conséquent un relâchement des *fibres* & des *solides*, où la résistance des humeurs est plus forte que la force du *cœur* & des *artéres*, la circulation est fort lente depuis les extrêmités jusqu'au

cœur & aux *poumons*, où ces fluides doivent remonter : d'où s'ensuit une enflure des pieds & des mains.

On peut compter sur une cure totale & absolue de cette maladie, en commençant par atténuer les humeurs, au moyen de remédes qui agissent par leur masse, tels que l'*æthiops*, le *mercure alkoholisé*, la *gomme gayac*, le *nitre*, le *sel* d'*absynte*, le *vitriol de mars*, vers la fin de la maladie, & autres semblables : on y joindra des évacuations convenables, sur tout des vomitifs, & une diéte éxacte, où l'on ne prendra que des alimens legers, rafraîchissans & en petite quantité. Lorsqu'ensuite le sang est assez fluide ou assez rafraîchi, & que les parties tuméfiées sont suffisamment abaissées, on fera usage d'*acier* & des *amers*, que l'on accompagnera d'un éxercice constant.

J'ai vû de ces maladies guéries totalement & absolument, en se donnant de l'éxercice, & en ne buvant uniquement que de l'eau pure ; & je suis persuadé que ce régime ne peut jamais manquer d'avoir un bon effet, si le malade n'est pas trop avancé en âge, s'il n'est pas naturellement foible & délicat, ou qu'il ne se soit pas livré trop long-temps aux excès de l'intempérance.

XIX.

De la nature & de la cure d'un Diabéte.

Le *Diabéte* est d'une nature fort approchante de celle de l'*ascite* ou de l'*hydropisie* : Aussi l'appelle-t-on communément *hydrops ad matulam*. Je ne regarde le *diabéte* que comme un symptome

ou comme le dernier degré d'un *ſcorbut* brulant & répandu univerſellement ſur toute l'habitude du corps ; cauſé, dans les tempérammens foibles où les nerfs ſont attaqués, par un trop long uſage d'alimens de haut goût, trop chauds & trop inflammatoires ; ou, dans les conſtitutions fermes & robuſtes, pour s'être livré démeſurément à des liqueurs *ſpiritueuſes* & brulantes, & de s'être nourri de viandes trop ſalées & trop fortement aſſaiſonnées. Au moyen d'un pareil régime, le ſang étant de la nature du lait, ſes molécules intégrantes ſe trouvent détruites & miſes en fuſion par la grande quantité des ſels *animaux* & *lixiviels*, qui le font tourner, & ſéparent, en conſéquence, ſa partie caillée de ſa partie ſéreuſe ; de même que la *préſure* fait tourner le lait. Ainſi

toute la sérosité s'échappe par les passages les plus ouverts ; ou bien, le nouveau chile ne sçauroit s'incorporer, comme il faut, avec la partie grumuleuse du sang qu'il trouve trop visqueuse. C'est pourquoi dans un *diabéte* profond & invétéré, j'ai vû toute la sérosité s'écouler en peu de jours.

Une soif perpétuelle, un pous petit, bas, étique, une grande oppression & des inquiétudes continuelles sont les symptomes, qui distinguent le *diabéte* de la quantité d'urines pâles qui s'écoulent dans les cas *histériques* ; quoique cette derniére maladie soit de même nature que le *diabéte*, & qu'il n'y aît entre ces maux d'autre différence que celle, qui se trouve entre un enfant & une personne avancée en âge : mais il est rare que ces évacuations *histériques* soient accompagnées d'une soif

ardente & conſtante. Quant au *goût* de l'eau, il eſt à peu près le même dans les deux cas, excepté que dans les *diabétes* profonds, les urines ont une douceur fort ſenſible ; à cauſe qu'elles ſont dénuées de tous les ſels qui s'arrêtent dans la maſſe des humeurs.

Il faut donc, pour guérir un *diabéte*, employer tous les moyens capables de réunir la partie grumuleuſe & la partie ſéreuſe du ſang au nouveau chile, qui vient pour ſe mêler avec l'ancienne maſſe ; & par conſéquent l'on ne doit faire uſage que de cette eſpéce de nourriture, qui a déja preſque, par elle-même, la nature & la conſiſtence d'un ſang balſamique : ainſi, dans un *diabéte* profond, il eſt même plus néceſſaire de ſe mettre totalement au lait que dans la *goutte* ou la *phthiſie*.

Les eaux de *craye*, que l'on reconnoit facilement, à cauſe qu'elles deviennent laiteuſes, en jettant dans une pinte de ces eaux quarante ou cinquante gouttes d'huile de tartre par défaillance; les eaux de *craye*, dis-je, telles que celles de *Briſtol*, & que l'eau de chaux que l'on trouve dans le voiſinage de *Bath*; ou même celles qu'on trouve dans tous les lieux où il y a beaucoup de pierres de chaux, les boiſſons faites avec la *corne de cerf* & la *gomme arabique*; de l'*eau d'orge* avec du *ſyrop de grande conſoude*, & toutes les boiſſons *mucilagineuſes*, douces, rafraîchiſſantes, capables de donner du beaume aux parties du ſang & de les aſſimiler; une diéte qui tende à la même fin, comme l'uſage des laits de toute eſpéce, de ſemences douces, de viandes

jeunes & blanches ; une privation absolue de liqueurs fermentées, & un électuaire de *cinabre*, de *quinquina*, de *rhubarbe* avec du rob de ſureau, rendront enfin au ſang des perſonnes, qui ne ſont pas trop âgées, la douceur, le beaume & l'union dont il eſt dépouillé ; pourvû que l'on perſiſte rigoureuſement à obſerver ce régime.

Mais les erreurs ſur les choſes non-naturelles ne ſont pas moins dangereuſes dans ce cas qu'elles le ſeroient dans une *atrophie nerveuſe*, dont le *diabéte* eſt conſtamment accompagné ; & je ne connois point de mal, excepté la *phthiſie*, qui éxige plus de précautions que celui dont il s'agit ici ; & de même que dans tous les cas *nerveux*, *ſcorbutiques*, *arthritiques*, lorſque le ſang devient plus clair ou plus ténu, & que

la maladie commence à céder, j'ai obſervé qu'il paroit ici, ſur toute l'habitude du corps, une *éruption ſcorbutique*, une *éruption miliaire*, ou des impuretés cutanées; préciſément comme, dans une attaque de *goutte* ou de fiévre *intermittente*, on voit s'élever des ulcéres ſcorbutiques & des puſtules, lorſque le ſang & les humeurs ſont dans un état d'amélioration, & que les ſolides ont acquis un degré de force & d'éláſticité ſupérieur à la réſiſtance de la viſcoſité des fluides.

Car il arrive fort ſouvent qu'un ulcére critique, qu'une *éruption cutanée* ou *inflammatoire* mal guéris, arrêtés ou répercutés ſont la cauſe d'un *diabéte*. Ce qui a lieu quand la nature travaillant à chaſſer de l'habitude du corps les *ſels* & les *ſoufres* du ſang, on vient appliquer mal-à-propos des re-

médes extérieurs, qui font rentrer la matiére péccante dans la maſſe des humeurs.

On voit par-là combien il eſt néceſſaire d'entendre *l'économie animale*, pour être un bon Chirurgien, & à plus forte raiſon pour être un Médecin intelligent.

XX.

De l'Inflammation des yeux & des Hémorrhoïdes.

Les *Inflammations* des *yeux*, ſur tout après la *petite vérole*, ou celles des *veines hémorrhoïdales*, & généralement toutes ſortes d'inflammations, en quelqu'endroit du corps que ce ſoit, (car je les regarde toutes comme une ſeule & même maladie, qui attaque différentes parties intérieures ou ex-

térieures) ; toutes ſortes d'inflammations, dis-je, doivent ſe traiter avec de petites ſaignées fréquentes, juſqu'à ce que la violence de la douleur ceſſe. On doit défendre abſolument l'uſage des liqueurs fermentées & des alimens de ſubſtances animales ; ordonner des purgatifs rafraîchiſſans de ſels avec de la manne, des remédes anodins, ou de l'électuaire de diacaſſia ; de copieuſes boiſſons de petit lait doux de vache, ou une décoction de mercure dans l'eau ; & ſi l'on veut en détruire la cauſe totalement & empêcher tout retour, il n'y a qu'à prendre pendant long-temps de l'*æthiops* avec des *yeux* d'écréviſſes, qui ſont le meilleur moyen d'empêcher que le ſoufre de l'*æthiops* ne cauſe des tranchées ou des violentes *diarrhées* aux conſtitutions délicates ; & s'abſ-

tenir rigoureusement de tout ce qui peut échauffer, enflammer ou agiter les humeurs trop violemment.

XXI.

De la Goutte.

La *Goutte*, étant aussi une inflammation violente, qui se fait sentir d'abord aux articulations, & qui gagne ensuite toute l'habitude du corps ; de même qu'une éréſipelle, que quelqu'uns appellent *la roſe*, allant d'un endroit à un autre, jusqu'à ce qu'elle se fixe enfin sur les intestins & les parties internes. Il n'est guéres possible de diminuer les rigueurs de cette maladie, & encore moins de l'extirper totalement, que par le moyen des *mercuriaux* qui n'agacent point, ou de quelqu'une de leurs

leurs préparations bénignes avec de la *gomme gayac* & du *nitre*, continués pendant long-temps : ou bien ne prendre que du lait, ne boire que de l'eau, & ne vivre que de viandes communes. Il peut même arriver que ce dernier régime suffise aux bonnes constitutions, quand on s'y met de bonne heure : au moins, il est certain qu'il affoiblira beaucoup la violence des attaques ; mais il n'extirpera pas totalement la maladie.

Toutes les autres méthodes, par lesquelles on promettroit une cure constante ou radicale ; tous les secrets, les *spécifiques* ou les *altérans* ne sont que de pures illusions, ou même quelque chose de pis, pour abuser les malades & tromper les personnes foibles & crédules. Car il n'y a rien qui soit capable d'affoiblir ou de guérir

totalement la goutte que ce qui aura la propriété de guérir la plus intime & la plus obstinée de toutes les *inflammations*, ou de toutes les habitudes *lixiviéles* & *scorbutiques*. La nature semble avoir donné au *mercure* le privilége particulier d'atténuer, de désobstruer, de déterger & de dissoudre ; & au lait, à l'eau, aux semences celui de rafraîchir, de nourrir & de rendre les liqueurs balsamiques : ainsi ces deux méthodes réunies paroissent être le seul antidote naturel & nécessaire pour prévenir ou pour extirper la cause de la *goutte*.

De la maniére, dont les choses sont constituées aujourd'hui, quand le plus grand génie viendroit proposer quelqu'autre méthode, il ne mériteroit pas d'être crû. Les végétaux doux, pleins de jus benins, tels que les

navets, les *patates* ou *pommes de terre*, les *ſemences* & les *plantes nouvelles*, & toutes les productions des jardins bien aprêtées, ont une nature fort approchante de celle du lait. Mais la nourriture unique de pain & de lait eſt le ſeul remède certain ; en prenant environ trois chopines de lait & ſix onces de pain par jour.

Ceux qui n'ont pas le courage de ſoutenir ou de pourſuivre cette méthode, & qui ne regardent pas comme un grand inconvénient d'être expoſés à quelques attaques de *goutte* légéres & réguliéres, peuvent, tout au moins, juſques vers le déclin de leur vie, ſe conſerver dans cet état, en s'abſtenant abſolument de liqueurs fermentées ; excepté, peut-être, qu'ils peuvent boire de la petite biére ſans houblon

& bien clarifiée, ou de la liqueur suivante, que j'ai trouvée, par expérience, préférable à toute autre boiſſon dans cette eſpéce de maladie. En voici la compoſition : prenez deux livres de *raclures de bois de gayac*, ou plutôt une livre de ſon *écorce*, une livre de pain bien cuit, tout chaud ou au ſortir du *four*, une livre de *baies de genièvre* ſans les écraſer, ſix *oranges de ſéville* roties & coupées par tranches, avec une livre de miel épuré ; mettez tous ces ingrédiens dans un pot de terre, qui contienne vingt-quatre pintes meſure de Paris ; verſez deſſus vingt-quatre pintes d'eau bouillante ; laiſſez repoſer le tout pendant ſix ſemaines dans le coin d'une chambre, où il y aura continuellement du feu ; paſſez ou filtrez cette compoſition par une toile fine ; mettez-là dans des

bouteilles, que vous fermerez bien éxactement avec des bouchons de liége, pour en faire la boisson ordinaire de ceux qui sont attaqués de la goutte. S'ils joignent à cette boisson des viandes blanches pour le dîner, qu'ils prennent du lait matin & soir, & des remédes, qui relâchent doucement l'estomac, comme l'*hieræ picra*; les *pilules de Ruffus* ou de l'*aloës lavé*; ou, ce que j'aime mieux que tout cela, du *rheum quinquinatum*, composé d'une once de *quinquina*, de deux onces de *rhubarbe*, de deux *oranges* roties, d'une demie-once de *baies de geniévre*, de *bistorte* & de *cochenille*, une dragme de chacune dans une pinte de vin blanc; laissant infuser le tout, pendant quarante-huit heures, auprès d'un feu de cuisine; après quoi on le passera & on le filtrera. En prenant le soir qua-

tre cuillerées de cette composition pour une dose, deux, trois ou quatre fois la semaine, dans les intervalles des accès, elle causera des évacuations douces, & entretiendra les solides dans un état de ressort & de fermeté, pourvû que l'on continue d'en prendre pendant tous les intervalles des accès.

Si l'on en excepte les cas où la *goutte* attaque l'estomac ou les intestins, tous les remédes chauds, tous les cordiaux, les mets & les boissons fortes & spiritueuses ne sont proprement que des alimens qui entretiennent le feu. Quant aux *soufres*, ou plutôt aux *fleurs de soufre*, je les crois encore un excellent reméde dans la *goutte*, & comme le plus simple, le plus sûr & le plus efficace, après la méthode que je viens d'exposer ci-dessus ; à cause que par sa

vertu *ſtiptique* il reſſerre les vaiſſeaux, & que par ſon huile & par ſon ſel il lubrifie & il évacue : car le *ſoufre* n'eſt autre choſe que du *ſel* & de l'*huile*.

En joignant à l'uſage du ſoufre un régime & un exercice convenable, je ſuis perſuadé qu'avec le temps cela produiroit un effet beaucoup plus ſalutaire qu'aucun remède auſſi ſimple connu juſqu'à préſent, excepté le *mercure* & ſes préparations les plus bénignes. Car, dans cette maladie, comme dans la plupart des maladies chroniques, le *mercure* judicieuſement adminiſtré me paroit être le vrai *élixir de la vie*. Mais c'eſt ici principalement que l'éxacte ſobriété & une nourriture douce & rafraîchiſſante opéreront les plus grands effets ; les remèdes ne feront qu'aider un peu l'excellente vertu de ce régime.

On peut remarquer, en cet endroit, que les *goutteux* ont des nerfs & des ſolides d'une grande force; que l'inflammation, la fiévre, la douleur, & par conſéquent l'abſtinence, à laquelle ils ſont obligés dans les attaques, atténue ou purifie le ſang, & briſe ou rompt la cohéſion de ſes molécules, à chaque accès. Voilà pourquoi les goutteux ont l'eſprit ſi agréable & ſi fécond dans les intervalles du mal, & ce qui fait en même temps que leur vie eſt ordinairement aſſez longue.

XXII.

De la Sciatique.

La *Sciatique* n'eſt qu'une goutte qui vient aux *hanches*. Il faut donc la traiter de la même maniére & avec les mêmes remé-

des, dont nous avons parlé pour la *goutte*. Mais comme il arrive ſouvent qu'elle n'eſt que topique; dans ſes premiers degrés; que dans les habitudes *cachectiques* & les conſtitutions ſcorbutiques, ſa *ſérosité* acre & la partie viſqueuſe des humeurs s'arrête & ſe congéle dans les *articulations des hanches* ou des *vertébres* inférieures; que ces articulations ſont larges, profondes, & environnées de muſcles fort grands & fort épais; & qu'ainſi cette maladie s'y fixant, devient quelquefois ſi douloureuſe qu'elle rend le malade tout-à-fait incapable d'agir, elle peut avoir beſoin d'une attention particuliére.

Je n'ai jamais trouvé rien, en ce cas, d'auſſi efficace & d'auſſi expéditif que des pilules faites avec du *mercure alkoholiſé*, de la *térébenthine bouillie*, de l'*æthiops*

& du *nitre*. Quand on a pris une dose convenable de ces pilules deux fois par jour, avec des eaux de *Bath*, & des bains, en y joignant de temps à autre des purgatifs de *calomelanos*, j'ai observé qu'avec le temps cela avoit manqué rarement d'opérer une bonne cure, soit par des attaques réguliéres de *goutte*, qui ne se faisoient plus sentir qu'aux extrémités, soit par une guérison radicale de la maladie.

Mais, afin de prévenir toute rechute, il faut suivre la même méthode, prendre les mêmes remédes & observer le même régime que dans la goutte réguliére & bien formée. De grandes doses d'huile *œthérienne* de térébenthine avec du miel la font déloger très-souvent en fort peu de temps : mais ce remède est extrêmement douloureux, & cause

de forts vomiſſemens ; à moins qu'on ne le détrempe beaucoup avec du petit lait fait avec le vin d'Eſpagne.

XXIII.

Des Obſtructions menſtruelles.

Dans les *obſtructions* des *mois* & dans toutes leurs irrégularités, pourvû qu'il n'y ait pas une *cachéxie profonde*, (car il y en a toujours quelque degré ; autrement ces obſtructions n'arriveroient pas), je n'ai jamais rien trouvé d'auſſi efficace que quelque *mercuriel* benin mêlé avec de l'*acier*, & des *emménagogues* ſpécifiques, avec des *aloëtiques* ; comme l'*æthiops minéral*, les *trochiſques de mirrhe*, du *ſel de mars* & de l'*extrait de quinquina* en pilules ; ou bien le *mercure alkoholiſé* avec les

pilules gommeuſes & de la *limaille de fer* & autres ſemblables. Le premier des ingrédiens, qui forment l'une de ces deux compoſitions, atténue les humeurs & ouvre les obſtructions ; le ſecond y remet du baume ; & le troiſiéme redonne aux *fibres* & aux tuniques des vaiſſeaux la *tenſion* & l'élaſticité qui leur convient.

Quand cette méthode eſt obſervée comme il faut & pendant un temps convenable, en l'appropriant aux circonſtances de la maladie & à la conſtitution du malade, ſi l'on prend avec cela des eaux de *Bath* ou de *Spa* ; que l'on ſuive un régime ; que l'on prenne de l'éxercice, & que l'on ſe purge de temps à autre avec des *mercuriaux* & des *aloëtiques*, il eſt rare qu'elle manque de produire l'effet que l'on ſe propoſe. *La rouille de fer*, l'*æthiops* & l'*a-*

loës mis en pilules & joints à des *acidules* feront la même chose.

XXIV.

Des Pertes de sang.

Je ne sçais rien de meilleur dans les pertes de sang, que le *quinquina*, le *styptique* de Monsieur *Eaton*, que je préfére beaucoup en ce cas, à celui de Monsieur *Helvetius*, comme étant plus sûr, plus rafraîchissant, moins rude & moins fatiguant. On a encore un excellent remède pour cet accident, dans la partie grumuleuse du sang de mouton, séchée & mise en poudre. Quand il s'agira d'en faire usage, on en appliquera copieusement tant en-dehors qu'en-dedans.

Tout le monde connoît la pro-

priété agglutinative du *ſang doux*, & je ſoupçonne que l'efficacité du *ſtyptique* de Monſieur *Eaton* vient de cette cauſe : c'eſt elle, ſans doute, qui lui donnne la vertu qu'il a de ſouder ſi bénignement. Les *préparations d'acier*, même les plus douces, ſont beaucoup plus rudes, plus âpres & plus cauſtiques qu'il ne convient pour des parties auſſi tendres & auſſi délicates que celles qui ſont attaquées de pertes de ſang. Comme le ſang de *mouton pulvériſé* eſt plus benin, plus ſubſtantiel, plus mollet ; il eſt auſſi plus propre à raccommoder les trous ou les ruptures des vaiſſeaux, en produiſant une eſpéce de colle aux endroits percés ou rompus, & en pénétrant de baume la partie acre & enflammée du ſang qui s'échappe : & je me ſuis confirmé dans cette idée par

tout ce que m'en a dit un Médecin d'un mérite & d'une sincérité bien reconnus, qui a eu un grand nombre d'occasions d'en faire l'expérience, pour avoir exercé long temps la pratique des accouchemens.

Il faut suivre la même méthode & employer les mêmes remédes dans toutes les hémorragies externes & internes, en quelqu'endroit que ce soit : car elles sont toutes de même nature, & elles ont toutes les mêmes causes ; c'est-à-dire, un sang enflammé, acre, épaissi : cependant, il est rare qu'elles aient des suites dangereuses, quand on est d'ailleurs d'une constitution saine. Mais les remédes les plus efficaces qu'il y ait au monde, n'y feront rien du tout, si l'on ne se réduit pas à des alimens doux, rafraîchissans, balsamiques ; par-

mi leſquels je choiſirois le lait comme le meilleur & le plus ſpécifique en ce cas ; cette ſubſtance n'étant, pour ainſi dire, que du ſang qui n'a point de couleur, mais qui eſt doué de la qualité ſi ſpécifique, pour ces ſortes de maux ; qualité que j'ai décrite ci-deſſus, en parlant du ſang de mouton. Il me paroit même démontré que les perſonnes, qui ne vivroient que de *lait* & de *ſemences*, pendant quelque temps, ne ſouffriroient jamais beaucoup d'aucune hémorragie, à moins que quelqu'un des inteſtins principaux & néceſſaires à la vie ne fût profondément offenſé ; ſurtout, ſi l'on avoit ſoin de faire auparavant deux ou trois ſaignées, ou même un plus grand nombre, ſelon que les ſymptomes l'indiquent.

XXV.

Des fleurs blanches.

Les *fleurs blanches* ne ſont qu'une maladie d'humeurs *viſqueuſes* & de ſolides *relâchés* ; ou bien, c'eſt un relâchement des *ſphincters*, qui ſervent aux paſſages, par leſquels les *mois* s'écoulent. Par une ſageſſe de la nature, la cavité qui reçoit les organes particuliers au ſéxe, eſt plus large dans les femmes que dans les hommes ; les *muſcles* ont plus de volume, & les *artéres* un plus grand diamétre : il y a auſſi une plus grande quantité de ſang qui ſe porte à ces parties pour la nourriture du fœtus dans le temps de la groſſeſſe : mais, en tout autre temps, cette ſurabondance de ſang s'écoule tous les mois,

lorſque les femmes ſe portent bien, pour prévenir une *pléthore* dangereuſe, & par conſéquent une *inflammation* ou une *fiévre.* Dans le temps de la groſſeſſe, cette ſuperfluité eſt employée pour le fœtus; c'eſt pourquoi les femmes délicates ſe portent ordinairement, après leurs couches, beaucoup mieux que de coutume; mais cela ne dure pas long-temps, à moins qu'elles ne ſe ménagent avec beaucoup de ſoin: car toutes les opérations de la nature, toutes les *fonctions* animales ſe font avec *ordre*, *poids* & *meſure.*

On a enfin découvert, au *fond de la matrice*, des *organes ſécrétoires* bien viſibles, avec des *ſphincters* qui leur ſont propres, deſtinés à la ſécrétion réguliére & périodique du ſang menſtruel: quand le ſang eſt doux & d'une

fluidité convenable, les sécrétions sont *claires* & *libres*, & ces *sphincters* se ferment aussi éxactement que ceux de *la sécrétion des intestins*; mais, quand le sang devient *visqueux* ou enflammé, il affoiblit ou relâche tellement ces *tendres sphincters*, que la *sérosité* morbifique continue à couler, après que la sécrétion de la partie rouge du sang a été faite; c'est ce qui fait que l'on ne peut presque jamais guérir ces maladies, à moins que l'on ne raccommode toute la masse du sang, & c'est en même temps la principale cause de la *stérilité* & des *fausses-couches* des femmes de condition.

Car les *fleurs blanches* viennent de petites playes ou de petits ulcéres *au fond de la matrice*; il faut donc les traiter sur ce pied-là: ainsi l'on peut avec des *astringens* pallier cette maladie pour un

temps, mais elle reviendra toujours. La raiſon & l'expérience m'ont appris que l'on ne devoit en attendre une cure conſtante & radicale, que des remédes capables de raccommoder, d'atténuer & d'adoucir toute la maſſe des humeurs, & de fortifier les ſolides. Une nourriture abſolue de *lait* & de *végétaux* ou de *viandes blanches*, de l'*air*, de l'*éxercice*, avec des *mercuriaux benins* & des adouciſſans; enſuite des aſtringens doux, tels que de l'*acier* ou de l'*extrait de quinquina*, peuvent ſuffire avec le temps à la guériſon des conſtitutions délicates; & il eſt à remarquer que cette maladie afflige généralement les perſonnes du ſéxe les plus belles, les plus polies, les plus aimables, & les rend preſque toujours ſtériles. Le *cinnabre* naturel & artificiel,

les poudres *teſtacées*, l'*extrait de quinquina*, la *terre de japon*, & autres ſemblables, mis en poudre ou en pilules, avec du lait d'âneſſe, une nourriture de viandes blanches & rafraîchiſſantes, & de foibles *acidules*, pour unique boiſſon, ſont tout ce que j'ai trouvé de plus efficace dans cette maladie.

Mais, comme il y a peu de perſonnes qui ayent aſſez de patience & de perſévérance pour ſoutenir une cure auſſi longue & auſſi ennuyeuſe, il arrive ſouvent que par négligence ou par mauvais régime, elles tombent dans une *conſomption* : car cette maladie étant réellement interne, & procédant de *petits ulcéres membraneux*, elle s'étendra enfin juſqu'aux *poumons*, qu'elle attaquera, & y cauſera une *phtiſie*; puiſque, généralement, quand ces petits

ulcéres ſont fort malins, il y a auſſi des commencemens de *tubercules* aux *poumons*, ou des *glandes méſéraïques ſquireuſes.*

XXVI.

De la conſomption.

Après les maladies *hyſtériques* ou *nerveuſes*, il n'y en a point de plus funeſte aux jeunes perſonnes d'Angleterre, & à celles d'une conſtitution délicate, que la *conſomption* : il y a effectivement une telle connéxion entre un profond *hyſtériſme* avec accès, & une *pthiſie de poumons* avec *tubercules*, que généralement & naturellement, elles dégénérent l'une en l'autre.

Tous ceux qui ont voulu l'obſerver attentivement, ſçavent que ces deux fatales maladies

affligent ou détruisent les plus grands esprits & les plus beaux génies d'Angleterre : & je n'ai jamais eu occasion une seule fois de suivre attentivement tout le cours d'une *consomption*, depuis le commencement jusqu'à la fin, que je n'aie observé constamment, que de *profonds hystérismes* ou de *grandes maladies nerveuses*, avoient été les premiers degrés, ou les premiers élémens d'une *phtisie* : & j'ai toujours prédit, sur tout, dans les jeunes personnes, tendres, délicates & vives, que ces symptomes se termineroient enfin à une *phtisie de poumons* très-réelle, si l'on n'alloit pas au-devant du mal. Quand on ne fait pas attention ou que l'on néglige de remédier aux premiers *symptomes nerveux* d'une *consomption*, il n'est plus possible de la guérir radicalement dans les degrés suivans.

Les bons Médecins, qui voient l'enchaînement des maux, doivent donc remarquer ici combien il eſt néceſſaire de preſcrire un régime fort ſobre d'alimens, doux & rafraîchiſſans, dans les moindres degrés des maladies nerveuſes; & l'on doit traiter une *phtiſie de poumons* précisément de la même maniére qu'un *profond hyſtériſme*; c'eſt-à-dire, que, dans le premier degré de la maladie, il faut faire uſage de *mercuriaux benins* avec des *gommes* volatiles & fœtides, ou du *baume de lucatel* en pilules, ou de la *gomme ammoniaque*, mêlée avec du *mercure alkoholiſé*, de l'*æthiops*, du *cinnabre* naturel ou factice, ou ſimplement du *mercure* bien purifié; du *lait d'âneſſe*, avec les poudres *teſtacées*; ne ſe nourrir abſolument que de *lait* ou de *ſemences*; reſpirer un *bon air*; prendre

dre de l'*éxercice*; ſe frotter ou ſe nettoyer tous les jours le corps avec un gros linge trempé dans de l'eau froide ou chaude, ſuivant la ſaiſon.

En obſervant cette méthode à temps, rigoureuſement & obſtinément, on pouroit ſauver la vie à quelques-uns des plus grands génies & des plus beaux eſprits de ce ſiécle; mais il eſt rare que l'on s'aſſujettiſſe à une éxactitude auſſi rigoureuſe, avant que la maladie ait jetté de profondes racines, & qu'elle ait formé des *tubercules*, des *ulcéres* ou des *ruptures* aux *poumons*: alors il eſt trop tard; il n'eſt plus poſſible de compter ſur une guériſon radicale; une cure palliative eſt tout ce que l'on peut prétendre. En un mot, ſi la méthode & les remédes, dont nous venons de parler, ne guériſſent pas l'*hyſté-*

risme & la *consomption*, il n'y a plus d'autre moyen de parvenir à une cure extirpative, ou même de procurer quelque soulagement, qu'en se réduisant à la seule nourriture de *lait* & de *semence*, & en prenant souvent (a) des émétiques doux : pourvû que ces maladies ne soient pas incurables, on les guérira infailliblement par cette conduite.

XXVII.

De la Jaunisse.

La *Jaunisse* est une obstruction dans quelques-unes des parties ou des appendices du foie, ou

(a) Quelques Médecins fort intelligens, qui ont lû cet Ouvrage manuscrit, n'ont point approuvé que l'on fît un *usage si fréquent des émétiques doux* pour la cure de la *consomption*; j'ai donc consulté des personnes, qui avoient la réputation de bien connoître la Méde-

peut-être dans toute sa substance ; & généralement cette maladie est causée par quelqu'obstruction du *pore biliaire*, du *canal cholidoque*, ou de tous les deux en même temps ; ce qui vient de la viscosité, de la grossiéreté, ou du mauvais état de la *bile* ; ou bien de *pierres bilieuses* ou de concrétions, qui se forment dans la *vésicule du fiel*.

La bile est une liqueur séparée du sang, laquelle reçoit ses élaborations dans le *foie*, pour empêcher la trop grande abondance des *sels*, des *huiles* & des *soufres* trop grossiers, dont le sang se trouve surchargé par l'intempérance & les excès dans les ali-

cine pratique d'Angleterre, où il y a plus de *consomptions* que dans tout autre pays. Elles m'ont assuré que c'étoit la grande pratique de ce pays-là ; & qu'on l'y trouvoit très-salutaire.

mens d'un trop haut goût, & dans les boiſſons trop ſpiritueuſes.

L'Auteur de la nature a prévû que les hommes n'obſerveroient pas toujours le régime du *plus léger* & du *moindre*; qu'ils ne ſe contenteroient pas d'alimens végétaux & d'eau pure, mais qu'ils voudroient s'aſſouvir de la chair & du ſang des autres animaux, & ſe vautrer dans les liqueurs fermentées, fortes & ſpiritueuſes. Ainſi, afin d'obvier, pendant quelque temps, aux mauvais effets d'un pareil régime, & leur laiſſer le libre uſage de leurs facultés, il (a) les a doués du mer-

(a) Je laiſſe-là quelques-unes des cauſes finales que l'Auteur ſuppoſe gratuitement dans le Créateur de la nature. Peut-être ſeroit-il plus ſage de s'en tenir uniquement aux uſages évidens, & de ne jamais rien prononcer ſur les deſſeins particuliers de la Divinité.

veilleux organe du foie, celui de toute la machine animale, qui est le plus grand, le plus compliqué, & où il régne le plus d'artifice, pour extraire du sang & des humeurs, comme par un alembic, la partie la plus venimeuse & la plus destructive de ces mets trop succulens, & de ces boissons trop spiritueuses; pour rendre, même, la *bile* utile & nécessaire à la concoction du *chile*, qui vient de ces alimens; &, par ce moyen, d'un *poison* réel, en faire un *antidote* utile; au moins, pour un temps & dans la jeunesse. Plus l'on se nourrit d'alimens succulens & d'un goût relevé, plus aussi le foie s'accroît nécessairement; il va quelquefois jusqu'à remplir toute la cavité de l'*abdomen*.

Non-seulement la *bile* donne un *baume*, une *union*, une *homo-*

généité, & une *consistence* aux différentes parties du *chyle*; c'est encore de tous les fluides, celui qui anime le plus le mouvement *péristaltique*, qui chasse hors du corps les superfluités des alimens, aussi bien que leurs parties grossiéres & indigestes. Dans les *animaux*, qui ne vivent que d'*eau* & de *végétaux*, la *bile* ressemble à de fort *vinaigre* de sureau, avec un peu d'huile animale; mais dans les personnes *voluptueuses*, elle est semblable à de l'*huile de vitriol*; elle devient successivement verte, jaune &noire; & c'est la cause *sécondaire* de toutes les cruelles maladies internes, qui affligent le genre humain.

Presque toujours l'on voit succéder une *jaunisse* passagére à un violent accès de colique; car cette colique n'étant causée que

par une mauvaiſe bile, répandue trop abondamment ſur les petits inteſtins ſenſibles & tendres, où elle croupit, elle bouche les *paſſages biliaires*, & eſt obligée par conſéquent de refluer ſur toute l'habitude du corps.

Je ne connois point de remède auſſi prompt & auſſi certain dans la *jauniſſe*, que de forts *vomitifs*, ſouvent répétés; non-ſeulement ils pompent la *bile*, à meſure qu'elle coule dans les premiéres voyes où elle s'amaſſe, & font ſortir les petites pierres qui bouchent le *pore biliaire*, ou qui ſont logées dans la *véſicule du fiel*, ainſi que je l'ai vû faire à des vomiſſemens fréquens; mais ils atténuent encore les *humeurs*, ils ouvrent & rendent libres les *glandes du foie* même.

Rien n'eſt capable de rafraîchir, de relâcher & de déſobſ-

truer plus promptement que de copieuſes boiſſons d'eau *ſulfureuſe*, douce & délayante, principalement des *eaux de Bath*, avec des *bouillons* clairs & rafraîchiſſans, du *lait*, des *ſemences aqueuſes*, des *fomentations*, des emplâtres doux *mercuriaux*, appliqués ſur les parties affligées ; & principalement ſur les parties, qui répondent directement au *foie* : & puiſque la nature de la *bile* eſt fort approchante d'une ſolution de ſavon, on peut y ſubſtituer les pilules de *ſavon d'alicante* (a), avec le *mercure*, ou l'*æthiops*, le ſel d'*abſynthe*, la réſine de *jalap* ; tant pour déſobſtruer, déterger & adoucir les humeurs, que pour mondifier la *mucoſité* des tuniques internes des vaiſſeaux, ſalis

(a) M. C. J'ai ſouvent guéri des obſtructions au foie par ce reméde varié ſelon les circonſtances.

ſalis par les impuretés de cette bile. J'ai vû quelquefois réuſſir fort bien de grandes & fortes doſes de ſavon, priſes d'un ſeul trait; mais je crois que cela venoit moins de ſa vertu *ſpécifique*, que des vomiſſemens violens & ſouvent répétés, qu'il excite dans certains tempéramens.

Cependant, quoique le ſavon ſoit la meilleure compoſition artificielle, que l'on puiſſe ſubſtituer à la bile corrompue; comme il eſt ſi douloureux & ſi dégoûtant à certains eſtomacs, qu'il ne leur eſt pas poſſible de le garder aſſez long-temps, pour qu'il produiſe un effet convenable; je penſe que la méthode générale de guérir les *jauniſſes*, la meilleure & la plus efficace, conſiſte à ordonner des *vomitifs* ſouvent répétés, environ tous les trois ou quatre jours, dans les commencemens,

de la *rhubarbe*, & du *mercure* mis en pilules avec du *ſyrop balſamique*; boire de l'eau d'orge pardeſſus, acidulée avec du jus d'orange, & adoucie avec de la gelée de groſeille, ou avec du lait doux de vache ou du petit lait d'orange; point de liqueurs fermentées, à moins que l'on n'en prenne comme un cordial dans des cas extrêmes; ne ſe nourrir que de lait, de bouillon, de viandes blanches; reſpirer un air pur & libre; prendre de l'éxercice, autant que l'on en peut ſupporter; faire un long uſage d'eaux ſulphureuſes, s'y baigner, & ſuivre avec tout cela les méthodes générales d'adoucir, d'atténuer & de fondre ou d'emporter les obſtructions.

Quand j'ai été appellé à temps, avec de fréquens *vomitifs*, des pilules faites d'*æthiops*, de *ſavon*

& de *sel d'absynthe*, avalées dans du petit lait d'orange ; le tout accompagné d'une nourriture fort sobre & d'alimens rafraîchissans, il m'est arrivé rarement de manquer une cure radicale, dans les personnes d'un tempérament passable, & qui n'étoient pas trop âgées.

XXVIII.

Du Scorbut.

J'appelle *scorbut* ou *habitude scorbutique*, cet état du corps, où le sang & les humeurs sont généralement soulés de particules *salines*, *sulphureuses*, *ardentes* ou *ignées*, ayant leur partie caillée d'une consistance de foie, & une sérosité jaune. Les symptomes du *scorbut* sont, en général, une langue recouverte habituellement

d'impuretés blanches, une grande quantité de *ſédiment* rouge, ſemblable à de la *pouſſière de brique*, qui ſe trouve dans l'urine du matin.

Mais cela eſt ſujet à beaucoup de variétés ; parce que, quand la tranſpiration eſt arrêtée, ou que les fonctions animales ſont gênées ou en travail, l'urine eſt *pâle*, *claire*, *abondante*, comme ſi le malade étoit ménacé d'un *diabéte* ou *d'un flux d'urine* ; & l'on voit bien-tôt ſuccéder les *ſymptomes nerveux* & *hiſtériques* ; il ſent aux *pieds* & aux *mains* une *chaleur brulante*, précédée d'un froid ou d'un friſſon à ces mêmes parties ; ſon corps ſe couvre de *puſtules*, de *craſſe*, de *boutons* ou d'*élevures* ; il reſſent par tout des chaleurs ardentes, à la *poitrine*, au *dos*, aux *cuiſſes*, au *péritoine*, avec de fréquens vo-

miſſemens de *bile*; la *ſéroſité* du ſang eſt quelquefois ſalée, même au goût; ſa partie grumeleuſe a une couleur de foie; elle eſt viſqueuſe & tenace; ayant quelquefois, & non pas toujours, une *coanne* très-apparente à ſa ſurface, car alors le cas eſt fort mauvais, & le mal a pénétré fort avant. Les *déjections* varient & ſont incertaines, ſuivant la nature & la quantité des alimens; mais il eſt rare qu'elles ſoient figurées; le ſommeil eſt ſouvent interrompu, & ne répare guéres les fatigues du corps; ſouvent le malade a *ſoif*, le matin; & après avoir fait de grands efforts pour cracher, il jette des morceaux de flegme noirâtre & bleuâtre; enſuite de quoi il eſt plus tranquille le reſte du jour, quoiqu'il ne ſoit preſque jamais dans l'état d'une ſanté parfaite, tranquille

& sereine ; mais toujours *sans repos*, *inquiet*, *inconstant*, *précipité*, *passionné* ; le foie commence alors à se vicier, & à devenir obstrué ou *squirreux* ; & c'est en quoi consiste la maladie fondamentale, la cause productrice, &, pour ainsi dire, la base de tous les grands *symptomes*, *hystériques & hypocondriaques*, *de toutes les vapeurs*, *des accablemens*, *des flatuosités*, *des maux de rate*, *des transports*, *des convulsions*, *des épilepsies & des apopléxies*, auxquels les gens de condition d'Angleterre sont sujets ; & tous ces maux ne différent que par la forme, l'âge & la maniére de vivre des personnes.

Ils sont causés par des humeurs visqueuses, saoulées ou trop surchargées de particules *salines*, *sulphureuses* ou *inflammatoires*, qui commencent par gêner la *circu-*

lation, & embarraſſer les voyes de la *tranſpiration*; elles attaquent enſuite les *viſceres*, en cauſant des obſtructions aux *poumons*, d'où viennent l'*athſme*, la *pthiſie*, la *pleuréſie*, ou la *péripneumonie*; ou au *foie*, à la *rate*, au *péritoine*, d'où naiſſent la *jauniſſe* & l'*hydropiſie*, ou ce qui fait que les *glandes enquiſtées* de la *poitrine*, de l'*abdomen* ou du *méſentére* deviennent *ſquirreuſes*. Enfin le *ſyſtème nerveux* en devient généralement attaqué, tantôt tout à la fois, tantôt une partie l'eſt plûtôt qu'une autre, ſuivant la forme originelle des nerfs, & le degré de vice communiqué par les parents, ou ſuivant les matériaux des excès auxquels on s'eſt livré.

C'eſt pourquoi le nom de *ſcorbutico-nerveuſes* convient mieux aux différentes maladies, qui oppreſſent & cauſent des inquiétu-

des ; c'eſt à-dire, à celles où il n'y a point de ſymptome particulier qui les diſtingue, où il n'y a point de viſcére qui paroiſſe plus gâté & plus corrompu qu'un autre, & par où l'on pourroit déterminer, ſi la maladie vient de tel ou tel état particulier d'humeurs corrompues, viſqueuſes, ſalines & inflammatoires, & de ſolides relâchés ou détruis.

Pour commencer par une *cure palliative* & amuſer, en quelque ſorte, la maladie, afin qu'elle ne faſſe pas de plus grands progrès, je ne ſçai rien d'auſſi efficace que de boire du petit lait doux de vache, ſurtout dans la ſaiſon de l'Eté, de mâcher du *quinquina* le matin, & de la *rhubarbe* le ſoir, pour entretenir les ſolides du corps dans une *tenſion* convenable, & emporter en même temps les *ſécrétions* des *glandes* du *canal*

des *alimens*, lesquelles se déchargent continuellement dans les *intestins*, qui sont, à proprement parler, l'égout commun de tout le corps ; cela sert encore à pousser au dehors les *superfluités*, lesquelles s'engendrant à chaque instant ne servent qu'à entretenir le feu de la maladie ; avec cela il ne faut manger que fort légérement des viandes blanches ; ne boire que très-peu, ou même point du tout de liqueurs fermentées (a); respirer un air libre, prendre de l'exercice, se brosser le corps matin & soir

(a) M. C. Mais de la petite bierre faite de genet, si usitée dans la nouvelle Angleterre, ou toute autre petite bierre, dans laquelle on aura fait infuser quelque plante, ou plusieurs plantes anti-scorbutiques. On pourra aussi y faire usage de la boisson, déja recommandée dans la goutte.

pour emporter les ſels & les craſſes, à meſure que la ſécrétion s'en fait par les canaux de la *tranſpiration*, & pour attirer la circulation vers la ſurface ; ſe laver enſuite le corps par tout, & ſe le frotter, le plus long temps & le plus fort qu'il eſt poſſible, avec de groſſes ſerviettes trempées dans de l'eau, après quoi on s'eſſuyera avec du linge bien ſec. Cette eſpéce de bain froid eſt beaucoup plus conſtant & plus uniforme que le bain ordinaire, où l'on ſe plonge dans l'eau ; bain, que l'on ne ſçauroit prendre, ſans faire quelque violence à la nature, à cauſe du froid qui ſaiſit le corps tout à coup.

Mais ſi cette maladie eſt parvenue à un fort haut degré, qu'il y ait des ſymptomes qui faſſent craindre une aliénation d'eſprit ;

qu'elle ſoit accompagnée de *frayeurs* inſupportables ou de *terreurs paniques* ; d'une privation totale du repos naturel, de *tranſports*, de *convulſions* ou de *ſyncopes*, il faudra alors réduire le malade à la ſeule nourriture de lait & de végétaux, lui donner de fréquens vomitifs & quelques préparations de *mercure* les plus bénignes, les plus ſimples & les plus naturelles, que l'on appropriera aux circonſtances & à ſon tempéramment : on y joindra de petites ſaignées ſouvent répétées, leſquelles diminuant peu à peu l'*ancienne maſſe ſaline*, feront place à un ſang plus doux, fourni par le régime, dont nous venons de parler, avec quelques autres remédes propres à nétoyer l'eſtomac & les inteſtins, comme des *vomitifs*, de la *rhubarbe* ou de l'*aloës*, ſelon que les ſymptomes l'indiqueront.

Je crois que cette méthode eſt la plus courte, la plus ſûre & la plus efficace que la nature des choſes, ou l'économie animale puiſſe admettre pour cette maladie épidémique & univerſelle, ſi commune en *Angleterre* & en *Irlande*. Il n'y a preſque aucune perſonne attaquée du *ſcorbut*, qui ne ſoit parvenue enfin à une *cure* radicale, ou qui n'ait reçu un très grand ſoulagement, en ſuivant éxactement cette méthode, pourvû que ſes *viſcéres* n'ayent pas été entiérement détruits, ou que ſa vie ait été aſſez longue, pour avoir une guériſon entiére ; & même, dans ces cas fâcheux, les *douleurs* & les *ſymptomes* ſeront beaucoup moindres, que par toute autre méthode & tout autre reméde, la vie en ſera plus longue & les ſouffrances de la mort moins rigoureuſes. En vivant de

lait & de végétaux, en bûvant du petit-lait doux de vache, tous les Etés, on empêchera cette maladie de faire des progrès; tous les alimens rafraîchissans, délayans, atténuans, en soulageront beaucoup les douleurs, particuliérement, si dans les temps chauds on se nourrit beaucoup de laitue, cuite ou crue.

XXIX.

De la Colique.

La colique, dans l'*estomac* ou dans les *intestins*, est, en général, le commencement de quelque rude maladie *chronique*, vague ou qui se transporte en quelques parties du corps; c'est-à-dire, de *rhumatisme*, de *goutte*, d'*attaques* & de *convulsions hystériques*, de *jaunisse*, de *Paralysie*, d'*épilesie*, ou d'*apo-*

pléxie. Une chaleur brûlante continuelle, des rots ſurs ou putrides, comme s'ils venoient d'œufs pourris, & qui font jetter de la bile *verte, jaune* ou *noire*, ſont fort ſouvent les *avant-coureurs* de ces maladies; quand on n'y remédie pas, il eſt rare qu'ils manquent à produire de violents accès de *colique*.

Tous ces ſymptomes ſont cauſés, pour avoir fait un trop grand uſage d'alimens d'une nature trop chaude, d'un goût trop relevé, ou pour en avoir pris une trop grande quantité, par rapport à ſon tempérament. Le ſang & les vaiſſeaux ſanguins les *glandes conglobées* & *conglomèrées*, étant alors pleines d'un mauvais chile & d'humeurs mal conditionnées, ne ſont plus en état de recevoir les nouvelles proviſions des alimens journaliers; il faut donc que

ces derniers ſucs croupiſſent, & qu'ils refluent ſur les canaux *chiliféres*, où ils commencent à s'*aigrir*, & ſe *putréfient* enſuite ; c'eſt ce qui occaſionne d'abord ces chaleurs brûlantes, ces rots ſurs & putrides, & enſuite ces vomiſſemens *bilieux*, ces accès & ces convulſions, qui viennent d'une ſurabondance de *bile* mal conditionnée.

La diſtinction, que l'on fait ordinairement des *coliques nerveuſes*, *humorales* ou *bilieuſes*, me paroît ne devoir être fondée, que ſur la différence de la conſtitution de chaque ſujet : au fonds, leur nature eſt la même, & on doit les traiter avec les mêmes remédes, excepté que les *doſes* en doivent être plus ou moins grandes ; car il n'y a pas plus de différence entr'elles qu'il ne s'en trouve entre la vapeur ou la

fumée, qui s'éléve de l'eau chaude, & l'eau elle-même : c'eſt toujours la même ſubſtance, avec différens degrés d'atténuation.

La *cure* de la *colique* conſiſte à nétoyer l'*eſtomac* par des vomitifs réitérés, & les *inteſtins* par des purgatifs tiédes, auſſi ſouvent que les ſymptomes l'indiquent. Entre tous les remédes que l'on pourroit employer, je préférerois, en ce cas, le *rheum quinquinatum*, c'eſt-à-dire, une compoſition de quinquina, de rhubarbe, d'amers, d'aromatiques, & d'oranges rôties infuſées dans le vin; prendre quatre cuillerées de cette compoſition; ou bien, prendre des parties égales de cette liqueur & de la *teinture ſacrée*, tous les ſoirs en allant ſe coucher, ou de deux ſoirs l'un, ſelon les circonſtances. Par tout ce que l'on a déja dit, on comprendra

prendra facilement la raiſon de cette compoſition.

Mais, outre cela, il eſt néceſſaire que le malade uſe très-modérément des alimens ordinaires; qu'il ſe prive totalement de liqueurs fermentées, & qu'il ne boive à ſes repas que de l'eau panée, des eaux de *Bath*, de *Spa*, ou de *Pyrmont*. J'ai guéri radicalement pluſieurs perſonnes, attaquées de coliques habituelles, en ne leur faiſant boire que de l'eau panée tiéde, principalement après avoir bien nétoyé l'eſtomac & les inteſtins avec quelques vomitifs, ou quelques doſes du *rheum quinquinatum*, compoſé, comme j'ai dit ci-deſſus. Les mêmes remédes, que j'indique ici, peuvent ſervir également dans preſque tous les déréglemens de l'eſtomac & des inteſtins, ou du *conduit chiliſére*; lorſque ces déréglemens ne

viennent pas de quelqu'autre désordre particulier, comme de *rhumatisme*, de maladies de la peau, de *goutte*, ou d'*humeurs froides*, dont on a déja donné le traitement.

XXX.

Des maladies Vénériennes.

J'aurois exposé mes pensées sur les maladies *Vénériennes*, si le dernier Traité de M. *Chirac*, au sujet de cette maladie, n'avoit rendu inutile tout ce que l'on peut dire sur ce sujet. La maniére, dont cet Auteur s'est expliqué sur cette espéce de mal, & sur plusieurs maladies *chroniques*, qui s'y joignent ou qui en dérivent, est si juste, si complette, & néanmoins si simple & si claire, que ce Traité est un des li-

vres les plus utiles, dans la pratique de la *Médecine*, qui ait paru depuis M. *Sydenhan.*

Je ne remarquerai ici que deux choſes touchant cette maladie. 1°. Je ne ſçaurois me perſuader que la groſſe ou la petite vérole ait été originellement une maladie particuliére à un certain pays, à certains temps, ou à certains climats, pas plus que la *gale*, la *lépre*, ou la *peſte*. Un *air* ou un *climat* particulier, une *ſtructure* originelle, une certaine *maniére* de vivre, des vices *épidémiques*, & autres ſemblables, peuvent varier les *ſymptomes*, aigrir & augmenter la malignité & les degrés d'une maladie, beaucoup plus que ne le feroient d'autres circonſtances; de même qu'une eſpéce particuliére de plantes différe par la *culture*, par ſon expoſition au *ſoleil*, par le *ſol*, &c;

mais que ces différences changent la nature & l'espéce particuliére d'une maladie, qui la font distinguer de toute autre, c'est ce qui paroit absurde & contre nature.

Les maladies ont une nature & des *symptomes* généraux, qui viennent des *habitudes* des malades, du *climat*, du *pays*, de l'*air* & des *alimens*; elles ont une nature particuliére, qu'elles tirent d'un levain qui leur est propre; & elles ont des degrés ou des symptomes, causés par les vices & la formation originelle des *individus*.

Je suis persuadé que l'*essence* du mal *vénérien*, procéde de la nature de ce *sel animal* particulier, qui abonde dans les organes spermatiques & dans la substance, qui s'y engendre; &, pour parler d'une maniére plus déve-

sopée, je crois que cette essence réside dans un *alkali* subtil, actif & caustique, moins éxalté & moins volatil que celui qui est la cause de la peste, mais infiniment plus subtil & plus volatil que nos *sels animaux volatils communs* les plus parfaits.

Quand la luxure ou l'incontinence ; la crapule ou la malpropreté ; la paresse ou la mollesse ; les mêlanges de différens sexes ; des alimens trop chauds ou des liqueurs trop fortes, ont concouru à faire fermenter les sels jusqu'à leur plus haut point, ils deviennent âcres & *caustiques*, & produisent ainsi ce que l'on appelle la *grosse vérole*. Dans des degrés inférieurs, ses symptomes sont plus foibles, mais elle a toujours une cause générale, & spécifique ; sçavoir, une abondance de sels animaux actifs, caustiques &

très-exaltés, qui mettent en action les ſubſtances ſpermatiques de toute eſpéce; ces ſels ne ſont innocens, que quand ils ſont enveloppés d'une eſpéce de gelée molle & douce; & il paroît que la ſenſualité extrême des actes laſcifs, ne vient que de l'activité & de la titillation de ce *ſel alkali volatil*. Les *ſels*, ſur-tout les ſels *alkalis volatils*, ſont les grands promoteurs de la *lubricité*, ainſi que le démontrent évidemment les *boucs*, les *pigeons*, les *moineaux*, &c.

La maladie qui ſe fit ſentir, il y a quelque temps, en Angleterre, ſous le nom de la *brulante* (a), avec tous ſes ſymptomes, quoique d'un degré différent, étoit, au fonds, de même eſpéce que ce

(a) M. C. La *Brulante* étoit une maladie accompagnée de tous les ſymptomes de notre chaude-piſſe.

que l'on appelle les *haws* (a) dans l'Isle de *Ceylan*, excepté qu'en Angleterre, elle étoit plus maligne; de même précisément que la *lépre* des *Arabes* & des *Grecs* est spécifiquement la même maladie, que le *scorbut* & la *gale* des Allemands & des autres nations septentrionales; car la différence de *climats*, de *régime*, & d'*habitudes*, change, à quelque degré, la nature spécifique des choses.

2°. Je suis convaincu qu'un régime d'alimens doux, rafraîchissans, joint à une grande sobriété, & même qu'une nourriture absolue de *lait* & de *vègétaux*, est quelquefois aussi utile & aussi nécessaire, si elle ne l'est pas plus, dans les maladies *vénérien-*

(a) M. C. C'est une espéce de vérole invétérée. On la connoit en France par le nom de *pean*. Il y a des Anglois qui l'appellent Yaws.

nes, que dans toute autre maladie *chronique* quelconque ; &, si le *mercure* & ses préparations ne produisent pas toujours une cure totale, parfaite ou radicale, cela vient de ce que l'on n'a pas observé rigoureusement, pendant un temps considérable, le régime de la sobriété ; ou bien, parce que quelqu'un des organes nobles, ou même, que le systême entier des solides se trouvoit déja putréfié.

C'est un fait notoire qu'*Ibra*, ce fameux charlatan *Hollandos*, sans autre artifice que ses raisins, du biscuit sec, avec une pilule *mercurielle* fort légére & fort simple, des *décoctions de gayac* & des *sueurs*, guérissoit les *maladies vénériennes*, les *douleurs nocturnes*, & les *os cariés*, qui avoient éludé les remédes les plus efficaces de tout le Collége des Médecins.

On

On sçait aussi qu'un grand Amiral, lorsqu'il se trouvoit dans des climats chauds, guérissoit tous les hommes, attaqués du mal vénérien, qui étoient sous ses ordres, en les obligeant à ne vivre uniquement que d'*eau de gruau* & de *crème de tartre*, pendant trois semaines dans les cas légers, & pendant six, quand le mal étoit profond ; & je suis très-persuadé qu'une vie très-frugale, qu'une simple nourriture de *lait* & de *végétaux*, sans autre boisson que de l'eau pure, une *décoction de bois*, ou de *la petite-bière* ; je suis très-persuadé, dis-je, que ce régime emporteroit les maladies vénériennes, aussi efficacement qu'il guérit toute autre maladie chronique. Je conviens cependant que le *mercure* & le *gayac*, avec leurs préparations, opéreront une guérison une fois plus prompte.

Quant aux autres évacuations ; je n'en ai pas grande opinion, excepté qu'elles peuvent chaſſer la matiére peccante d'une partie du corps à une autre partie, où elle eſt plus dangereuſe ; mais, encore une fois, le *mercure* & ſes préparations, joints à la diéte, que j'ai décrite, n'eſt pas moins la ſeule véritable cure de la *groſſe vérole*, qu'il l'eſt de toutes les autres maladies *chroniques* quelconques. Et ſi les maladies vénériennes, ainſi qu'on dit l'avoir remarqué, ont à préſent un moindre degré de malignité, cela vient du fréquent uſage du *mercure*, qui a détruit, dans ſes ſources, la force de ce ſel cauſtique ; & par-là l'acrimonie & la cauſticité de ſon levain, dans ceux qui ſont, en général, les propagateurs de ce mal : le *mercure* & ſes préparations, étant fort uſités aujourd'hui, dans

la plupart des *maladies chroniques.*

XXXI.

Je dirois bien ici quelque chose de la *pierre* & de la *gravelle* ; mais tout ce que je pourois proposer là-dessus, ne seroit pas de grand usage, depuis les expériences si heureuses, que l'on a faites du reméde de Mademoiselle *Stephens* ; & sur-tout, depuis qu'il a été éxaminé & approuvé, par les Membres du *Collège* des Médecins ; que l'on a rendu raison de son efficacité ou de sa vertu, par des principes fondés sur la meilleure philosophie naturelle ; & qu'enfin, il a reçu une nouvelle forme plus parfaite, de la part de deux des plus habiles & des plus éxacts Observateurs de ce siécle.

Cependant, comme quelques

personnes ont avancé, sans aucune contradiction, que l'usage du vin étoit fort propre à accélérer, & même à fortifier l'efficacité de ce remède, je me crois obligé de répondre quelque chose à une objection qui paroît infirmer un des grands principes, que j'ai exposés dans ce Traité ; sçavoir, que l'unique boisson d'eau étoit, généralement, dans tous les cas, sans aucune exception, un des plus surs moyens de conserver ou de rétablir la santé, & que les liqueurs fortes, fermentées, sur-tout le vin, n'avoient point été établies par la nature, pour servir de boisson ordinaire aux hommes, ni pour le rétablissement ou la conservation de la santé ; à moins qu'on n'en prît en qualité de remède ou de *cordial*, dans les cas extrêmes.

Si Mademoiſelle *Stephens* n'a pas ordonné de ne boire que de l'eau, quand on ſe ſerviroit de ſon remede ; qu'elle ait preſcrit au contraire un régime tout oppoſé, il n'y a pas là dequoi s'étonner. Cela auroit pû donner trop d'éloignement pour un remede, dégoûtant par lui-même, & dont il faut prendre des doſes fort grandes & très-fréquentes. Si, d'un autre côté, ceux qui ſe ſont donné le plus de ſoin, pour en découvrir la nature & la vertu, n'ont rien dit pour ni contre la néceſſité de ne boire que de l'eau, c'eſt que n'ayant pas trouvé de malades, faiſant uſage de ce remede, qui ne buſſent que de l'eau, il ne leur a pas été poſſible d'avoir des expériences, qui les déterminaſſent à prononcer là-deſſus.

Pour autoriſer l'uſage du vin,

en prenant le remède de Mademoiselle *Stephens*, je ne sçache point que l'on ait apporté d'autre raison, si ce n'est que le vin rend l'*urine* plus *alkaline*; & par conséquent plus efficace pour détruire la pierre. Mais cette raison est trop frivole, pour supposer qu'elle vienne de personnes douées de pénétration; elles sçavent bien que les *menstrues* fermentés, sont beaucoup plus propres à détruire qu'à fortifier les vertus alkalines des remédes: car, que deux quantités égales, l'une d'un *menstrue aqueux*, l'autre d'un *menstrue vineux*, soient imprégnées de lamême quantité de *matière alkaline*, on verra que la premiére sera rendue beaucoup plus alkaline que la seconde. Les liqueurs fermentées endurcissent, & consolident les particules alkalines, ainsi qu'on peut l'ob-

ſerver par la chaux, qui n'eſt pas éteinte; car elle ſe diſſoudra beaucoup plus vîte, & beaucoup plus parfaitement avec de l'eau, qu'avec quelque liqueur fermentée que ce ſoit; d'ailleurs, tout le monde ſçait que l'eau, eſt le diſſolvant ſpécifique de tous les ſels.

Mais ce qui devroit, ce me ſemble, déſabuſer totalement de liqueurs fermentées, ceux qui prennent des remédes *lithontriptiques*, c'eſt que l'on convient univerſellement, que la *pierre* & la *gravelle* doivent uniquement leur origine & leur cauſe au *tartre* ou aux ſels des liqueurs fermentées, & peut-être encore aux ſels animaux des alimens de haut goût, dont les hommes font uſage : & il eſt tout évident, que le remède opérera plus vîte ſur la *pierre*, ou du moins, qu'il n'y trouvera pas tant à faire, quand on ſup-

primera entiérement la cauſe de ſon accroiſſement.

Le Médecin *Dolæus* (a) tourmenté de la *goutte* & de la *pierre*, ne trouva pas de meilleur reméde que le lait, pour ſe guérir de ces deux maladies, & il le conſeille également dans l'un & l'autre cas. *Cyprianus*, qui avoit taillé quatre cens malades pour cauſe de *pierre*, aſſure qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui bût autre choſe que de la petite biére douce ou ſans houblon, ou ſimplement des liqueurs aqueuſes. Il eſt fort rare que les Orientaux, au moins les naturels, qui ne boivent guéres que de l'eau, ſoient ſujets à la *pierre* (b). J'ai moi-même traité de la *pierre* pluſieurs malades,

(a) Voyez *Dolœus*, ſur la cure de la goutte, par le moyen du lait.

(b) Voyez l'Hiſtoire du Cap.., par *Kolben*.

ſouffrans beaucoup d'urines ſanguinolentes, que j'arrêtois, en ne leur faiſant boire uniquement que de l'eau, pourvû qu'ils ne ſe donnaſſent pas des mouvemens violens; mais ces ſymptomes ne manquoient jamais de revenir, dès qu'ils prenoient la plus légére portion de vin, même ſans s'expoſer à la moindre agitation.

Avant que le remède de *Mademoiſelle Stephens* fût découvert, j'ai connu une perſonne, qui ſe trouva ſi violemment tourmentée de la *pierre*, qu'elle envoya chercher M. *Cheſelden* pour la tailler; mais l'ayant trouvée dans un trop mauvais état, il n'oſa pas tenter l'opération. Il ſe contenta de lui preſcrire un régime, pour raccommoder ſon tempérament; c'étoit de manger fort ſobrement, de ne prendre que des alimens doux & rafraîchiſſans, & de ne boire que de l'eau

d'orge. Après quelque temps, elle se trouva si bien de ce régime, qu'elle ne pensa plus à une opération aussi cruelle, & aussi dangéreuse que celle de la taille.

En un mot, ici comme dans toutes les autres maladies *chroniques*, douloureuses & dangéreuses, je suis intimement convaincu, que l'on en rendroit la cure & plus prompte & plus aisée, si, outre les antidotes spécifiques à ces maladies, on n'y buvoit que de l'eau, ou des liqueurs non fermentées. Dans des cas plus bénins, on peut permettre de mêler un peu son eau; mais dans la *pierre* & la *goutte*, je crois que cette indulgence est absolument fatale, & qu'elle n'est propre, qu'à augmenter la cause & à irriter la fureur du mal.

XXXII.

La *semence*, les *élémens*, & les

principes des maladies *ſpécifiquement* différentes, ne ſont autre choſe que les différentes ſortes de *ſécrétions*, qui ſe font par les différentes *glandes*, & par les différens couloirs du corps animal; ce ſont la nature, les qualités, la figure, & les loix d'attraction ſpécifiques, ou particuliéres aux molécules intégrantes de ces ſécrétions, qui conſtituent l'eſpéce de maladie. Ainſi la *mucoſité*, le *phlegme* & la *ſéroſité* viſqueuſe, ſéparés par les glandes émonctoires du *nez*, de la *gorge*, de la *trachée artére*, des *poumons* & du *canal des alimens*, & deſtinés par la nature à enduire, à lubrifier & à conſerver l'élaſticité de ces organes, quand elles deviennent trop viſqueuſes, trop acres ou morbifiques, ſont ce que j'appelle la ſemence ou le principe des *toux*, des *aſthmes*, des *pleu-*

résies, des *squirres* , des *consomptions*, &c.

Suivant cette maniére d'envisager l'origine ou les semences des maladies, une *bile* visqueuse, viciée & corrosive, est le principe du *scorbut*, de la *jaunisse*, de la *colique*, de l'*hydropisie*, des *ulcéres* ardens & inflammatoires, & du *cancer*. La *sérosité* du sang trop épaisse, acre, urineuse, caustique, est la cause de la rupture des *lymphatiques*, des *maladies de la peau*, de la *lépre*, de la *petite-vérole*, d'un *ascyte*, ou de l'*hydropisie*.

Quand la matiére de la transpiration, laquelle, dans un état de santé, s'exhale librement de toute la surface du corps, semblable à la fumée d'une eau chaude ou bouillante; quand cette matiére, dis-je, en conséquence d'un sang trop épais & trop vis-

queux, qui n'en atténue pas aſſez les parties, ou parce que les organes de la *concoction* & de la *digeſtion* ne les rafinent pas ſuffiſamment, ne ſçauroit plus paſſer à travers la peau; mais qu'elle eſt obligée de ſe concentrer, & de refluer ſur les inteſtins & les cavités internes, elle produit des *vents*, des *inquiètudes*, des *laſſitudes*, des *accablemens*, &c; & ſi elle va juſqu'à d'épouiller &, corrompre les viſcéres, elle produit des *accès*, des *convulſions*, & tout le train & l'attirail des maladies *nerveuſes*.

Ainſi, quand le *ſel animal ſpécifique*, qui eſt la cauſe de *l'incontinence* ou de la *luxure*, devient trop éxalté, trop ardent & trop corroſif, en conſéquence d'un *climat trop chaud*, d'une *molleſſe exceſſive*, d'*alimens de trop haut goût*, de *pareſſe*, de *mal-propreté*;

d'un trop grand mêlange des séxes, le *ſperme* ou la *ſubſtance ſéminale* engendre des *douleurs*, des *corroſions*, des *inflammations*, des *ulcéres*, & des *tumeurs phagédéniques* ſur les parties tendres & délicates de la génération. Enfin, peu-à-peu le vice gagne toute l'habitude du corps, ſemblable à un chancre ou à une peſte, & il y ronge la peau, la chair & les os. Le temps qu'il eſt à ſe manifeſter dans certains pays, dépend du degré de ſa malignité, & il reçoit de nouveaux noms, ſelon ſes nouveaux ſymptomes : néanmoins, pendant tout le temps qu'il eſt à ſe développer, c'eſt toujours la même maladie ſpécifique, qui ſe produit ſous différens ſymptomes, & qui paſſe par différens degrés de malignité.

Voici ce que je crois être la cauſe de la groſſe vérole. Je diſ-

tingue trois degrés, ou trois sortes de sels ou d'esprits animaux (quoiqu'il en soit ici, comme de toutes les autres qualités, qui ont des degrés à l'infini); la premiére sorte est celle, que nous appellons notre *esprit* ou *notre sel animal commun*, tel que celui de *corne de cerf*, de *soye*, & d'autres substances *animales*, qui sont aussi de vrais *caustiques*. La seconde sorte, qui produit la *peste*, est le plus haut degré d'*exaltation*, de sublimation &, pour ainsi dire, la derniére division ou le dernier degré de subtilité des *sels animaux volatils*. La troisiéme sorte, qui tient le milieu entre les deux premiéres, produit la *vérole* & le *cancer*, elle est d'une nature plus grossiére & plus fixe que la seconde; c'est ce qui fait que les globules déliés du *mercure*, & l'usage des boissons aqueuses, sont capables de

la broyer, de la fondre & de la diſſoudre.

Il eſt évident, par toutes ces conſidérations, auſſi bien que par la raiſon & l'expérience, qu'une diéte convenable, ſimple & rafraîchiſſante, eſt ce qui fait tout le fond d'une cure, dans les maladies chroniques, & que la médecine n'en fait que l'acceſſoire. Ainſi l'*Auteur de la nature*, par une bonté & une ſageſſe infinies, nous a conſtitués, en grande partie, les adminiſtrateurs de notre propre ſanté; de ſorte que, preſque tout le monde eſt l'artiſan de ſa ſanté, comme de ſa fortune. *Quiſque ſuæ fortunæ & ſanitatis Faber*: ſurtout, quand les enfans ne ſont pas attaqués de *maladies héréditaires*.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

REPONSE À LA PLUSPART des objections, que l'on a faites, contre l'efficacité d'un régime éxact, & la nécessité des alimens végétaux, pour la conservation de la santé, & la guérison des maladies.

I.

IL y a quelques personnes, qui ont objecté, qu'en appuyant aussi fortement que je l'ai fait sur la nécessité d'observer le régime du *plus leger & du moindre*; & qu'en assurant que l'on ne devoit jamais craindre, de pousser trop loin la tempérance & la sobriété, je paroîtrois insinuer par-là, que le plus grand degré d'abstinence

ne peut être jamais préjudiciable à la ſanté. Cependant ce ſont des faits bien connus, que pluſieurs perſonnes ſont mortes, pour avoir refuſé opiniâtrément de prendre aucune nourriture, ſoit à cauſe de quelque violente paſſion, telle que l'amour, le chagrin, la vengeance, ou à cauſe de quelque dégoût particulier pour la vie.

Il n'eſt pas moins certain qu'en négligeant de prendre la nourriture convenable, les organes de la digeſtion parviennent peu-à-peu à un état *cataleptique* ou *paralytique*, qui les rend incapables de digérer actuellement aucune nourriture; & qu'à force de jeûne & d'abſtinence, le *ferment* de la concoction, ou le *ſuc ſtomacal* & *glandulaire*, devenant acre ou morbifique, & ſe mêlant avec le ſang, gâte & corrompt les humeurs, engendre les maladies, & cauſe enfin la mort.

II.

Cette objection, ou toute autre ſemblable, me paroit une erreur purement vulgaire, & très-peu réfléchie. Je cherche ici, quelle eſt la loi de la nature, dans l'obſervation de la diéte, & non pas par quelle ſubtilité ou par quel artifice, on peut éluder cette loi. L'Auteur de la nature déclare ſa volonté, ſes loix, ſes ordres, dans les choſes matérielles ou naturelles, particuliérement dans l'économie animale, par des effets généraux, qui différent dans certains rapports, ſelon les différentes circonſtances. En nous plaçant, par exemple, entre deux murailles paralléles, ou en nous barrant un chemin par-devant ou par-derriére, ſa volonté ou ſon ordre eſt évidemment, que

nous n'allions qu'à droite ou à gauche.

Il a mis dans les *artéres* des *valvules*, qui s'ouvrent vers la ſurface du corps, & qui ſe ferment du côté du cœur ; je conclus donc qu'il éxiſte une loi, par laquelle le ſang eſt pouſſé du cœur dans les artéres vers la ſurface du corps, & qu'il ne revient pas des artéres au cœur. Les valvules des veines ont une diſpoſition toute contraire ; & ce mécaniſme ſe trouve généralement dans tous les animaux. Or il n'y a qu'une grande *intempérance* dans les liqueurs fortes, qui puiſſe forcer quelquefois les valvules des artéres ; ainſi le ſang venant à regorger ſur le ventricule du cœur, peut s'y engrumeler, s'endurcir & devenir ainſi la cauſe naturelle des *polypes*.

III.

Quand j'ai dis que, contraire à la nature de quelques autres vertus morales, dont la perfection consiste à tenir le milieu entre les deux extrêmités, l'abstinence n'avoit d'autre extrêmité que l'excès dans les alimens, soit en quantité soit en qualité, il ne faut regarder ce discours, que comme une sorte figure, dont je me suis servi, pour détruire les difficultés artificieuses de quelques personnes, qui disent que l'on peut nuire à sa santé, & mettre même sa vie en danger, par ce qu'ils appellent une abstinence mal entendue.

La sage nature, en attachant à la trop petite quantité d'alimens, des douleurs & des souffrances aussi horribles, a déclaré

aſſez fortement, que ſa loi & ſon ordre n'étoient pas, que l'on perſiſtât opiniâtrément dans un pareil régime ; mais que l'on en prît ſuffiſamment, pour ne reſſentir aucune incommodité. Il eſt vrai que trop de nourriture, ou des alimens d'un trop haut goût, ont auſſi à leur ſuite des incommodités & des tourmens ; mais on voit, en même temps, que ces douleurs ne ſont ni auſſi vives, ni auſſi promptement fatales, que les tortures d'une abſtinence exceſſive, ſuppoſé qu'il ſoit poſſible d'y perſiſter naturellement.

Il eſt certain que la conſervation de ſoi-même eſt une loi eſſentielle de la nature, & cependant l'on entend parler tous les jours de perſonnes, qui par phrénéſie ou par d'autres paſſions violentes ſe ſont données la mort. On juge de la nature, de la claſſe,

& de l'eſpéce d'une plante par les plus belles & les meilleures, & non pas par des productions monſtrueuſes ou accidentelles ; on ſe conduit de même par rapport aux animaux. Il faut donc regarder auſſi, comme une monſtruoſité, la mort que l'on ſe donne à force d'abſtinence.

IV.

Quand je conſeille donc le régime du *plus leger* & *du moindre*, j'entends que l'on prenne réguliérement quelque choſe ; car le néant n'admet ni degrés ni qualités. Mais, pour démontrer l'abſurdité de l'objection, ſuppoſons qu'un homme ne prît qu'une demi-livre de pain & une pinte d'eau trois fois par jour, quelle en ſeroit la conſéquence ? J'entends répondre à quelques-uns,

que cet homme en mourroit infailliblement. Les humeurs de la concoction devenant acres, & gâtant son sang, on le verroit tomber en langueur & s'éteindre à la fin. Cependant, malgré ce beau raisonnement, *Cassien* (a) nous apprend, que les anciens Hermites ne se permettoient, qu'une livre de pain avec de l'eau en vingt-quatre heures; quelquefois même ils se réduisoient à moins; & la plupart vivoient cent ans; plusieurs alloient jusqu'à cent-cinquante, & quelques-uns jusqu'à deux cens, sans maladie, jouissans d'une grande sérénité d'ame & d'une gayeté parfaite.

On voit encore dans la vie, que le Médecin *Barwich* nous a donnée de son frére, lequel dans les derniéres guerres civiles, fut renfermé,

(a) Voyez les Entretiens de Cassien.

fermé, pendant plusieurs années que dura l'usurpation, dans un cachot de la Tour; on voit, dis-je, que ce frére étoit attaqué de *phtisie*, d'*atrophie*, de *discrasie*, quand on le mit en prison, où il ne vêcut uniquement que de pain & d'eau, & que néanmoins, quand la tranquillité générale fut rétablie, il en sortit, la peau très-lisse, bien potelé & bien frais. Je pourrois rapporter un grand nombre d'autres éxemples semblables, si ce que j'en ai dit n'étoit pas plus que suffisant.

V.

Pour ceux qui se sont faits mourir de faim, dans la vûe d'adoucir des douleurs cuisantes, d'affoiblir des passions violentes & contre nature, ou parce qu'ils s'ennuyoient de la vie, ils n'ap-

partiennent point proprement au ſyſtême général de la nature humaine, & n'entrent point, parconſéquent, dans l'étendue de nos recherches ſur les loix générales de la nature, par rapport au régime ou à la diéte, que les hommes doivent obſerver. Leurs facultés intellectuelles, & les organes matériels, propres à ces facultés, doivent être abſolument gâtés & dans un déréglement total; ce ſont des gens, qui ont perdu l'uſage de la raiſon : car toutes les paſſions violentes ſont des folies paſſagéres; & oppoſer de pareils éxemples, pour infirmer l'ordre & la loi, que la nature preſcrit conſtamment aux hommes, d'obſerver le régime du *plus leger & du moindre*; c'eſt-à-dire, de ne prendre des alimens les plus legers, qu'autant qu'il eſt néceſſaire préciſément, pour ne

ressentir ni les incommodités du besoin, ni celles de l'excès; c'est comme si l'on disoit, qu'il n'éxiste pas une loi générale, qui détermine les hommes à leur propre conservation, parce qu'il y en a qui se tuent eux-mêmes.

S'il m'est permis d'exposer ici mon opinion particuliére sur ces sortes d'irrégularités, je suis persuadé que ces passions, contre nature, d'*amour*, de *chagrin*, de *vengeance* ou de *dégoût* pour la vie, ne montent jamais à un degré aussi excessif, qu'elles n'aient été précédées d'une profonde *cacochimie*; les humeurs de toute l'habitude du corps étoient déja enflammées ou putréfiées, d'une nature *caustique* ou *arsenicale*; & les solides de même que les organes intellectuels étoient gâtés, relâchés ou putréfiés, & n'obéissoient plus à la volonté; moyen-

nant quoi, n'y ayant plus d'harmonie entre le corps & l'ame, il eſt néceſſaire que le régne de la confuſion produiſe les plus grands excès (a).

VI.

Mais la partie de cette objection, la plus contraire à la ſaine phiſique & au bon ſens, c'eſt que l'*archée*, ainſi que s'expriment quelques-uns, ou, ce qui eſt la même choſe, le *ferment* inexplicable de l'*eſtomac* & des *glandes* acquerrant, à force d'*abſtinence*, une nature *cauſtique* & *arſenicale*, corrompt le ſang & produit ainſi les maladies & la mort. Cela s'ap-

(a) Je ne crois pas que l'on me ſçache mauvais gré de ſupprimer ici quatre ou cinq lignes, où l'Auteur fait intervenir les eſprits malins & les poſſédés.

pelle proprement remplir par un *son* le vuide de l'ignorance ; sur ce pied-là, il n'y a pas de conclusion que l'on ne puisse tirer de quelque principe que ce soit.

Voici, ce me semble, comment s'éxécute tout ce méchanisme. Les *solides infiniment petits* de toutes les *plantes* & de tous les *animaux*, ont été formés originellement par la main toute-puissante de l'Auteur infiniment sage de la nature : car, on peut démontrer à la rigueur qu'une nature inanimée, que ni la matiére ni le méchanisme avec ses loix, ne sont point capables de former le moindre *organe*, ou la moindre *fibre* originelle ou primordiale.

Les pertes continuelles que font les corps vivans, leur action & leurs sécrétions constantes, démontrent évidemment que le sang, & sur-tout la bile récente,

qui ne ſeroit pas renouvellée, délayée & rafraîchie par un nouveau chile & par des fluides aqueux, deviendroit ardente, viſqueuſe, épaiſſe, & produiroit ainſi toutes ſortes de maladies ; mais alors l'eau de gruau, le lait, les productions du jardin ſeroient tout ce qu'il y a de meilleur & de plus efficace, pour empêcher tous ces inconvéniens, & entretenir toujours les humeurs dans un état de fraîcheur, de douceur & de fluidité ; ſans qu'il ſoit beſoin ici d'autre régle que celle de l'appétit ; à moins que l'on ne fût incommodé ou malade.

Car, en vertu d'un méchaniſme néceſſaire, les *fibres* & les *tuyaux* du corps ſe mettent en action, pour prendre ou recevoir des fluides ou des ſucs, qui ſont à leur portée, la nourriture & les matériaux propres à leur

accroissement, à leur développement ou à leur extension, soit que ces fluides ou ces sucs soient bons, mauvais, ou indifférens : moyennant quoi, ils croissent & s'étendent, autant que leur trame originelle le leur permet : ils s'endurcissent ensuite ; se fixent & ne croissent plus : les humeurs s'épaississent, & l'*animal*, comme le *végétal*, mourant ou se détruisant naturellement & nécessairement, retourne enfin en poussiére.

C'est-là tout ce que peuvent faire les puissances *digestives* ou *concoctives* : par leurs vertus attractives, elles ne peuvent qu'attirer des sucs ; & par leurs forces méchaniques, elles ont la faculté de broyer & d'atténuer les matériaux les plus proches des vaisséaux *lactés*, pour les rendre propres à nourrir & étendre ces solides linéaires & primordiaux, jus-

qu'à ce qu'ils parviennent à leur dernier degré d'extenſion ou d'accroiſſement. Ce qu'elles exécuteront ſans autre moyen que l'élaſticité & l'attraction originelles, qui leur ſont propres & inhérentes, ſous la conduite ou l'influence de l'*Etre immatériel*, qui meut & qui gouverne tous les *organes*, & toutes les *fonctions* de cette machine élaſtique.

Ainſi, ſemblable à la racine d'une plante, l'*animal* ſe nourrit d'un mucilage aqueux, ou d'un mêlange fluide quelconque, le plus à ſa portée. On ne ſçauroit plus douter de cette vérité, depuis que l'on eſt convaincu, que nos corps reçoivent quelque nourriture ou quelque ſuſtentation, par le moyen des *clyſtéres*, des *fomentations*, des *injections*, des *tranſfuſions*, & même des *fumigations*, des *exhalaiſons* & des *vapeurs*;

non pas d'une maniére auſſi complette & auſſi durable, mais auſſi réellement que par la *bouche* & par les organes de la digeſtion, ſans qu'il ſoit beſoin d'avoir recours à aucun *archée* ou ferment inexplicable: tout dépend de l'*élaſticité* & de l'*attraction* originelle des ſolides; & de la direction & du gouvernement de *l'eſprit immatériel*, qui y réſide.

Il eſt vrai que, pour entretenir le ſang dans un état de fraîcheur & de fluidité convenables, & que pour ſe procurer la meilleure ſanté qu'il eſt poſſible; il eſt néceſſaire de ſubſtituer réguliérement la matiére d'un nouveau chile; mais il n'y a rien qui puiſſe le faire plus avantageuſement que l'*eau*, le *lait*, les *ſemences*, les *fruits* & les *végétaux*.

VIII.

Une des objections favorites contre le régime, qui prescrit la sobriété & la nourriture d'alimens doux & rafraîchissans, c'est que l'on s'expose, selon quelques-uns, au danger d'une surabondance d'humeurs trop douces & trop molles, ou trop aigres & trop sures ; ils disent que les semences & les végétaux conduisent naturellement à ces deux inconvéniens ; ce sont d'abord des humeurs trop douces, qui se tournent enfin en des humeurs trop acres.

Mais les expériences qu'ils indiquent, pour preuve de cette objection, sont fort éloignées d'être décisives. Car, ils se fondent sur ce que telles & telles maladies se guérissent, ou tout au moins s'affoiblissent beau-

coup, par le moyen des remédes *acides* ou des *alkalins* respective-ment : c'est-à-dire, qu'en administrant des remédes *acides*, l'on guérit les maladies causées par une surabondance d'humeurs *alkalines*; & réciproquement les remédes *alkalins* sont les antidotes des maux, qui viennent d'une superfluité d'humeurs acides ; à cause que les acides, dans l'air & dans le mêlange des liqueurs chimiques, détruisent les *alkalis*, & au contraire.

Mais, je prierois ces Messieurs de considérer ; 1°. qu'il n'y a aucune certitude que les *acides* ou *sels alkalins* puissent opérer dans les vaisseaux capillaires des corps vivans, de la même maniére qu'ils le font en plein air, ou lorsqu'ils sont dans une liberté parfaite ; parce que leur opération doit être, & est effectivement beau-

coup altérée, par l'attraction des parois de tuyaux aussi déliés ; ainsi que le font voir le *mercure* & l'*eau* renfermés dans de petits tuyaux de verre. Le mouvement constant, où se trouvent les particules des fluides des animaux dans la circulation, y doit apporter encore de grands changemens. Or, afin que l'action des loix & des propriétés innées des petits corps puisse s'éxercer d'une maniére libre & complette, le *repos* est une condition indispensable.

2°. J'ai bien des raisons de douter, qu'il y ait dans la nature de vrais *alkalis*, ou tout au moins, des *alkalis* parfaits, indépendamment des tortures du feu naturel ou artificiel. Il me semble que l'on peut rendre raison de leur *fermentation* avec les *acides*, beaucoup plus philosophiquement, en

attribuant ce phénoméne à leur *pesanteur* & à leur *attraction* spécifiques, qui sont certainement leurs principes les plus actifs, & qui paroissent les plus propres à produire de semblables effets. Les figures même des différentes espéces de particules, dont les *acides* & les *alkalins* sont composés, doivent avoir une grande part aux effets qu'ils produisent. Il y a beaucoup d'apparence, que les molécules des *acides* sont *triangulaires*, & considérablement *attractives*, & que celles des *alkalis* sont fort poreuses; ce qui donne à ces derniers la propriété d'émousser les pointes des *acides*, en les enfermant dans leurs pores. Car, comme la nature produit, par les causes les plus simples, différens effets merveilleux, la sagesse de son Auteur limitée, pour ainsi dire, par l'essence de

la matiére, à quelque figure inséparable même des plus petites molécules des corps, se determinera, sans doute, aux figures les plus propres à exécuter ses desseins. Or, c'est à quoi paroissent convenir le mieux les deux espéces de figures, dont nous venons de parler.

3°. Je ne puis pas me persuader, que la sagesse & la bonté infinies du *Tout-puissant*, aient fait dépendre la santé & la guérison des maladies, des subtilités & des rêveries des *entousiastes pyrotecniques*, ou des tortures des feux *chimiques*. Il faut convenir néanmoins que la chimie est un des instrumens les plus ingénieux, pour découvrir *analitiquement* la nature, la composition interne, les loix, la grandeur & les figures des particules, qui concourent à la composition des corps; & qu'ainsi

elle eſt d'un uſage très-précieux dans la Philoſophie naturelle ; mais dans la Médecine & pour la guériſon des maladies corporelles, les ſimples productions de la nature bien choiſies, bien éprouvées, & judicieuſement adminiſtrées, ne m'ont point paru inférieures aux compoſitions les plus eſtimées, qui ont couté aux Chymiſtes une longue expérience & des obſervations très-aſſidues.

4°. On avance ici que la vraie cauſe des maladies procéde ou d'humeurs devenues trop *alkalines* ; & qu'en ce cas, leur guériſon eſt due à des remédes *acides* ; ou d'humeurs trop *acides*, dont on corrige la dépravation avec des *alkalis* ; ainſi, ſelon cette opinion, ſi le ſang & les humeurs ont acquis trop de viſcoſité, en conſéquence d'une ſurabondance

d'alimens ; c'est-à-dire, parce que l'on a pris plus de nourriture qu'il n'en est besoin, pour réparer les pertes, auxquelles les fonctions naturelles assujettissent les corps vivans ; alors, comme l'effet naturel & nécessaire des *acides* est de resserrer & de picoter les solides ; & d'en augmenter le ressort & l'action ; d'accélérer par ce moyen les fonctions naturelles, qui servent aux grandes décharges du corps ; & de faire que toutes les digestions soient plus parfaites, ces *acides* rendent les humeurs plus fluides, & les fonctions animales plus aisées & plus naturelles.

Mais, je doute fort des *faits* & des *cures* que l'on allégue ici ; car il arrive souvent qu'avec le temps, *la nature nous sauve, quand l'art n'a pu nous tuer.* Au reste, je regarde toute la doctrine des *acides*

acides & des *alkalis*, dans l'*éthiologie médicale*, comme un pur roman *pyrotecnique*; principalement, lorſqu'il s'agit de la cauſe & de la cure des maladies, qui ne proviennent pas du vice des premiéres voyes, ainſi que l'ingénieux M. *Pitcarn* l'a démontré dans ſes Ouvrages.

VIII.

Une autre plainte que l'on fait contre l'uſage des alimens ſimples, des végétaux, du lait, des laitages, des légumes, des herbes & des fruits, c'eſt que, dans nos climats ſeptentrionaux, tout cela cauſe des vents, des flatuoſités, des gonflemens, des ſéditions & des convulſions dans l'eſtomac & les inteſtins de pluſieurs perſonnes. Quand l'eſtomac eſt brulant ou échauffé par des mets

de haut goût & par des boiſſons fortes ; que les inteſtins ſont chargés de *bile*, de *phlegme* & de *vent* ; je conviens que ces *ſymptomes* peuvent arriver, au commencement de ce régime : mais il eſt évident que ces inconvéniens, ne procédent que d'un mauvais régime antérieur.

Il n'y a point d'aliment ſur la terre, qui ne contienne du vent ; c'eſt-à-dire, qui ne renferme dans ſa ſubſtance de l'air fixe ou élaſtique ; cet élement étant une partie de ſa compoſition originelle. Dans les corps ſains & propres, cet air s'évapore par les voyes de la tranſpiration ; & c'eſt une des raiſons, pour leſquelles la ſurface du corps eſt parſemée intérieurement & extérieurement d'une infinité de *canaux tranſpiratoires*. Ainſi, quand le corps eſt en bon état, & que ces tuyaux

ſont libres ; quand la digeſtion eſt louable ; quand les alimens ſont broyés & atténués ſuffiſamment, & que cet air eſt mis en liberté, ſemblable à une vapeur très-legére, il paſſe, ſans ſe faire ſentir, par les voyes de la tranſpiration.

Mais, quand les alimens ne ſont que groſſiérement digérés, & que la groſſiéreté de leurs particules obſtrue, ou embarraſſe les canaux tranſpiratoires, alors l'air qui y eſt renfermé, s'accumule dans le corps à force d'y être retenu trop long-temps, & devient effectivement la cauſe de la plupart des maladies chroniques, & de preſque toutes les maladies nerveuſes.

Mais, en ce cas, il y a une auſſi grande différence entre les incommodités ou les douleurs, cauſées par la flatuoſité des ali-

mens ordinaires de ſubſtances animales & des liqueurs fortes, entre les *tortures*, les *terreurs paniques* & les *convulſions*, que ces alimens produiſent à la fin ; il y a, dis-je, une auſſi grande différence entre cette flatuoſité & celle des alimens végétaux, qu'il y en a entre un vent *Nord-Eſt* très-froid, & un vent d'*Oueſt* fort chaud ; les alimens de la premiére eſpéce étant composés de ſels animaux aigus & pénétrans, d'*huiles* brûlantes & d'*eſprits* cauſtiques, & ceux de la ſeconde ne contenant qu'un air ſimple & frais, de la terre, & de l'eau : encore dans ce dernier cas, peut-on affoiblir beaucoup la cauſe des flatuoſités, que produiſent les alimens, en les faiſant bien bouillir ou bien cuire au four.

Car il eſt démontré par une infinité d'expériences, que la

chaleur de nos feux ordinaires, judicieusement appliquée, produit le même effet que celle du soleil. Ainsi, les parties des végétaux se dissolvant, & se divisant plus aisément en leurs molécules intégrantes, la substance qui produit les flatuosités s'échappe aussi, avec plus de facilité, par par les pores de la transpiration. Le lait bouilli & les semences broyées n'ont point coutume de faire éprouver de pareilles incommodités ; & les fruits rôtis ou cuits auprès du feu y sont très-peu sujets.

Il faut avouer néanmoins, que cette objection est confirmée par les douleurs, que ressentent les luxurieux, quand ils commencent à changer de régime ou à devenir âgés. Avec un peu de patience & de persévérance dans le régime du *plus léger* & du *moindre*,

on ſatisfera pleinement aux difficultés propoſées contre cette conduite.

Mais on peut ſe rappeller, que je n'ai jamais recommandé abſolument de ne ſe nourrir que de végétaux, excepté dans les cas fort mauvais ; & lorſque les boiſſons aqueuſes, avec une nourriture de ſubſtances animales, n'étoient pas aſſez efficaces, pour opérer une cure complette, ou un grand ſoulagement ; j'ai même ajouté qu'avant d'en venir à cette extrêmité, il falloit voir ſi le fâcheux état du malade auroit quelque ſuite : quoique je ſois intimement convaincu que, dans tous les cas, on fera avec le lait & les ſemences tout ce que l'art eſt capable de produire.

IX.

Des malades d'un esprit foible & timide, & des Médecins sans expérience, ont été quelquefois fort effrayés de voir survenir des *fiévres intermittentes*, immédiatement après s'être mis au *lait*, ou à l'usage des *alimens végétaux*, afin qu'il fût plus aisé de guérir les malades de *maux histériques*, de *convulsions*, d'*accés épileptiques*, de *foiblesses de nerfs*, de la *goutte* ou du premier degré d'une *phtisie*. On a blâmé l'ordonnance du Médecin, qui traitoit la maladie, le malade allarmé a perdu courage, & ayant laissé là le régime & la méthode, il est tombé dans un état mélancolique, misérable & moribond : quelques-uns ont été forcés de se mettre entre les mains de

Charlatans ou d'*Empyriques*; &, pour recevoir quelque petit soulagement momentané ou passager, d'avoir recours à des secrets destructifs ou funestes; j'en ai eu quelques éxemples, même dans des malades que j'ai traités.

Tout cela ne vient que de l'entêtement des *malades*, & de ceux qui se mêlent de pratiquer la Médecine, sans la sçavoir; espéce de mélancolie, dont la raison ne se trouve, que dans les secrets impénétrables de la Providence, ayant été témoin moi-même, que des personnes très-aimables, & d'un excellent caractére en étoient attaquées. Mais, est-il possible que la sobriété, qu'un régime d'alimens rafraîchissans & balsamiques, puissent engendrer des maladies ou être funestes? tandis qu'il est clair, jusqu'à la démonstration, qu'il

qu'il n'y a que les alimens de trop haut goût, & mal appropriés au tempérament & aux maladies, qui produisent toutes les miséres corporelles & toutes les souffrances du genre humain.

Mais voici la cause de ces fiévres intermittentes. Quand les *glandes* & les *vaisseaux capillaires* sont obstrués, quand les *humeurs* sont considérablement appauvries, & corrompues par une *viscosité* dans la partie rouge du sang, & par une *acrimonie lixiviéle* dans sa partie *séreuse*, sa résistance dans les vaisseaux devient si grande, que la force & l'élasticité naturelles du *cœur* & des *solides*, ne sont plus capables de la surmonter. Par ce moyen, la circulation ne se fait plus que dans les grosses artéres & dans les troncs des vaisseaux, ou dans les plus grosses branches de ceux

qui ſe terminent aux viſcéres, aux membranes internes & à la ſurface du corps : c'eſt ce qui cauſe ces oppreſſions ſi incommodes, ces inquiétudes & ces accablemens ſi continuels, & ce travail ſi exceſſif de toutes les fonctions animales ; d'où s'enſuivent des viſcéres obſtrués, une profonde mélancolie, un abbatement général, un commencement d'inflammation ou de *gangréne* dans les entrailles & dans les parties nobles ; des *convulſions*, des attaques d'*épilepſie*, des *maux hiſtériques perpétuels*, une *jauniſſe* ou une *hydropiſie* ; & enfin les plus hauts degrés des maladies mortelles.

Mais, en ſe réduiſant à un régime d'alimens ſimples, & en prenant des remédes déſobſtruans, on verra, après quelque temps, les humeurs ſe diſſoudre & s'at-

ténuer ; quelques-uns des viſcéres ſe relâcher ou ſe déſobſtruer, & la grande diſproportion, qui régnoit entre la réſiſtance des fluides & la force motrice des ſolides, diminuant peu à peu, la circulation ſe rétablira dans la pluſpart de ſes voyes, & le ſang redeviendra en état de paſſer des artéres dans les veines ; il en parcourra pluſieurs dans toute leur longueur, où il ne lui étoit pas poſſible de pénétrer auparavant ; ou, s'il y entroit, il ne le faiſoit qu'en partie, & avec beaucoup de gêne.

Il doit donc arriver alors que les ſymptomes changent, & au lieu de ceux, dont on a fait mention, ce ſera, par éxemple, une *fiévre intermittente*, une attaque réguliére de *goutte* (ainſi que je l'ai éprouvé moi-même, ayant eu la *goutte* pour la premiére fois,

après deux ans que je m'étois réduit à l'unique nourriture de lait & de végetaux) ou bien une *gale ſcorbutique*, des *éruptions miliaires*, des *puſtules* ou de petits *ulcéres* ſur la ſurface du corps; des tranchées, des vomiſſemens de bile, ou autres ſemblables.

A la vûe de ces effets les ignorans, & ceux qui n'ont point d'expérience en Médecine, ſont fort embarraſſés; le pauvre malade s'effraye, & il reprend ſon train ordinaire de vie; cette nourriture ſucculente de ſubſtances animales, & ces liqueurs fortes qui fixent & perpétuent tous ces déréglemens: ainſi l'on renonce aux remédes & au régime que l'on avoit embraſſés; ſans faire attention que ces *ſymptomes* étoient des démonſtrations infaillibles de l'excellence & de l'efficacité du régime &

des remédes. Tout cela prouvoit que les humeurs & les ſolides ſe déchargeoient de leurs impuretés & de leurs *excrémens*, puiſqu'ils les pouſſoient ſur les extrêmités.

Car tous ceux qui entendent l'économie animale, ſçavent très-bien qu'une *fiévre intermittente*, ou qu'une maladie *périodique*, n'eſt rien autre choſe qu'un travail de la nature, qui fait ſes efforts pour faire paſſer des humeurs trop viſqueuſes dans les *artéres capillaires*, afin qu'elles puiſſent enfiler enſuite les *veines capillaires*. Ce qui démontre que le ſang a un degré de fluidité & de douceur plus grand qu'il n'avoit, lorſqu'il ne pouvoit circuler que dans les *troncs* & dans les *groſſes branches latérales*, & qu'ainſi il étoit obligé de croupir dans les viſcéres & dans les membranes internes, comme il

le fait toujours dans les derniers degrés des maladies, dont nous venons de parler.

On peut appliquer le même raiſonnement à la *goutte* & aux *puſtules ſcorbutiques*; dans l'un & l'autre cas, ce ſont des ſignes que les humeurs s'amendent & ſe purifient; & par conſéquent, en perſévérant dans le même régime & dans les mêmes remédes, on doit enfin parvenir à une cure radicale & permanente, à une ſanté parfaite, & à une jouiſſance entiére de ſa raiſon; pourvû que le mal ne ſoit pas incurable : au lieu qu'en ſe remettant à une nourriture trop forte, les ſolides venant d'être affoiblis ou relâchés par la diéte précédente; & tous les mauvais ſymptomes aigris ou irrités, le corps n'a plus la force de ſoutenir un pareil régime, & la mort

eſt infaillible, ou, tout au moins, on traînera une vie inſupportable, dans l'état perpétuel d'un homme moribond.

X.

Prenons deux hommes, les plus ſemblables qu'il ſoit poſſible de trouver, de même âge, de même grandeur, de même compléxion, de même force corporelle, & tous deux attaqués de la même maladie chronique; que l'on me donne à traiter celui, dont la ſanté eſt la plus délabrée; & que le plus grand Médecin Anglois ou Etranger adminiſtre à l'autre malade les ſecrets les plus vantés, les eſprits ou les gouttes qui promettent le plus, les drogues & les remédes les plus autoriſés par des Médecins ſçavants & expérimen-

tés, anciens ou modernes, réguliers ou charlatans; tandis que je conduirai le mien, avec quelques évacuations appropriées aux circonſtances, & indiquées par la ſeule nature, avec quelques *altérants* doux & innocens, qui ne ſeront ni dégoûtans, ni variés, ni compliqués, & ne demanderont aucun aſſujettiſſement déſagréable, auxquels je joindrai une diéte convenable; c'eſt-à-dire, le régime du *plus lèger* & du *moindre*, ou, au pis aller, une ſimple nourriture de lait & de ſemences; & je parierois ma réputation & ma vie, que cette méthode guérira plus vîte, plus parfaitement, plus radicalement, qu'elle eſt plus aiſée, plus agréable, & moins ſujette au danger d'une rechute, que l'autre méthode, avec tout le ſecours de l'art, de la capacité, & de l'ex-

périence, en permettant au malade de ſe nourrir pleinement & librement, quoiqu'avec modération, de mets ſucculens & de boiſſons ſpiritueuſes ; &, à plus forte raiſon, ma méthode aura un avantage bien ſupérieur, ſur celle qui tolérereroit un régime voluptueux.

XI.

Les Apoticaires de Campagne, les Praticiens ignorans, & beaucoup plus communément les Empyriques ou Charlatans, qui n'oſeroient jamais ordonner un *régime*, & font prendre continuellement à leurs malades, des *potions* déſagréables & dégoûtantes, des *pilules* & des *bols*, des *électuaires*, des *poudres* & des *juleps*, qui ne ſervent qu'à boucher les pores de la tranſpiration ; en leur

permettant avec cela de se rassasier de mets ragoûtans & de boissons délicieuses, ne font-ils pas proprement brûler des hommes tous vifs?

J'ai entendu dire à quelques personnes très-judicieuses, qui avoient été guéries, par la force de leur constitution, de certaines maladies aigues, où elles ne pouvoient pas se conduire par elles-mêmes, que tous ces *remédes dégoûtans* les avoient fait souffrir beaucoup plus que le mal dont elles étoient attaquées. Cependant, pour encourager les malades à prendre tout ce qui leur fait plaisir, j'ai entendu dire à quelques-uns de ces prétendus Médecins, que la nature avoit ménagé des issues par lesquelles la superfluité des alimens étoit poussée au-dehors.

Mais, en supposant que l'Auteur de la nature ait eu une indul-

gence de cette eſpéce, n'y a-t-il pas de la folie & de la préſomption, à en abuſer par une ſemblable conduite? Ne ſeroit-il pas plus prudent, de ne point prendre ce que l'on ſera forcé de rendre? Ne vaut-il pas mieux n'être point empoiſonné, que d'avoir recours à un antidote? Mais, au fond, il arrive précisément le contraire de ce que l'on avance.

A la vérité, on ne peut pas nier que la nature ait préparé, pour l'évacuation des ſuperfluités, plusieurs iſſues, telles que la *tranſpiration*, les *vomiſſemens*, les *cours de ventre*, les *ſueurs*, les *toux*, & plusieurs autres excrétions. Mais, s'il eſt néceſſaire de provoquer ces évacuations, elles ſe feront de la maniére la plus aiſée, la plus commode, & la plus avantageuſe, en obſervant le régime du *plus léger* & du

moindre ; au lieu qu'en vivant dans la luxure, & en se nourrissant d'alimens de haut goût & de liqueurs spiritueuses, presque tous ces passages se bouchent ou s'obstruent; ainsi le corps ne se déchargeant plus de ses impuretés qu'avec violence & avec douleur, il en naît une source d'incommodités & de maladies; de sorte que l'argument, apporté en faveur de la *luxure*, est une raison très-forte & très-solide contr'elle.

XII.

Il y en a qui ont avancé, que les alimens solides étoient les seuls qui pussent nourrir, & que les *bouillons*, les *soupes*, le *lait*, & autres nourritures aqueuses, n'étoient propres qu'à affoiblir, à relâcher & à user le tempérament. Mais ce sont là de pauvres

Philoſophes ; car il eſt de fait qu'aucun aliment ne ſçauroit devenir nourriture ; c'eſt-à-dire, former de la chair & du ſang, & réparer les pertes continuelles que font les corps, à moins qu'il ne ſoit réduit à un état d'une très-grande fluidité. Le petit-lait même ſera plutôt tourné en nourriture que le bœuf (a), quoique la ſubſtance n'en ſoit pas à la vérité auſſi durable. C'eſt une vérité reconnue de tous ceux qui entendent l'économie animale.

Que l'on mange tout ce que l'on voudra, il faut que ce qui fait la nourriture, devienne plus ténu & plus fluide que le petit-lait d'âneſſe ; peut-être même doit-il acquérir la ſubtilité d'une vapeur ; autrement, il ne pouroit jamais paſſer dans des canaux

(a) Voyez le premier Chapitre vers la fin.

beaucoup plus fins qu'un cheveu ordinaire, tels que les vaiſſeaux lactés, qui ſont les ſeuls paſſages par leſquels la nourriture ou le nouveau chile peut ſe rendre dans le ſang : le reſte chatouille le palais & les organes du ſentiment, mais dans la ſuite il empoiſonne le corps.

Ce que je viens de dire du degré de ténuité, auquel les alimens doivent être réduits pour devenir nourriture, eſt ſi certain, que l'on a une extrême difficulté, à injecter les *lactés* avec des liqueurs colorées très-fluides ; à peine ces vaiſſeaux peuvent-ils être rendus viſibles : cette difficulté a fait ſoupçonner à quelques Philoſophes & à quelques Médecins très-éclairés, que les *lactés* n'avoient point d'embouchures dans les boyaux, mais qu'à travers la ſubſtance & les

tuniques de ces inteſtins, le *chile* ſuintoit dans ces tuyaux inviſibles ; de même que le *vif-argent* pénétre une peau de chamois, ou comme l'huile paſſe à travers le papier (a).

Mais enfin, que l'on obſerve bien, une fois pour toutes, que je ne parle point ici de ce qui eſt néceſſaire à procurer une force *brutale* ou *mécanique*, & que j'écris uniquement pour les perſonnes incommodées, d'une conſtitution tendre & délicate ; & pour ceux qui ont beſoin de ſe conſerver la tête nette, les eſprits libres, & de ſe garantir ou ſe délivrer de douleurs ou d'oppreſſions. Car je conviens que les alimens de haut goût & les boiſſons ſpiritueuſes, ſont néceſſaires ou très-utiles aux perſonnes for-

(a) Voyez Berg. de Nat. Human.

tes, laborieuſes, & aux jeunes gens d'une ſanté vigoureuſe, pourvu que l'on en uſe avec modération.

XIII.

Je ſçais bien qu'il y a des éxemples d'hommes, qui ſont parvenus à un grand âge, en ſe nourriſſant copieuſement d'alimens très-forts de ſubſtances animales & de liqueurs fermentées; ce que l'on auroit regardé dans d'autres perſonnes, comme un excès & une intempérance démeſurée; qu'il y en a même quelques-uns, qui ont vécu juſqu'à quatre-vingt ans, ſans preſqu'aucune ſouffrance; quoiqu'ils s'enyvraſſent preſque tous les jours de boiſſons ſpiritueuſes & de liqueurs, qui avoient paſſées par les tortures du feu.

Mais de pareils éxemples ne ſont

font rien contre ce que j'avance ici; c'est-à-dire, que le moyen le plus court & le plus infaillible de vivre long-temps, de conserver sa santé, de se mettre à l'abri des infirmités & des maladies, d'avoir constamment une tête libre, & d'être toujours en possession de sa raison, est d'observer le régime du *plus léger* & du *moindre*, de tâcher même de prendre des alimens plutôt moins que trop; pourvu que la nature ne pâtisse pas. C'est comme si l'on disoit qu'un petit chien doit vivre quatre, cinq ou six cens ans, parce qu'il y a des éléphans ou des chévreuils, qui vont, à ce qu'on assure, jusqu'à cet âge; ou bien, que nous devons vivre aussi long-temps que les *Antidiluviens*, ou ceux qui ont éxisté avant le Déluge.

La sagesse, l'art & la perfec-

tion de la Médecine, consistent à procurer aux hommes une vie gaye, sans incommodités ou sans maladies, avec une jouissance entiére de leurs sens & de leurs facultés, & à faire ensorte qu'après avoir vécu aussi long-temps que leur forme naturelle peut le permettre, ils se dissolvent enfin, sans traîner une vie languissante. Tous les Edifices ne sont pas faits pour avoir la même durée. On ne bâtit les maisons de Londres qne pour cinquante ans, & celles de la campagne pour cinq cens ans.

Permettre aux malades des alimens de haut goût & des liqueurs spiritueuses, c'est, en quelque sorte, souffler perpétuellement un feu jusqu'à ce qu'il soit éteint, ou qu'il n'y ait plus que des cendres. Mais, par ma méthode, je cherche à délivrer

le corps de ſes cendres & de ſes charbons morts, afin qu'il ſoit bien expoſé à l'air; & qu'alors il ſoit animé d'une chaleur douce & agréable, auſſi long-temps que la nature des matériaux le permettra. Si l'on vouloit y faire réfléxion, on s'appercevroit bientôt qu'un *glouton* ou qu'un *bûveur* de profeſſion, qui vit long-temps, tue plus de monde que l'on ne ſçauroit dire, par ſon éxemple, & par les flateuſes eſpérances, dans leſquelles il entretient ceux qui ne connoiſſent pas leurs propres forces, ou ce qu'ils ſont en état de porter.

XIV.

On fait bien une autre difficulté contre le régime du *plus léger* & du *moindre*, contre l'uſage du lait & des alimens végétaux,

ſurtout dans la *goutte* ; c'eſt que l'on a vû des malades aller toujours de mal en pis, & quelques perſonnes mêmes mourir, quelque temps après s'être miſes à ce régime. Il n'en a pas fallu davantage, pour autoriſer des malveillans, à décrier la conduite que je propoſe dans le traitement des maladies chroniques ; ils publient que l'expérience & l'obſervation s'oppoſent à ma doctrine.

Je les supplierois de me dire, ſi ces malheurs ſont arrivés par la *nature* & par l'*eſſence* de la diéte ; ils s'en garderont bien, puiſque l'expérience démontre, que de dix perſonnes attaquées de la goutte, il y en a neuf qui s'en guériſſent, en obſervant exactement cette diéte. C'eſt donc par la nature de la maladie ; ils n'oſeroient encore en convenir ; car l'eſſence de la goutte

consistant dans une *inflammation*, il est évident que la sobriété, & l'usage des alimens doux & rafraîchissans, en est le véritable antidote. Il ne leur reste donc qu'à dire, que l'inflammation de la goutte étant sur les membres & sur les extrémités, il est à craindre qu'un régime rafraîchissant, ne l'attire sur les viscéres & sur les parties nobles.

En prenant cette objection dans le sens le plus favorable, elle prouveroit seulement qu'il est nécessaire d'avoir recours à des remédes plus chauds & plus substantiels durant les attaques de la *goutte* : mais j'ai principalement recommandé mon régime dans les intervalles des accès, afin d'affoiblir l'*inflammation* subséquente. Je doute fort néanmoins que l'on soit obligé de suivre un autre traitement, mê-

me quand l'inflammation ſe fait ſentir aux extrémités ; à moins qu'il ne ſoit néceſſaire de fortifier peu à peu les ſolides & les organes de la digeſtion, pour entretenir l'*inflammation* ſur les extrémités ; ce qui peut ſe faire avec des aſtringens végétaux.

Mais plus la diéte ſera éxacte, plus elle ſera ſalutaire. Après avoir réduit une jambe caſſée, donnez-lui du repos, elle ſe guérira d'elle-même. Quand l'eſtomac eſt en déſordre, il n'y a qu'à lui donner très-peu de choſe, ou même des alimens déja tout digérés, & il ſe rétablira de lui-même. On a vû quelquefois de grands déſordres arriver, après s'être mis au régime que je récommande, ſur-tout dans des conſtitutions pleines d'humeurs corrompues ; mais c'étoit l'habitude du corps, qui ſe déchar-

geoit de ſes impuretés ; & je ſuis convaincu que ces ſouffrances auroient été une fois plus grandes, ſans un pareil traitement ; & que, quand on meurt en obſervant ce régime, on ſeroit mort une fois plutôt ſans lui. La deſtruction du corps n'eſt arrivée, que parce que les organes étoient pourris, & les humeurs extrémement corrompues. Quand on eſt avancé en âge, il eſt de la prudence de ne rien changer à ſon régime, excepté qu'il en faut diminuer la quantité.

XV.

Quelques railleurs ont dit ; qu'ils croyoient bien que la nourriture d'alimens végétaux pouvoit être fort propre à l'Auteur de cet Ouvrage, à lui qui étoit auſſi robuſte qu'un *cheval* ou qu'un *éléphant* ; mais que pour de pau-

vres créatures délicates, pleines de vapeurs, & attaquées de maladies nerveuſes, c'étoit les empoiſonner & les détruire. J'aurois honte de répondre à de pareilles objections, ſi je ne ſçavois pas qu'elles viennent de perſonnes, qui ont acquis beaucoup d'autorité dans la Profeſſion de la Médecine; car il n'y a rien au monde de moins fondé, ni même de plus frivole.

Et, pour commencer par ce qui me regarde, j'ai été toute ma vie d'un tempérament ſpongieux, moû, & *morofus*, relâché, & originairement d'une grande foibleſſe de nerfs, fort aiſés à déranger. La moindre choſe étoit capable de me cauſer des évacuations de toute eſpéce, preuve infaillible de nerfs foibles: ſymptomes, qui n'ont fait que

s'accroître

s'accroître par une disposition, que j'ai toujours eue à la paresse, par un mauvais régime, une vie sédentaire, & des études abstraites.

Mais quant à l'objection, prise en elle-même, elle est tout-à-fait frivole ; car, si un corps fort & robuste, dont les humeurs se sont putréfiées par un vice originel, ou par un régime mal entendu, & dont les solides ont été détruits ou relâchés, a pû néanmoins recouvrer une constitution saine, & des esprits louables, en conséquence de la diéte que j'ai décrite, & de remédes qui agissent par leur pesanteur ; il n'est pas douteux qu'une pareille diéte sera infiniment mieux faisante à une pauvre créature débile, dont les nerfs sont généralement attaqués. Le premier peut encore résister ou tenir ferme assez long-

temps par ſa force naturelle; mais il faut que le dernier languiſſe miſérablement ou périſſe bientôt, s'il n'a pas recours à mon régime.

En bonne Philoſophie, ou plutôt ſuivant les ſimples régles du bon ſens, on voit que la quantité & la qualité des alimens doivent être proportionnées à la force, à la grandeur & à la capacité du ſujet : par conſéquent, s'il n'eſt pas poſſible de guérir un corps d'une conſtitution forte & d'un grand volume, ſans une nourriture douce, rafraîchiſſante & très-ſobre, cela ſera encore moins poſſible à l'égard d'une pauvre créature, petite, fluette & débile. C'eſt comme ſi l'on concluoit, que des alimens légers ſont capables de détruire un *roſſignol* ou un *roitelet*, parce qu'un *milan* ou un *corbeau* s'en eſt bien trouvé.

XVI.

On apporte encore des éxemples de perſonnes, leſquelles après avoir obſervé long-temps le régime du *plus léger* & du *moindre*, & même, après s'être réduites à la ſimple nourriture de lait & de végétaux, ſans avoir recouvré leur ſanté, ayant même continué d'être toujours fort mal, ſont revenues à leur nourriture ordinaire de ſubſtances animales & de liqueurs fermentées, & ont été parfaitement rétablies. J'ai auſſi entendu parler autrefois de quelques perſonnes, qui s'étoient trouvées paſſablement bien d'avoir quitté leur diéte, lorſqu'elles avoient été attaquées de quelque maladie *accidentelle* ou *épidémique*, ou

parce que quelque complaiſant le leur avoit conſeillé.

Tout ce que je puis y répondre, c'eſt qu'il eſt fort poſſible que l'on ait conſeillé une diéte, qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, ou bien dans des circonſtances peu convenables, par éxemple, à des perſonnes, qui ſe portant bien d'ailleurs, étoient épuiſées, deſſéchées ou amaigries, dont les humeurs étoient uſées ou apauvries par des paſſions violentes, par des jeûnes ou par des abſtinences mal entendus; ou enfin par des éxercices immodérés.

Je ne ſçais pourtant qu'un cas ou qu'une circonſtance, où cela puiſſe avoir lieu; c'eſt lorſqu'en tirant du ſang d'une veine, à laquelle on a fait une grande ouverture, la partie grumeleuſe

du sang paroît vermeille, & d'une fluidité suffisante, avec une sérosité d'une bonne couleur, & duement proportionnée; mais où l'on remarque, que cette partie grumeleuse est appauvrie & trop atténuée, n'ayant pas assez de baume, & de consistance, & que la sérosité est trop aqueuse & transparente, de pareils cas me sont arrivés à moi-même dans ma pratique: alors j'ai toujours conseillé que l'on augmentât son ordinaire, ou même que l'on reprît, ou que l'on continuât l'usage commun des alimens de substance animale, & que l'on fît sa boisson de liqueurs fermentées; mais avec beaucoup de modération, afin de remettre peu à peu du baume dans les humeurs, & de leur redonner de la consistance: ce qui a eu le succès que j'en avois attendu.

Mais, comme ce cas est fort rare, ou qu'il n'arrive presque jamais, que pour avoir continué trop long-temps de se nourrir d'alimens, qui n'avoient pas assez de substance, ou en conséquence des inconvéniens, dont nous avons parlé ci-dessus, ou parce que l'on auroit persisté trop rigoureusement dans le régime du *plus léger* & du *moindre*, il n'est pas moins certain que, si ces personnes avoient observé mon *régime* avec discrétion, elles se seroient trouvées à la fin guéries radicalement, & sans rechute; & avec le temps, sans suivre d'autre régime, la partie grumeleuse du sang auroit repris sa consistance & sa solidité: car à la fin la nourriture reprend toujours ses droits: mais à cause de leurs appréhensions continuelles, & de leur impatience d'être

promptement rétablies, on leur a permis de ſe nourrir pleinement, & de faire uſage d'alimens de haut goût : moyennant quoi, leur ſang & leurs humeurs s'étant enrichis, effectivement beaucoup plutôt, d'un baume qui les a fortifiés, ou leur a donné de la conſiſtance, elles ont acquis pour quelque temps une *ſanté vigoureuſe* : mais cet intervalle de *lumière éclatante* leur a coûté bien cher dans la ſuite; la durée de leurs jours en a été abrégée; & leur mort n'en a été que plus douloureuſe & plus miſérable.

Ce n'eſt donc qu'à cauſe de la dureté de leurs cœurs, & avec les précautions convenables, que j'ai eu quelquefois un peu d'indulgence pour de pareils gens: ils ſont revenus à la vérité, ſans aucun accident, à l'uſage des

alimens ordinaires ; mais ce ſuccès n'a été dû qu'au long régime précédent, qui avoit remis du baume dans leurs humeurs, les avoit rafraîchies, & leur avoit donné une fluidité convenable. Il faut pourtant obſerver que je n'ai tenu cette conduite qu'à l'égard de jeunes gens, & de ceux qui avoient atteint environ la moitié de leur vie, parce qu'ayant naturellement encore long-temps à vivre, je ne pouvois pas compter qu'ils euſſent aſſez de conſtance & de réſolution, pour perſévérer dans un régime ſi particulier, & ſi peu uſité. Je penſe donc qu'il n'eſt pas de la prudence de mettre leur courage & leur vertu à une pareille épreuve, mais qu'il faut prendre toutes les précautions imaginables, pour qu'ils n'abandonnent la diéte qu'inſenſible-

ment ; & leur conſeiller d'y revenir , dès qu'ils reſſentiront la plus légére incommodité. Quant à ceux qui avoient paſſé la moitié de leur vie, jamais je ne leur ai permis de changer de *régime*.

Il eſt évident, par tout ce que nous venons de dire, que la ſanté dont ont joui ces perſonnes, après avoir paſſé d'une diéte fort éxacte à une nourriture plus forte & plus copieuſe , ne venoit pas précisément de ce changement , ainſi que l'on voudroit l'inſinuer ici ; mais bien plutôt de ce que le régime précédent, ayant déja raccommodé & atténué les humeurs, nétoyé les viſcéres, & déſempli les vaiſſeaux , les avoit mis en état de recevoir une nourriture plus forte & plus abondante, & de ſe ſoutenir ſans aucune incommodité pendant

quelque temps : quoiqu'il ſoit certain qu'en continuant leur régime, elles euſſent joui d'une ſanté plus longue & plus vigoureuſe, & qu'elles auroient fini leurs jours avec moins de douleur. Cependant je doute beaucoup du fait, ſur lequel on ſe fonde ici pour infirmer ma méthode ; car la nature n'eſt jamais auſſi irréguliére & auſſi diſſemblable à elle-même, que l'objection le ſuppoſe.

XVII.

Mais la difficulté qui embarraſſe le plus, & même la plus terrible que l'on puiſſe faire contre la ſobrieté, contre l'uſage du lait, des ſemences ou des alimens végétaux, & des boiſſons aqueuſes ; & contre le régime du *plus léger* & du *moindre*, que j'ai

ſi fortement recommandé, c'eſt, dit-on, que ceux, qui ſuivent ce régime, ont une mine blême, un teint pâle & d'une mauvaiſe couleur, & une phiſionomie défaite à l'excès; tous ſymptomes qui ſemblent indiquer les approches ou les avant-coureurs de la mort & du tombeau : de ſorte que la plupart du monde, épouvanté de ce qui eſt encore dans le plus grand éloignement, boit & mange tout ſon ſaoul, afin de prendre de bonnes précautions contre ce malheur. Ainſi, pour prévénir, à ce que l'on croit, un effet auſſi funeſte, on s'expoſe de ſoi même aux incommodités & aux miſéres perpétuelles, qui ſont les ſuites inévitables de l'intempérance.

Cependant il n'y a point d'erreur plus groſſiére ni plus pernicieuſe que tout le fonds de cette

objection : car, par mon régime ; je n'ai point d'autre but que de propoſer les moyens les plus efficaces, d'éviter les inconvéniens, qui font ici tant de peur. Mais il peut arriver, que la maladie ſoit tellement enracinée & incorporée avec toute l'habitude du corps ; qu'elle ait pénétré ſi profondément dans les ſolides ; que les viſcéres ſoient ſi gâtés & ſi fort obſtrués ; que le ſang & les humeurs ſoient ſi viſqueux & ſi morbifiques, que même le nouveau chile, quelque louable & quelque balſamique qu'il ſoit, ne pourra pas d'abord ſe mêler, ni s'incorporer aſſez bien avec l'ancienne maſſe, pour en faire un fluide *homogène*, pour nourrir le corps, lui donner de l'embonpoint, porter la circulation juſqu'aux extrêmités, & la faire pénétrer dans les *artéres* & les

veines capillaires, d'où naîtroit une compléxion vigoureuſe; un embonpoint frais, & un teint vif & animé.

Peut-être même que le tempérament en tombera dans un déſordre univerſel, juſqu'à ce que toutes les humeurs ſoient ſuffiſamment atténuées & rendues balſamiques, que le ſang ait acquis ſa couleur écarlate, & que les obſtructions des *capillaires* & des *glandes* étant totalement détruites, ces vaiſſeaux deviennent parfaitement libres. Tout ceci eſt la ſuite de la maladie, & non pas la faute de la diéte; car tout le monde ſçait que les *enfans*, les *laboureurs* & les *payſans*, que leur ſituation oblige à ce régime, ont le teint le plus frais, le plus gai, le plus vif, & le plus animé; pourvû que d'ailleurs ils ne manquent

pas du néceſſaire, comme on le doit ſuppoſer ici.

Et quand une fois la cure eſt devenue complette, en obſervant ce régime ; que les humeurs ſont adoucies ou rendues balſamiques ; que les fonctions animales ſe font réguliérement & librement ; cette diéte ne manque jamais de procurer cet embonpoint, cette fraîcheur & ce teint vif, qui annoncent une ſanté parfaite. Quand la maladie tend à ſa guériſon, plus eſt grand l'amaigriſſement ; ou plus le corps paroît uſé, plus auſſi la ſanté ſera pleine & entiére, & plus l'on doit compter ſur un embonpoint parfait ; pourvû que cet amaigriſſement ne vienne que de la diéte qui a rafraîchi, atténué & rendu les humeurs balſamiques ; car alors c'eſt l'indication la plus ſûre du futur recouvrement d'une

ſanté complette, quand il ne s'y joint pas quelque fiévre, & quelqu'évacuation immodérée, ou la deſtruction de quelque viſcére noble.

Une perſonne, dont le corps a été deux ou trois ans dans un état de décadence, & qui a obſervé réguliérement, pendant tout ce temps, le régime du *plus léger* & du *moindre*, recouvrera ſa ſanté & ſon embonpoint, dans le même eſpace de temps; peut-être même le recouvrera-t-elle plutôt. Il n'y a que ce régime qui puiſſe rallentir le progrès du dépériſſement (a): car, quand les humeurs ſont devenues parfaitement douces & balſamiques, le dépériſſement commence à s'arrêter, & l'embonpoint à reprendre le deſſus.

(a) Je ſupprime trois ou quatre lignes, qui n'ajoutent rien à l'idée de l'Auteur.

Dès que je vois une perſonne fluette, maigre, d'un mauvais teint, je conclus, ſans autre éxamen, qu'elle ſuit un mauvais régime par rapport à ſon tempérament, quelqu'apparence de ſanté qu'elle puiſſe avoir d'ailleurs; & ſi je ne vois pas changer ces ſymptomes pendant toute ſa vie, je conclus encore qu'elle continue de vivre ſous ce même régime. Car, pourvû que les grands organes ne ſoient pas gâtés, une diéte appropriée au tempérament, une nourriture d'alimens doux, balſamiques & rafraîchiſſans, ne peut jamais manquer de procurer à la fin un teint frais, un corps potelé & tout pétillant de ſanté.

Ceux qui ont malheureuſement contracté une habitude *cachectique* & des *maladies chroniques*, doivent néceſſairement ſe dépouiller

pouiller de chaque fibre ou de chaque atome de la vieille habitude, tant fluide que ſolide, avant qu'ils puiſſent ſe renouveller, & reprendre leur embonpoint & leur ſanté. Quand on eſt obligé à une pareille diéte, ou au régime du *plus léger* & du *moindre*, on peut compter ſur un rétabliſſement de cette nature, plutôt ou plus tard, ſelon que la maladie eſt plus ou moins maligne & opiniâtre.

Voilà ſurquoi l'on doit fonder ſes eſpérances, & ne pas ſe laiſſer épouvanter par cette multitude de gens qui aiment toujours à contredire: car, encore une fois, s'il n'y a aucun des grands organes, qui ſoit totalement gâté, en perſévérant rigoureuſement & obſtinément dans l'obſervation de ce régime, on recouvrera infailliblement ſa bonne hu-

meur, ſon embonpoint & ſa ſanté; & même, dans le cas où quelqu'un des grands organes ſera gâté ou détruit irrévocablement, l'on en vivra beaucoup plus long temps & plus à ſon aiſe. Ajoutez à cela que la mort en ſera beaucoup plus douce; ce qui n'eſt pas d'une petite conſidération dans des circonſtances auſſi fâcheuſes; car, ni ſobriété, ni régime, ni diéte, ni remédes ou médecines; en un mot, il n'y a aucuns moyens connus de créer de nouveau un organe détruit ou perdu.

Cependant la nature a des reſſources merveilleuſes, même en pareil cas, lorſque l'on ſuit conſtamment le régime que j'ai tant de fois recommandé; ſoit en dilatant ſuffiſamment la partie reſtante de l'organe détruit, pour la mettre en état de ſuppléer

aux fonctions que l'organe entier éxécutoit ; soit en ouvrant de nouveaux passages, ou en formant de nouvelles articulations ou de nouveaux organes ; afin de faire subsister, sans de grandes incommodités, ceux à qui ces fâcheux accidens arrivent.

On a des éxemples de personnes, qui ont vécu long-temps & à leur aise avec un seul *lobe du* poumon ou du foie, l'autre étant devenu *adhérent* ou *squirreux*, & totalement inutile. L'on a vû des cuisses *luxées* se former une autre articulation ; & quand une artére est coupée, la nature, en élargissant les branches collatéles, trouve le moyen de porter de la nourriture à cette partie, & même aux endroits, où l'artére coupée se dirigeoit originairement : mais ces avantages ne

sçauroient jamais avoir lieu que sous le régne d'une diéte douce, balsamique & rafraîchissante.

Il est vrai qu'il n'y a rien de plus fâcheux que de se voir dépérir, en se nourrissant pleinement & copieusement de bons alimens de substance animale. C'est un symptome certain que cette nourriture est hétérogêne, & un signe infaillible d'une *atrophie scorbutique* & *nerveuse*. Cela fait voir un défaut de digestion; & démontre, en même temps, que le nouveau chile ne sçauroit se marier avec l'ancienne masse du sang. Mais en vivant de lait ou de semences, & en ne buvant que des boissons aqueuses, on évite tous ces inconvéniens, autant que le permet la nature de la maladie.

Car l'eau & les liqueurs aqueuses chaudes sont capables de

dissoudre les plus fortes viscosités, & de s'incorporer avec elles? peut-être même n'y a-t-il pas d'autres substances, qui puissent opérer cet effet? De sorte que, dans les cas fort mauvais, par éxemple, quand les humeurs sont visqueuses, & le sang lixiviel & inflammatoire, les fluides aqueux mêlés avec des substances solides, legéres, rafraîchissantes, douces & balsamiques, telles que des laitages, des semences & des alimens végétaux, sont peut-être les seuls moyens, dans la nature, de prévenir le dépérissement & la *consomption*, qui sont alors si fort à craindre; & ceux, que ce régime n'empêche pas d'aller, en décadence, y seroient tombés une fois plutôt, s'ils l'avoient négligé.

On doit même observer, dans tous ceux qu'une maladie mor-

telle consume, que leur *atrophie* est toujours accompagnée de quelque évacuation sensible, comme une *diarrhée*, des *sueurs nocturnes* constantes, une *hémorrhagie*, un *ptyalisme* excessif, ou une *toux* violente; & il est fort rare que ceux, qui maigrissent insensiblement, en suivant un bon régime, soient en danger de mort; mais, en général, ils recouvrent à la fin leur santé & leur embonpoint; pourvû que leur dépérissement ne soit pas accompagné de quelqu'évacuation excessive, semblable à celles dont nous avons parlé; ce qui indiqueroit la corruption de quelque organe nécessaire à la vie; mais, dans le Chapitre suivant, nous allons considérer ce cas, d'une maniére complette, comme étant le plus dangereux de tous.

XVIII.

Parce que le régime du *plus léger* & du *moindre*, & l'usage du lait, des alimens végétaux & des boissons aqueuses, sont ce qu'il y a de plus efficace, pour guérir ou pour éviter les *maladies chroniques*, & , en général, toutes sortes de maladies ; on objecte communément qu'il ne restera plus à ceux, qui observent cette diéte, aucun moyen de se guérir, s'ils viennent à être attaqués de maladies *accidentelles* ou *épidémiques*.

Mais, en faisant cette objection, on ne prend pas garde que l'on accorde ce que l'on prétend contester : c'est avouer, qu'il n'y a rien de comparable à ce régime, pour guérir une maladie quelconque, lorsqu'avant d'en

être attaqué, l'on se nourrissoit habituellement de viandes & de boissons spiritueuses. Cependant, pour répondre directement à l'objection, je ne connois point de rempart qui puisse mettre les hommes à couvert des *accidens* ou des *maux épidémiques*.

Si un mal arrive par *accident*, personne ne peut douter que celui qui a un sang & des humeurs louables, (ainsi que l'on doit supposer à présent que notre régime le produit toujours) ne soit plutôt & infailliblement guéri par les méthodes communes, que celui dont les fluides & les humeurs sont en mauvais état. Il faut dire la même chose par rapport aux maladies *épidémiques* : avec un sang doux & balsamique, il sera bien plus aisé de reprendre le dessus qu'avec une constitution morbifique.

Mais,

Mais, 1°. en ſuppoſant notre régime, il y a contradiction qu'un homme tombe, naturellement & par les loix communes de l'économie animale, dans une maladie dangereuſe, languiſſante ou mortelle: car l'eſpéce de *régime* ou de diéte, que nous recommandons ſi fort, eſt un antidote ou un préſervatif continuel, ainſi même que cette objection le ſuppoſe: c'eſt comme ſi l'on diſoit que le froid eſt à craindre, en ſuppoſant que l'on entretient ſon corps dans une chaleur conſtante & uniforme.

2°. Mais accordons, malgré cette impoſſibilité, que le cas arrivât? il n'y auroit alors qu'à diminuer, pendant quelque temps, la quantité des *matériaux* de la même diéte, & faire uſage des remédes communs & propres à la maladie; ce qui la guériroit

beaucoup plus efficacement & beaucoup plus vîte, que si l'on étoit obligé de passer d'une pleine nourriture de substances animales & de liqueurs spiritueuses, à des alimens aussi légers & aussi simples que ceux qui constituent notre régime. Mais, au fond, cette difficulté est si peu naturelle & si peu philosophique, qu'il n'y a point de meilleure réponse à l'objection, que l'objection elle même.

XIX.

Peut-être y a-t-il des Médecins, ainsi que des malades, qui pensent que la vie est bien peu de chose, sans les plaisirs sensuels & les voluptés corporelles ? Ainsi, quand les malades sont réduits, par la *luxure*, ou par des *maladies héréditaires*, à un état pitoyable, ils s'imaginent que ce seroit payer trop cher la conser-

vation de leur vie, que de la leur faire acheter par une ſobriété, & par une abſtinence auſſi longue & auſſi incommode que celle, dont notre méthode preſcrit l'uſage, ou qu'en un mot, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Fondés ſur ce beau raiſonnement, ils croyent devoir ordonner à tout hazard des remédes très-actifs & très-dangereux, pour ſoulager les malades ou les emporter ſans retour; & accorder, en même temps, à leurs appétits dépravés tous les alimens & toutes les boiſſons, dont ils ont envie, ou dont ils peuvent ſe raſſaſier. Mais ces Médecins ne conſidérent pas, ſans doute, qu'ils ſont comptables à la ſociété, à leurs malades, à leur conſcience, & au Maître Souverain; qu'ils ſont comptables, dis-je, de chaque

heure & de chaque moment, dont leur indulgence criminelle & meurtriére, abrégera la durée naturelle de la vie de leurs malades. Et les malades, de leur côté, ne font pas aſſez réfléxion, que le *ſuicide* eſt le plus mortel & le plus irrémiſſible de tous les péchés.

Si les uns & les autres avoient bien peſé ce qu'il peut réſulter de cette conduite ; ils verroient qu'il eſt fort poſſible, qu'un pauvre malade, qui n'eſt pas promptement expédié par un traitement auſſi inconſidéré, languiſſe miſérablement, ou ſoit moribond vingt ou trente ans, en proye à un feu dévorant & à des tortures auſſi cruelles que celles de la roue. Au lieu que par les méthodes, que je propoſe, ſi l'on ne parvient pas, avec le temps, à une cure parfaite, on dimi-

nuera très-certainement les souffrances des malades (a); leurs jours en seront prolongés; ou, au pis aller, les angoisses de la mort en seront plus legéres & plus douces, autant que la nature des choses sera capable de le permettre.

(a) Je supprime ici quelques lignes où l'Auteur paroît empiéter sur la Théologie.



CHAPITRE IV.

RÉFLEXIONS SUR LA Méthode générale de guérir les constitutions valètudinaires, foibles, délicates; fluettes, chétives, dépérissantes, soit héréditaires, soit acquises; de quelque cause que ces vices puissent procéder.

I.

IL eſt certain que tout animal, raiſonnable ou non, en parfaite ſanté, dont toutes les fonctions ſe font réguliérement, & qui a en main ou à ſa diſpoſition une quantité ſuffiſante d'alimens convenables, doit à la fin devenir *replet*, *frais* & *potelé*. Si cela n'arrive pas, quand même il ne ſe plaindroit d'aucune incommodité ou d'aucun déréglement

ſenſible, il faut qu'il régne un vice dans quelque partie de ſon corps ; ſoit que cela vienne d'un *régime* impropre, d'une *digeſtion* ou d'une *aſſimilation* imparfaite, ou de quelques organes internes attaqués.

Il eſt fort poſſible, que ce défaut ne ſoit pas ſenſible dans la jeuneſſe ; c'eſt-à-dire, lorſque les fibres & les ſolides ne ſont pas encore parvenus à leur plus grand dégré d'extenſion ; étant, pour ainſi dire, tenu ſecret par un plus grand degré d'*élaſticité* & de *volubilité*, dont ces ſolides ſont doués, pendant tout le temps qu'ils travaillent à leur développement. Mais, ſi l'animal eſt habituellement *fluet*, *maigre*, *débile*, *chétif* & *valétudinaire*, il doit y avoir néceſſairement dans les humeurs & dans les ſolides quelque dépravation *naturelle*, *héréditaire* ou *acquiſe*.

Il peut arriver, & il arrive souvent, que les *organes intellectuels* de ces personnes valétudinaires, sont plus fins & plus pénétrans que ceux des personnes grasses ou replettes ; sur-tout quand ces derniéres sont surchargées d'embonpoint. Mais la santé corporelle des hommes maigres, desséchés ou flétris, est toujours si chancelante, si précaire, si sujette à être altérée par les moindres accidens, que l'on rencontre perpétuellement des obstacles, qui s'opposent à la culture d'organes intellectuels aussi délicats, & qui les empêchent de s'élever à des connoissances aussi hautes que celles, où ils seroient parvenus sans des inconvéniens de cette nature.

Si ces infirmités n'étoient que médiocres ou supportables, ou qu'elles n'eussent pas encore at-

teint leur dernier degré ; une tempérance générale, de la sobriété, un bon air, de l'éxercice & un ſoin convenable de ce que l'on appelle les *non-naturels*, pourroient ſuffire à rendre la vie fort ſupportable, pendant tout le temps de ſa durée naturelle. Mais, quand le dépériſſement procéde d'un vice extrêmement mauvais, obſtiné, dangereux ; qui réſiſte aux précautions les plus ſages & aux moyens les plus efficaces, dont on fait communément uſage, je me propoſe d'indiquer ici la méthode la plus probable que je connoiſſe ; & vrai-ſemblablement la plus ſure que l'on puiſſe découvrir dans la nature des choſes, pour tâcher de parvenir à une cure *extirpative*, ou, tout au moins, de procurer une vie auſſi longue & auſſi commode, avec une liberté d'eſprit auſſi parfaite

que les circonſtances en ſeront ſuſceptibles.

II.

Dans un pareil cas, où le dépériſſement eſt parvenu à un degré tel que je viens de le décrire, il n'y a rien qui puiſſe rendre un ſervice auſſi bon & auſſi réel que l'uſage unique du *lait* & des *ſemences*; &, ſi l'on n'y étoit pas déja, il faudroit s'y mettre tout de ſuite, ſans balancer & ſans aucune préparation; principalement, ſi en tirant quelques onces de ſang, pour en faire l'épreuve, on le trouve viſqueux, ainſi que je l'ai toujours trouvé, & que j'oſe aſſurer qu'on le trouvera toujours dans de ſemblables circonſtances; n'étant pas poſſible qu'une *atrophie* de cette nature ſubſiſte ou ſoit de quelque durée; à moins

que le ſang ne ſoit preſque en gelée, & qu'ainſi l'*aſſimilation* ne puiſſe pas s'en faire.

Or, le lait & les ſemences ſont les ſeuls alimens propres à fournir un chyle, qui puiſſe ſe mêler par degrés avec l'ancien fluide viſqueux; qui puiſſe le délayer, l'atténuer, & empêcher un dépériſſement mortel : & en ce cas, le lait d'âneſſe eſt fort préférable à toute autre eſpéce de lait; c'eſt un vrai chyle doux, balſamique, bien-faiſant, & déja tout formé par les mains de la nature; il peut, ſans autre véhicule, paſſer dans les vaiſſeaux lactés; & même vrai-ſemblablement, ſans preſque avoir beſoin d'un plus grand degré d'atténuation que celui de ſon état naturel; tout chyle, dont la propriété naturelle eſt de nourrir, ſoit qu'il vienne de ſubſtances animales, ou

d'alimens végétaux, devant être réduit à une fluidité & à une douceur, ſemblables à celles du lait d'âneſſe.

Ce lait a des qualités, que l'on ne trouve point dans aucun autre lait propre à la nourriture, ni dans aucun autre chyle de ſubſtance animale ou végétale; c'eſt une ténuité, une douceur & un baume, qu'aucun autre aliment ne poſſéde à un ſi haut degré; & par conſéquent, de toutes les eſpéces de lait ou de chyle, il n'y en a point qui ſe convertiſſe auſſi promptement en chair & en ſang.

Les plus grandes cures, que j'aie vû faire jamais dans des maladies de cette eſpéce, abſolument déſeſpérées, n'ont été faites qu'avec du lait d'âneſſe pour le *déjeuner* & le *ſouper*, & avec du ſimple lait de vache & du

pain pour le *dîner* : on le prenoit chaud dans l'hyver, & froid dans l'été.

Les athrophies *nerveuſes* & *ſcorbutiques*, & les dépériſſemens, qui ne ſont pas portés à des degrés auſſi malins, peuvent admettre une plus grande variété d'alimens. Toutes les productions des jardins, bien bouillies, & bien accommodées avec du lait de vache, ſont preſque la même choſe qu'une ſimple nourriture de lait; il n'y a point d'autre différence, que celle qui ſe trouve entre la cuiſſon du feu ordinaire & la coction des organes animaux. Mais la nourriture de lait & de ſemences, ou même uniquement du lait pour tout aliment, ſont les moyens les plus infaillibles, & j'oſerois dire, les ſeuls qui ſoient propres à opérer une cure, ſi elle eſt poſſible dans

un cas aussi déplorable que je l'ai représenté ; &, en vérité, dans tout autre cas, quelque désespéré qu'il soit.

Si l'on ne parvient pas, avec le temps, à extirper la maladie par le moyen de ce régime, je ne crois pas que l'on puisse en venir à bout autrement ; cependant la vie en seroit infailliblement prolongée, & les symptomes du mal en deviendroient plus benins ou plus supportables ; mais la plupart des malades ne se détermineront vrai-semblablement à ce régime, que quand il sera trop tard. Quand on n'aura pas la commodité d'avoir du lait d'ânesse naturel, on pourra y suppléer par un lait d'ânesse artificiel ; c'est-à-dire, avec une composition de trois parties d'eau d'orge ; faite avec deux onces d'orge, & une once de racines de *pani-*

cot confit (a), dans trois *chopines* d'eau, que l'on fera bouillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une *pinte*; après quoi, on la passera. Et on y ajoutera une quatriéme partie de lait de vache, bien bouilli & bien écumé.

III.

En voila assez pour ce qui regarde la diéte ou le régime, que doivent observer les valétudinaires maigres, débiles & chétifs à l'excès. Mais, comme ces malades ne font la digestion que d'une maniére très-imparfaite, & qu'ils ne sont pas en état de soutenir de fortes évacuations, ni des *altérans* actifs, il faut pro-

(a) Le *panicot confit* est la racine de *chardon roulant de mer*, qu'on a l'art, en Angleterre, de confire, après l'avoir découpé en las d'amour.

portionner les médicamens, qu'on leur donne, à leur diéte & à leur foibleſſe : il n'y a point d'évacuations, qui puiſſent leur convenir, que de foibles vomitifs, ſouvent répétés ; par exemple, dix ou douze grains de la poudre d'*ipécacuana*, ou une once de ſa *teinture*, que l'on prend dans du thé de *fleur de camomille*, une fois la ſemaine ; ou du moins tous les quinze jours ; & ſi cela ne cauſe pas le vomiſſement, on ſe chatouillera la gorge avec une plume, pour le provoquer ; mais ſur-tout, lorſque l'on ſera attaqué d'*inſomnies*, de *flatuoſités*, de *gonflement d'eſtomac*, &c : ſymptomes, auxquels l'on eſt généralement ſujet ; quand on eſt dans cet état de dépériſſement.

Mais, ce que j'aime beaucoup mieux que tous les *émétiques artificiels* pour ſe faire vomir, c'eſt de

de ſe chatouiller intérieurement la gorge & les glandes, avec les doigts, juſqu'à ce que l'on rende le *phlegme*, qui eſt dans l'eſtomac ; & de répéter cela trente ou quarante fois, tous les matins, ou tous les deux ou trois jours, ou auſſi ſouvent que l'on y eſt ſollicité par des rots putrides, ou par des vents incommodes : car, en perſiſtant long-temps dans cette méthode, les *glandes* ſe déchargeront du phlegme ou de la bile ſurabondante, & l'on pompera le vent, qui y eſt enfermé, beaucoup plus aiſément, & avec moins de danger, que par tout autre *émétique artificiel* ; ſans avoir recours à ces déluges de potions dégoûtantes, que des *Apotiquaires* ignorans ont coutume d'adminiſtrer ; puiſque l'expérience démontre, qu'un ſeul vomiſſement ſec ; c'eſt-à-dire, qui ſe fait

ſans le ſecours d'aucune liqueur, quoiqu'à la vérité, plus douloureux, eſt infiniment plus efficace, que deux ou trois vomiſſemens humides, où l'on ſe lave copieuſement l'eſtomac.

Car, le grand effet des vomiſſemens, c'eſt d'occaſionner des *ſpaſmes*, & des efforts violens dans les muſcles de l'*abdomen*, moyennant quoi, toutes les obſtructions des glandes ſont forcées de s'ouvrir, la viſcoſité des humeurs ſe briſe & s'atténue, & la tranſpiration eſt moins gênée. Avec ces vomiſſemens ſecs, joints à un uſage conſtant de lait d'âneſſe, j'ai raccommodé mon ſang, & redonné de l'embonpoint à mes muſcles, & à beaucoup d'autres perſonnes, à qui j'ai enſeigné ma méthode; je me ſuis, dis-je, rétabli beaucoup plus avantageuſement, que par tout autre moyen

ufité en Médecine, dans des cas auffi défefpérés que ceux, dont il eft ici queftion.

Cette méthode n'eft qu'une pure imitation des opérations de la nature, qui follicite naturellement & méchaniquement toutes les perfonnes furchargées de *flegme*, de *bile* & de *vent*, à rendre ces fuperfluités, en chatouillant leur gofier jufqu'à ce qu'elles foient en action de vomir; & ces évacuations ne manquent jamais de foulager dans de pareilles circonftances, de même que les éternuemens: or *Medicus debet folummodo naturæ adminiftrare*. Ceux qui ont de l'averfion pour les *vomitifs artificiels*, doivent tâcher, à force de pratique, & de faire jouer les mufcles de l'abdomen, d'acquérir la facilité de vomir: c'eft un moyen fur d'être foulagé dans toutes les occafions nécef-

saires ; ainsi que je l'ai éprouvé moi-même, & beaucoup d'autres, qui s'en sont très-bien trouvés ; sur tout les personnes délicates, foibles, *hystériques*, usées ou dépérissantes : mais il faut s'y éxercer avec opiniâtreté & persévérance, jusqu'à ce que l'on en ait acquis la facilité.

IV.

Le seul inconvénient de ces vomissemens *secs* ou *humides*, c'est la *révulsion* nécessaire, dont ils sont la cause, qui produit quelquefois des constipations fort incommodes. Mais bien-loin que ce soit là un mal réel ; c'est au contraire un des meilleurs effets, que ces vomissemens puissent produire : car, pour ces sortes de valétudinaires, un dévoyement un peu considérable, est presque toujours

un ſigne infaillible de mort. En général, ils finiſſent par une *diarrhée*, à laquelle ces vomiſſemens remédient, ou même, qu'ils préviennent. Car, quand ces diarrhées attaquent des perſonnes auſſi fluettes & auſſi délicates, non-ſeulement elles emportent toute leur nourriture, elles indiquent encore que tout le ſyſtême des *ſolides* & des *nerfs*, eſt tellement relâché, qu'il n'eſt plus poſſible de lui redonner du reſſort.

Mais, en ſuppoſant que la conſtipation fut trop obſtinée, & trop incommode, il n'y auroit qu'à prendre le ſoir un petit *électuaire* lénitif ; une dragme de *lait* ou de *fleurs de ſoufre* ; une pilule ou deux d'*Anderſon* ou de *Rufus*, & l'on en feroit infailliblement, & très-doucement ſoulagé. Un clyſtére de lait ou de bouillon, avec un peu d'huile d'a-

mandes douces, feront évacuer les excrémens recuits, qui obstruent ou gênent le mouvement *péristaltique*. En soupant avec des pommes & du lait; avec une compotte de prunes & de séné, ou quelqu'autre *apéritif* benin, on fera infailliblement disparoître ce symptome. Mais, au fond, à moins que la constipation ne soit très-douloureuse & fort obstinée, il vaut mieux la supporter que de travailler à la détruire.

Car, alors, les alimens ont plus de temps pour passer dans les vaisseaux lactés, afin de raccommoder le sang, & de redonner de l'embonpoint aux muscles; les solides & les nerfs ont aussi par-là, une plus grande facilité de se consolider & de reprendre leur ressort. Car je ne connois rien qui affoiblisse les esprits, qui cause l'amaigrissement, & qui relâche

tout le ſyſtême des nerfs & des ſolides, autant que des purgations & des ſelles fréquentes & copieuſes; ainſi que je l'ai reconnu dans la cure ordinaire, mais peu naturelle, de la *gonorrhée virulente* : c'eſt pourquoi, il eſt fort rare que je me ſerve de purgatifs pour mon propre uſage, ou que je les conſeille aux perſonnes *valétudinaires*, ou attaquées de maladies *nerveuſes*.

Dans des cas auſſi délicats, quand même on obſerveroit déja le régime, que j'ai tant de fois décrit, une abſtinence plus rigoureuſe qu'à l'ordinaire, plus d'éxercice, & des vomiſſemens ſecs ou ceux que l'on ſe procure, en ſe fourrant les doigts dans la gorge, m'ont toujours tenu lieu de *cathartiques*. Il n'y a que des tempéramens forts, robuſtes & ceux qui ont des *nerfs* fermes &

vigoureux, auxquels des purgations fréquentes puiſſent réuſſir ; & je ſuis perſuadé que deux vomiſſemens aſſez forts, fatigueront moins la machine qu'une ſeule purgation draſtique. Car, dans les cas que nous ſuppoſons ici, c'eſt une choſe notoire que toutes les ſouffrances ſont cauſées, principalement, par le relâchement & la foibleſſe de l'eſtomac, joints à la viſcoſité des humeurs : ſi l'on parvient à l'extirpation de ces deux vices, tous les autres ſymptomes malins ne ſubſiſteront pas long-temps.

En ne donnant des alimens à l'eſtomac qu'avec une extrême ſobriété, ſemblable à une jambe rompue, il ſe conſolidera de lui-même, ou reprendra méchaniquement ſon reſſort ; les glandes innombrables de l'eſtomac & des boyaux ſe déchargeant conſtamment

ment de leurs humeurs viſqueuſes, ont beſoin d'être ſouvent nétoyées par le moyen de vomiſſemens, que l'on ſe procure avec les doigts; mais comme ces glandes ſont en plus petit nombre, en deſcendant vers le *rectum* & l'*anus*, elles n'ont pas beſoin d'une auſſi grande quantité de purgatifs.

V.

Quand le ſang & les humeurs ſont *épaiſſes, viſqueuſes* & *gluantes*, ainſi qu'il arrive toujours dans les cas que nous conſidérons ici; & que par-là, tous les *capillaires* & tous les petits *vaiſſeaux lymphatiques* ſont engorgés, obſtrués ou remplis à l'excès, il n'y a rien qui ſoit plus capable de les ſoulager, & de les rendre libres, que de petites ſaignées ſouvent répétées; trois, quatre, cinq ou ſix

onces de ſang au plus, toutes les ſemaines, tous les mois ou tous les trois mois, ſelon que les malades ſont en état de le ſoutenir; ou, ſuivant que l'on trouve le ſang, tiré par un grand orifice.

Mais il faut abandonner ce traitement, dès que l'on s'apperçoit que le ſang a perdu ſa viſcoſité ou ſon épaiſſiſſement d'une couleur de foie; & lorſque le malade a des défaillances ou de longues foibleſſes, quand on le ſaigne : car de pareils ſymptomes ſont des ſignes certains que la ſaignée n'eſt plus utile. Et même, en général, toutes les fois qu'à l'occaſion d'une ſaignée, l'on eſt attaqué de ces longues défaillances, il ne faut plus tirer de ſang; car, quand cette évacuation eſt convenable, elle reléve toujours les eſprits peu de temps après : on doit comprendre alors

que le mal ne réside point dans les grands troncs des vaisseaux; mais dans les plus petits rameaux, & dans les *capillaires* : c'est pourquoi nous indiquerons dans la suite, une autre méthode ; afin de remédier à cet inconvénient.

Mais, tant que le sang est couvert d'une *coanne*; que sa partie grumeleuse est toujours d'une couleur de foie ; que sa sérosité est jaune, tannée, salée au goût; & qu'après avoir tiré du sang, le malade se trouve mieux qu'auparavant, les petites saignées, souvent répétées, peuvent être d'un fort bon service, pour donner de la liberté à la circulation des humeurs ; pour que les organes & tous les solides, moins surchargés, puissent reprendre leur ressort ; & que le mauvais sang évacué fasse place à un nouveau fluide, doux, benin, balsamique

& ſalubre, dont le mêlange & l'aſſimilation, ſe faiſant peu à peu avec l'ancienne maſſe viſqueuſe, parviendra enfin à la raccommoder. J'ai vû guérir par cette conduite, & même prévenir des *phtiſies*, des *maux hectiques*, des *pleureſies*, & des *rhumatiſmes*, à leur premier degré, en y joignant l'uſage du petit lait doux.

V I.

Quand le ſang, qui circule dans les troncs des grands vaiſſeaux, eſt parvenu à un état paſſablement bon, & que le vice ne paroît plus réſider que dans les *glandes*, les *capillaires*, ou les *lymphatiques*, les remédes altérans, que j'ai trouvés les plus propres à porter leur action juſques dans des vaiſſeaux auſſi déliés, ſont le *cinnabre naturel* ou

artificiel, l'*eau argentée*, les *cloportes*, le *nitre* & le *lait de ſoufre*, avec des *teſtacées*, combinés de maniére qu'ils ſoient les plus conformes au tempérament du malade, & les plus légers à l'eſtomac qu'il eſt poſſible.

Je puis aſſurer, avec la plus grande candeur, que dans des cas auſſi obſtinés que ceux, dont il eſt ici queſtion, je n'ai rien vû de plus ſalutaire que de grandes doſes de *cinnabre naturel* ou *artificiel*, pris dans du lait d'âneſſe ou dans du petit-lait doux de vache ; toutes les fois que l'on a perſévéré long-temps, & réguliérement dans l'obſervation de ce régime. Il eſt rare qu'il cauſe quelqu'agitation extraordinaire, à moins que ce ne ſoit dans l'eſtomac, les premiers jours que l'on commence à en prendre. Il n'a guéres d'autre opération ſen-

ſible, que celle d'adoucir, & d'atténuer peu à peu le ſang dans les plus petits vaiſſeaux : par le ſoufre, qui entre dans ſa compoſition, il préſerve d'une conſtipation incommode des tempéramens auſſi affoiblis, que ceux dont il eſt ici queſtion. J'en ai donné, pendant fort long-temps, *trois dragmes* par jour dans un véhicule quelconque; enſuite, deux fois par an, au Printemps, & dans l'Automne, pendant ſix ſemaines conſécutives, à chaque fois; & ayant fait continuer ce régime, pendant vingt ans, le malade a repris, à la fin, de la force, & de l'embonpoint.

Je regarde ce remède comme le plus excellent qu'il y ait pour raccommoder le *ſang*, ouvrir les *glandes capillaires* obſtruées, & empêcher toute maladie aigue, pourvû que l'on y joigne une

tempérance & un éxercice convenable ; je le crois même ſupérieur au fameux *nitre catholicon* de *Mylord Bacon*, qui eſt cependant un remédetrès-ſimple, très-exquis & le plus grand antidote connu contre les *inflammations*, & les déréglemens, ou les déſordres cauſés par les fiévres. L'expérience démontre, qu'il briſe & qu'il atténue la partie caillée du ſang ; qu'il rend plus fluide ſa ſéroſité viſqueuſe, même en plein air ; c'eſt-à-dire, qu'il produit ces effets, même ſur le ſang tiré des veines. Ses effets ſur le feu, & dans la reſpiration, démontrent qu'il eſt le plus grand ami des corps animaux.

On ſçait que les *cloportes* ne ſont qu'une ſimple eſpéce de *ſel armoniac* ou de *nitre* élaboré par des *organes animaux*, & intimement uni à des *humeurs animales* ;

& leur efficacité eſt bien connue dans les inflammations des yeux, & dans les obſtructions des nerfs optiques & des glandes ; quoique l'on puiſſe aſſurément compter ces parties au nombre des organes animaux les plus délicats. La faute, que l'on commet ordinairement, quand on les adminiſtre, c'eſt de ne les pas donner pendant un temps aſſez long, ni en ſuffiſante quantité, pour qu'elles puiſſent produire des effets bien ſenſibles. Mais je ſuis très-intimement convaincu qu'elles ſont infiniment au-deſſus de tous ces ſecrets chimiques, de toutes ces gouttes ou pilules, que l'on vante ſi fort aujourd'hui; pourvû que l'on y joigne un régime convenable ; elles ont de plus l'avantage de ne cauſer aucun danger, pas même aux enfans les plus foibles.

Quant aux *teſtacées*, leur nature & leur opération ſont connues ſuffiſamment; & leur tiſſure eſt viſible aux Microſcopes ordinaires. Ce ne ſont que des *éponges* ſolides, qui ſuccent, attirent, & reçoivent dans leurs pores tous les acides, par tout où elles en rencontrent, ſur tout dans les premiéres voies où les acides ſe trouvent principalement; & je ſuis certain que le *cinnabre*, les yeux d'écreviſſe, le *nitre* & la *cochenille* bien pulvériſés, & avalés dans quelques potions agréables un peu *acidulées*, comme une potion ſaline de *ſel d'abſinthe*, du *jus de citron* mêlé dans de l'eau commune, du *lait* ou de l'*eau d'orge*, acidulés avec de la gelée de *groſeille*, & autres ſemblables; je ſuis certain, dis-je, que cette compoſition eſt un des meilleurs fébrifuges qui ſoit connu aux hommes,

particuliérement, quand on n'a point à craindre des éruptions *cutanées* ou des pustules *critiques*; car, alors, afin de rendre cet effet plus prompt, on doit aider ces remédes par quelque composition plus chaude, qui ait la propriété de pousser vers la surface la matiére de l'éruption.

VII.

L'action de se frotter par tout le corps avec un linge rude, avec de la flanelle chaude; mais surtout avec des brosses ou des vergettes appropriées à cet usage, particuliérement le long de l'épine du dos, des bras & des jambes, est une opération admirable, pour attirer le sang & les humeurs à la surface du corps, & rendre par conséquent les muscles plus charnus. Cela né-

toye, décrasse & désobstrue les orifices des glandes de la transpiration. Si on lave ensuite toute la peau avec une serviette trempée dans de l'eau chaude, quand il fait froid ; & dans de l'eau froide, quand il fait chaud, cela contribuera beaucoup à emporter la crasse, qui embarrasse la transpiration, & par conséquent à rendre la circulation plus aisée & plus libre. On fera cette opération pendant une demi-heure ou un quart d'heure, matin & soir. Et afin de s'entretenir en quelque sorte dans une friction perpétuelle, on portera toujours, immédiatement sur la peau, une petite veste de cotton bien clôse & bien boutonnée, avec une large *ceinture* autour des *reins*, pour tenir tous les *boyaux* & les *lactées* dans leur situation propre & naturelle.

VIII.

Quand le ſang eſt adouci & atténué en bonne partie, (ce qu'il eſt aiſé de diſcerner par le moyen d'une petite ſaignée, en comparant le ſang avec celui d'un agneau ou d'un veau). Il n'y a point de meilleurs remédes pour fortifier, tanner & endurcir les ſolides, en général, & les tuyaux alimentaires, en particulier; que le *quinquina*, & ſes préparations; de l'*extrait* de *quinquina*, avec une troiſiéme partie d'*extrait* de *rhubarbe*, mis en pilules avec du *baume polychreſte*, ou une *électuaire* de ces remédes, avec quelque *ſyrop* convenable; environ une demi-dragme ou quarante grains de ces ingrédiens, que l'on prendra, à des heures fort éloignées des repas,

deux fois par jour, dans de l'*eau de Briſtol*, ou dans un *apozème*, compoſé de ſix dragmes de *quinquina* pulvériſé, d'une demi-once de *miſleto*, de trois dragmes d'*extrait* de *valériane ſauvage*, de deux dragmes d'*écorce d'orange*, d'une demi-dragme de *cardamome* & d'une dragme de *cochenille*, infuſés dans trois demi-pintes d'*eau* de *Briſtol*, réduites à une quarte, paſſée ou filtrée; environ quatre ou cinq cuillerées de cette compoſition pour une doſe, que l'on prendra pendant ſix ſemaines, dans les ſaiſons du Printemps & de l'Automne.

Un excellent moyen de fortifier les ſolides, dans les cas d'un dépériſſement invétéré, c'eſt de mâcher & d'avaler, après que la digeſtion eſt faite totalement, un ſcrupule, ou une demi-dragme de bon *quinquina*, trois fois

par jour, & tous les trois jours, de mâcher, le ſoir, un ſcrupule de *rhubarbe*. Dix ou quinze gouttes d'*élixir de vitriol* dans un verre d'eau fraîche de *Spa* ou de *Pyrmont*, priſes deux fois par jour, contribueront auſſi beaucoup à donner de l'appétit, de la force & des eſprits; pourvû néanmoins que cela ne reſſerre pas trop promptement, ou ne faſſe pas ſouffrir des entrailles auſſi délicates & auſſi tendres que celles des malades, que nous ſuppoſons ici.

IX.

Des bains froids, dans la *Mer*, dans une *Rivière*, ou dans l'eau commune, au moins pendant la ſaiſon chaude de l'Eté, ſont fort propres à donner du reſſort aux ſolides; mais ils ne produiront que très-peu d'effet, ſi le ſang

n'eſt pas déja atténué & adouci. J'en ai fait l'épreuve ſur moi-même une infinité de fois, ſans aucun ſuccès; quelquefois même ils occaſionnent pluſieurs incommodités, & ils expoſent au danger de violens *maux de tête*, à des *friſſons*, à des *contractions* & à des *fiévres intermittentes*, ſi l'on en fait uſage trop long-temps, avant que le ſang ſoit aſſez raccommodé : mais, quand cet inconvénient n'a plus ſubſiſté, ils m'ont toujours fait beaucoup de bien, de même qu'à pluſieurs autres perſonnes, à qui je les ai conſeillés; de ſorte que je n'ai jamais ordonné de bains froids, depuis que j'ai fait cette obſervation, ſans m'être aſſuré au paravant, au moyen d'une ſaignée, de l'état des humeurs & des boyaux de ceux que j'ai eus à traiter : & quand j'ai trouvé ces

humeurs en mauvais ordre, j'ai toujours défendu les bains froids.

Avant de se plonger dans l'eau, il faut toujours avoir la précaution de se bien rafraîchir la tête avec de l'eau froide; & s'y jetter la tête la premiére, ou ce que j'aimerois mieux, s'y plonger brusquement tout le corps; en répétant trois ou quatre fois cette opération, pendant deux ou trois minutes au plus; si c'étoit dans une riviére, ou dans la mer, on pourroit y rester dix ou quinze minutes : car, ici comme dans toutes les autres opérations de la Médecine, il vaut mieux le faire souvent & peu à chaque fois, que d'y être long-temps, mais rarement; *gutta cavat lapidem non vi, sed sæpe cadendo*. Quand le sang est suffisamment atténué ou raccommodé, il est certain que les bains froids, dans les saisons chaudes

chaudes, ſont très-bons aux conſtitutions uſées ou valétudinaires.

X.

Mais les éxercices de toute eſpéce ſont ce qu'il y a au monde de meilleur, pour fortifier les ſolides & les nerfs. Aller à cheval, en carroſſe, ſe promener, jouer à la boule & au volant; en un mot, tout éxercice, de quelqu'eſpéce qu'il ſoit, eſt bon & bienfaiſant. Dans l'Hyver ou dans le mauvais temps, on peut s'éxercer, à couvert, avec un *tremouſſoir*, un *branle*, une *cloche muette*, une *pompe*; ſe promener dans une *gallerie* ou une longue ſuite de chambres (a). Quand il fait

(a) Il eſt évident que l'Auteur n'a ici en vûe que les perſonnes riches, dont la molleſſe eſt la principale cauſe de leurs maladies. Les autres perſonnes,

beau temps ; outre les éxercices, dont nous avons déja parlé, il y en a une infinité d'autres, que l'on trouve dans les Ecrivains *Gymnastiques.* Chaque valétudinaire même en pourra découvrir, qui soient assortis à la foiblesse de ses organes ou de ses membres particuliers.

Mais il ne faut pas compter que ces éxercices soient bien efficaces, si l'on n'y joint un régime convenable d'alimens doux, rafraîchissans, délayans, balsamiques. Il faut que l'éxercice soit, ainsi que la diéte, constant, uniforme & régulier ; ne le prendre que quand la digestion est bien faite, & à une aussi grande distance des repas qu'il est possible ; point trop violent, ni trop long à cha-

obligées de travailler pour leur subsistance, trouvent communément dans leur travail un éxercice suffisant.

que fois ; mais à des heures réglées & convenables ; ſans ceſſer de le prendre, pendant un temps conſidérable, auſſi réguliérement que l'on prend ſa nourriture ; n'aller pas juſqu'à la ſueur, mais juſqu'à ce que l'on ſe ſente bien chaud par tout le corps.

Je ſuis perſuadé que d'aller à cheval eſt le meilleur éxercice qu'il y ait pour la digeſtion, pour fondre ou pour détruire les obſtructions de l'*abdomen* & des *glandes méſéraïques* ; mais la promenade vaut mieux pour la nutrition ; elle diſtribue le chyle plus également, & procure plus d'embonpoint aux muſcles, & à toute l'habitude du corps. On doit obſerver que la violence & l'opiniâtreté dans les éxercices de toute eſpéce détruiſent la ſanté, & ont d'auſſi mauvaiſes ſuites que tous les autres excès.

XI.

Il eſt ſurprenant que les hommes ayent été ſi long-temps à éxaminer & à découvrir les grands avantages, que l'on peut retirer des Eaux Minérales de toute eſpéce. On a d'abord éprouvé la vertu des plantes, des fruits, des ſemences & des racines pour la cure des maladies. Afin de s'en aſſurer, on n'avoit guéres beſoin que d'obſerver l'uſage qu'en faiſoient les différentes eſpéces d'animaux, ſoit pour ſe nourrir, ſoit pour ſe guérir, lorſqu'ils étoient malades ou incommodés. Après cela, on ſe mit à rechercher les effets, que pouvoient produire les ſucs & la chair de différens animaux ſur quelques tempéramens, & dans certaines maladies, ſoit en qualité de nourriture, ou en qualité de reméde.

On essaya ensuite les minéraux de toute espéce ; mais c'étoit s'attacher à des substances fort contraires à la nature humaine, à moins qu'elles ne soient infiniment adoucies & rafinées & même, en ce cas, elles ne sont presque jamais propres à pénétrer dans des canaux, ou des couloirs aussi fins & aussi délicats que ceux d'un corps animal (a) ; au moins, à les prendre selon les préparations, que l'art des hommes a sçu leur donner jusqu'à présent ; car jamais on n'a pû parvenir à en faire prendre aux *bêtes* de leur bon gré ; quoiqu'on en ait mis dans l'eau pour leur servir de boisson.

Cependant, en dépit de la nature, on a fait subir aux minéraux, les tortures du feu, dans

(a) Il est clair que M. *Cheyne* éxcepte ici le *mercure*.

les préparations chimiques. Ce que je regarde, par rapport à la ſanté de l'homme, comme une invention plus pernicieuſe & plus meurtriére, que la poudre à canon: & pendant tout ce temps, on a négligé d'ouvrir les yeux ſur les ſalutaires effets des préparations naturelles, & preſque divines, des ſubſtances métalliques, qui ſe trouvent combinées, proportionnées, & diviſées à l'infini, dans les différentes eſpéces d'*eaux minérales.*

Néanmoins, j'oſe aſſurer qu'il y a, à peine, un *mille quarré* ſur la ſurface de la terre, ou, du moins, qu'il n'y a point de montagne, ou même de colline, où il n'y ait quelque ſource d'*eaux minérales*, propres à la guériſon des maladies humaines, ſoit en qualité d'*évacuant*, d'*altérant* ou de *fortifiant*, ſi on les éxamine avec ſoin, & qu'on les ordonne

à propos; ſur-tout, en y joignant un régime convenable. Et je crois démontré que, par tout où il y a une colline ou quelqu'éminence conſidérable, il doit y avoir de l'eau minérale: puiſqu'une colline n'eſt rien autre choſe, que le réſervoir ou le receptacle de quelque *minéral*: mais il eſt beſoin d'induſtrie & d'expérience, pour rendre ces *eaux minerales* propres aux tempéramens des malades, & à la cure des maladies.

Puiſque l'on a commencé à éxaminer, avec ſoin, la variété infinie d'eaux minérales, qui ſe trouvent en Angleterre, & que l'on s'eſt rendu attentif à leurs différentes compoſitions, à leurs natures & à leurs vertus, j'eſpére que les perſonnes d'Angleterre les plus diſtinguées pourront enfin couler leurs jours moins miſéra-

blement qu'elles n'ont coutume de le faire ; pourvû que l'on s'applique à pratiquer les régles de la tempérance, & à obſerver un régime convenable.

Car je ne puis pas m'empêcher de croire, que l'Auteur de la Nature a donné aux hommes quelque moyen général, & très-évident de conſerver leur ſanté, lui qui a pourvû ſi libéralement aux beſoins & aux néceſſités de toutes ſes créatures ; & depuis cinquante ans d'étude & d'obſervation, je n'ai rien trouvé d'auſſi viſiblement déſigné pour cet effet, que la tempérance & la ſobriété, que l'uſage d'alimens doux, rafraîchiſſans, balſamiques ; &, dans des cas particuliers, qu'une nourriture de lait & de végétaux, & très-peu de ſubſtances animales ; en prenant pour boiſſon de l'eau commune, ou de

quelqu'eau

quelqu'eau minérale, d'une nature ſpécifique, pour les maladies ou les incommodités, dont on eſt attaqué.

C'eſt à la ſagacité du Médecin, qui traite une maladie, à découvrir l'eſpéce d'eau minérale convenable à la nature & aux différens degrés du mal : ce que je crois néanmoins fort aiſé à trouver ; & ce qui diminueroit conſidérablement les ſouffrances de la plûpart des valétudinaires. Il n'y a preſque point de *malade*, prenant d'une eau minérale, ou de Médecin un peu attentif, qui ne puiſſe diſtinguer aiſément, & fort promptement les bons ou les mauvais effets de cette eau. Toutes les eaux minérales ferrugineuſes ſont *aſtringentes*, & redonnent de la vigueur ; toutes les eaux *ſalines* font évacuer ; les *crétacées* ſont *altéran-*

tes & *adouciſſantes*; & celles qui ont un mêlange de principes, ont auſſi des effets compoſés.

XII.

Il eſt de la plus grande conſéquence, qu'un *valétudinaire* d'un tempérament fluet, délicat, uſé ou dépériſſant, reſpire un air doux, agréable & benin. J'ai eu ſouvent occaſion de faire remarquer, combien l'air eſt néceſſaire pour atténuer, purifier & animer le ſang & les humeurs des animaux, ainſi qu'il eſt évident, par la différence qui ſe trouve entre le *ſang artériel*, élaboré & perfectionné dans les poumons, & le *ſang vénal*, qui n'a pas encore ſubi les opérations de cet organe. Un air pur, net, tiéde, ſec, ſoulé, à un degré convenable, de *nitre volatil*, &

rempli d'exhalaiſons de plantes *odoriférantes* & *ſalubres*, redonne du baume & de la vigueur aux humeurs des corps animaux, comme le démontrent les différens effets, que produiſent, ſur les animaux de toute eſpéce, l'*Eté* & l'*Hyver*, le beau & le mauvais temps.

C'eſt pourquoi les *valétudinaires* devroient plutôt demeurer dans des campagnes bien découvertes & bien libres, à l'abri des vents de *Nord* & d'*Eſt*; ſur des lieux d'une élévation médiocre; c'eſt-à-dire, qui tiennent à peu près le milieu entre le ſommet des plus hautes montagnes voiſines, & le niveau de la Mer ou des Riviéres; leurs fenêtres expoſées au *Midi* ou à l'*Occident*, & leur chambre à coucher bien aërée, en laiſſant leurs fenêtres ouvertes pendant tout le jour,

L'ingénieux & le ſçavant M. *Arbuthnot*, dans ſon *Eſſai ſur l'Air*, a expliqué, & fait ſentir les avantages de cette conduite d'une maniére très-judicieuſe & très-élégante.

XIII.

Je me ſuis étendu, & j'ai inſiſté plus long-temps, & plus particuliérement ſur cette maladie que ſur toute autre, à cauſe qu'elle renferme dans ſa généralité le *ſcorbut*, le *ſcrophule*, l'*atrophie*, la *phtiſie*, la *goutte*, la *pierre*, l'*aſthme*, & toutes ſortes de *maladies nerveuſes*, dans leur dernier degré, qui ſont, en général, la ſource ou la cauſe radicale & fondamentale de toutes les maladies *chroniques* quelconques, accompagnées d'*atrophie*. J'ai pris ce cas, dans le plus

mauvais état que l'on puiſſe ſuppoſer ; j'en ai ſuivi les degrés juſqu'à ſon dernier terme ; c'eſt-à-dire, juſqu'à la *mort*, ou juſqu'à un rétabliſſement, tel que le peut attendre un *valètudinaire* de naiſſance. Car je ne prétends pas, qu'un tempérament de cette nature, puiſſe jamais acquérir la force & la vigueur d'un homme naturellement ſain ; mais ſimplement, que l'on peut, en extirpant ſes infirmités habituéles, lui rendre l'humeur gaye, & la liberté de penſer à ſon aiſe.

Je me ſuis appliqué ſur-tout à bien éclaircir cet article, & à le détailler plus ſcrupuleuſement, que je n'ai fait toute autre maladie chronique, à cauſe que c'eſt le mal le plus ordinaire des eſprits les plus fins, les plus brillans & les plus pénétrans ; & que je me ſuis propoſé d'ailleurs de

le traiter comme un modéle, que l'on doit ſuivre, pour tous les degrés, plus ou moins fâcheux de cette maladie, ou de toute autre maladie chronique. Car des ſymptomes moins malins, & des circonſtances plus favorables n'auront pas beſoin, pour être guéris, d'un temps auſſi long, ni d'une attention ou d'une éxacti-tude auſſi ſcrupuleuſe; étant in-conteſtable que, *quod poteſt ma-jus, poteſt minus*; c'eſt-à-dire, ce qui peut le plus, peut le moins.

Mais je prie le Lecteur de faire attention, que les *directions* & les *méthodes*, que je preſcris ici, ne ſont point pour les per-ſonnes fortes & robuſtes: il eſt évident que les remédes ne ſçau-roient produire quelqu'effet bien ſenſible ſur ces ſortes de tempé-ramens, ſi on ne les propor-tionne pas à leur force naturel-

le, & à l'opiniâtreté ou à la rigueur du mal. Vouloir les guérir par cette méthode, ce seroit battre une Forteresse à coups de pistolet.

CHAPITRE V.

DES DIFFÉRENTES puissances de la Diéte, *& des Maladies que chaque espéce de* Diéte, *est capable de guérir ou d'extirper.*

I.

UNE simple nourriture de *lait d'ânesse*, (environ deux pintes par jour, sans aucun autre aliment ni boisson) est capable, avec le temps, de guérir un *cancer*, en quelque partie du corps que ce soit, sans autre précaution que les pansemens

ordinaires ; pourvû que le malade ne ſoit pas totalement uſé ; avant de ſe mettre à ce régime, ou qu'il ne ſoit pas trop avancé en âge : & même, en ce cas, ſes ſouffrances en deviendront moins rigoureuſes, ſa vie en ſera prolongée, & il aura une mort plus douce : ſur-tout, en ſe faiſant faire de temps à autre de petites ſaignées ; en prenant quelquefois des *cloportes*, des *yeux d'écreviſſes* préparés, du *nitre* & de la *rhubarbe*, adminiſtrés à propos : mais il faut continuer ſa *diéte*, même après que l'on eſt guéri, & ne jamais y faire un grand changement, à moins qu'en la place de *lait d'âneſſe*, on ne ſe nourriſſe que de lait de vache & de ſemences (a).

(a) Voyez M. *Aſtruc*... des maladies vénériennes.

II.

Quand on peut extirper un *cancer*, le cicatriſer enſuite par les moyens ordinaires ; c'eſt-à-dire, avec des panſemens doux, rafraîchiſſans, modérés, & le laiſſer enfin couler comme un cautére à la partie affligée, en ſe nourriſſant de lait de vache & de ſemences, & continuant toujours un pareil régime, ce *cancer* ne ſera pas plus incommode, la vie & la ſanté n'en ſeront pas plus altérées, que ſi l'on n'en avoit été preſque jamais affligé, principalement, ſi l'on n'a pas encore atteint l'âge de cinquante ans.

III.

Avec du lait & des ſemences, pour toute nourriture ; de peti-

tes ſaignées ſouvent répétées, ſelon que les ſymptomes deviennent plus mauvais ; un peu d'*ipécacuanha*, ou quelques vomiſſemens ſecs, une fois ou deux la ſemaine ; &, en mâchant du *quinquina* le matin, & quelques grains de *rhubarbe* le ſoir, on guérira totalement des *conſomptions* ; même, quand elles ſont accompagnées de *tubercules*, d'un *hœmoptyſie*, & d'une fiévre *hectique*, au premier degré. Si on ne les guérit pas tout-à-fait dans leur ſecond degré, au moins on les ſoulagera beaucoup ; ſur-tout en montant ſouvent à cheval, & en reſpirant un air pur & d'une chaleur modérée ; enfin, quand ces maladies ſeront à leur troiſiéme & dernier degré, ce régime eſt fort propre à procurer aux malades une mort douce & aiſée.

IV.

Si, avant l'âge de cinquante ans, l'on ſe réduit à ne prendre pour tout aliment que du lait de vache, environ deux pintes par jour, on parviendra à guérir radicalement toutes ſortes d'attaques d'*épilepſie*, d'*hyſtériſme*, ou d'*apopléxie*, qui ne ſont que des *ſymptomes* d'une maladie générale, que j'appelle *ſcorbutico-nerveuſe* ou le ſimple *ſcorbut* dans ſon dernier degré. Mais, ſi le malade approche de cinquante ans, il doit toujours continuer ce régime, même après être guéri; en y ajoutant ſeulement quelques alimens végétaux : autrement il s'expoſeroit à des rechutes, ou à des attaques beaucoup plus fréquentes, & beaucoup plus rigoureuſes, ſous leſquelles il faudroit enfin ſuccomber.

V.

En ſe mettant au *lait de vache*, pour toute nourriture, avant l'âge de cinquante ans, ce ſera le meilleur moyen de ſe guérir d'une *hémiplégie*, ou même d'une *paralyſie* complette, & par conſéquent de toutes celles d'un moindre degré. Cette maladie eſt, ſelon moi, la plus opiniâtre, la plus intraitable, & la plus déſeſpérante de toutes celles qui affligent la machine humaine; elle eſt cauſée principalement par une *laſciveté* immodérée, jointe à une *luxure* habituelle ſa compagne inſéparable. On peut en rallentir le progrès avec de forts *vomitifs*; des médicamens *mercuriels* & de *gomme fœtide*, un bon *air*, de l'agitation, des *pilules éthiopiques* du Diſpenſaire d'E-

dimbourg, de la derniére édition, auxquels on joindra des potions aqueuſes, des eaux minérales, & des bains chauds ou froids, ſelon la ſaiſon : mais on ne pourra jamais la guérir radicalement que par le moyen du *lait de vache*, ſi elle eſt profonde, ou que l'on ſoit fort avancé en âge.

VI.

Les perſonnes au-deſſous de cinquante ans ſe guériront parfaitement de la *goutte*; & celles d'un âge plus avancé en ſeront conſidérablement ſoulagées, ſi elles ſe nourriſſent uniquement de *lait* & de *ſemences*; qu'elles faſſent uſage de *vomitifs* doux, avant & après les accès; qu'elles mâchent du *quinquina* le matin, & de la *rhubarbe* le ſoir, avec quelque ſaignée, vers les *équino-*

xes : quand même elles auroient des *nœuds* pleins d'une matiére ſemblable à de la *craye*, & que leurs articulations ne pourroient plus jouer ; ſur-tout, en joignant à ce régime un bon air & de l'éxercice ; des *frictions* fortes & conſtantes : mais, ſi l'on veut continuer de ſe porter bien, il faut toujours perſiſter dans cette conduite, après que l'on eſt guéri.

VII.

Après que la digeſtion eſt bien faite, prenez deux fois par jour environ le quart d'une once de *lie de ſavon*, adoucie avec un peu d'huile d'*amandes douces* ; ou bien, prenez ſimplement des *pilules de ſavon* & des *coquilles d'œufs*, auxquelles vous joindrez l'uſage du lait & des ſemences, pour toute nourriture, & de l'eau de Briſtol,

ou quelqu'eau minérale ſembla-ble pour boiſſon ; & par ce moyen vous diſſoudrez totalement les pierres que vous aurez dans les reins & dans la veſſie, ou vous les rendrez preſque inſenſibles, ſi vous n'avez pas atteint l'âge de cinquante ans, & même très-ſupportables après cet âge.

De tous les cas, ou de toutes les cures, dont je viens de parler, il n'y en a aucun, ſur lequel on ne puiſſe raiſonnablement compter ; ayant eu là-deſſus toutes les expériences que l'on peut déſirer en Médecine : mais pour les méthodes ſuivantes, je ne les donne que comme des moyens très-probables, & non pas auſſi certains que les précédens, faute d'un aſſez grand nombre d'expériences.



VIII.

Une nourriture abſolue de *lait* & de *ſemences* ; quelques *purgatifs* rafraîchiſſans, de temps à autre, comme de la *manne* & de la *crême de tartre*, ou du *ſel* de *Glauber*, avec une *pilule* de *præcipité per ſe*, ou des *pilules* de *mercure alkaliſé*, avec de la *térébenthine bouillie*, pourront, dans l'eſpace de ſix ſemaines ou d'un mois, guérir radicalement une maladie vénérienne, à ſon premier degré, ou lorſqu'elle n'eſt encore qu'une *gonorrhée virulente*, ſans autre ſymptome ; pourvû qu'après avoir été guéri, l'on continue, pendant quelque temps, de mâcher du *quinquina* & de la *rhubarbe*, pour redonner aux ſolides de la fermeté & du reſſort.

IX.

I X.

Si l'on continue pendant ſix ou huit mois à ſe nourrir uniquement de lait & de ſemences, on extirpera totalement les maladies vénériennes à leur ſecond degré ; c'eſt-à-dire, dans le cas où l'on peut les appeller la *groſſe vérole*, avec *bubons*, *chancres* & *défédations cutanées* ; en faiſant prendre, outre cela, des *pilules* de *præcipité per ſe*, ou de *mercure alkaliſé* & de *gomme gayac*, avec des *emplâtres d'onguent de Naples*, que l'on doit appliquer conſtamment, & ſans aucune interruption pendant tout ce temps ; ſans être obligé de garder le logis, ou d'interrompre ſes affaires.

X.

Quant à ceux qui, pour cauſe

de maladies vénériennes au plus haut degré, ont passé sans aucun succès par la salivation, on pourroit les guérir absolument & radicalement, en leur ordonnant de se nourrir uniquement de lait & de semences, & d'y persister scrupuleusement pendant fort long temps, si ce mal n'étoit pas compliqué avec quelqu'autre maladie héréditaire : au lieu que, par le traitement ordinaire, il est fort rare que l'on obtienne jamais une guérison parfaite; moyennant quoi plusieurs personnes traînent une vie misérable, tout le reste de leurs jours.

X I.

En traitant un *asthme* habituel avec du *lait* & des *semences*; avec du *vif-argent* bien purifié, pris

deux fois par jour, une demi-once à chaque fois ; des vomitifs de *Squille* vers la nouvelle & pleine lune ; & ensuite avec des pilules de *Squille*, du *Dispensaire d'Edimbourg*, on pourra à la fin le guérir radicalement ; principalement, si l'on vit dans un climat méridional & dans un air pur & tempéré.

XII.

Dans une *pleurésie* aigue & dangereuse, après avoir tiré, au moyen de copieuses saignées, une bonne partie de la viscosité du sang, & que l'on a affoibli la violence de la maladie, à force d'*emulsions saponacées* & huileuses, avec des *alkalis volatils*, si l'on se met à la simple nourriture de lait & de semences, & que l'on y persiste pendant un temps convena-

ble, le ſang & les humeurs reprenant enfin de la douceur & du baume, on préviendra une rechute, une *phtiſie*, & un *empyème*.

XIII.

Je crois qu'il n'y a point de méthode auſſi prompte, auſſi douce ni auſſi durable, de guérir & d'extirper toutes ſortes de *manies*, de *phrénéſies* & de *folies*, (qui ſont, à la honte de la nation, ſi fréquentes en Angleterre) que de ſe nourrir uniquement de lait & de ſemences; de prendre conſtamment des vomitifs d'*ipécacuanha* & quelques grains de *tartre émétique*, à chaque nouvelle & pleine lune; &, dans les intervalles, du *mercure alkaliſé* & des *pilules de gayac*. Quand le ſang eſt ſuffiſamment atténué, & que les obſtructions ſont détrui-

tes, on peut faire ufage de bains froids & d'aftrigens végétaux, (principalement de *quinquina*) afin de rendre la cure complette; & perfifter toujours après dans ce même régime.

Cette conduite eft infiniment préférable à la méthode ordinaire de traiter ces maladies avec des *émétiques* dévorans, & de forts *cathartiques*, plus propres à ufer les organes qu'à les guérir; en laiffant de plus la liberté aux malades de fe nourrir pleinement de fubftances animales; ce qui eft, à proprement parler, donner des alimens au mal. Auffi, arrive-t-il, en général, que le déréglement, qui avoit difparu pendant quelque temps, revient avec plus ou moins de malignité, foit à la même perfonne, foit à fes defcendans.

XIV.

Dans une *hémorragie* quelconque des *poumons*, du *nez*, de l'*anus* ou de l'*uterus*, quelque violente qu'elle ſoit, ſi après quelques ſaignées réitérées, pour modérer la perte du ſang, l'on faiſoit un plein uſage du ſtyptique d'*Eaton*, dans de l'eau de Briſtol; ou de la *teinture de roſes*, avec du *quinquina* en ſubſtance, en *extrait*, ou en *décoction*; & que l'on ſe mît au *lait* ou aux *ſemences* pour toute nourriture, ſans diſcontinuer ce régime pendant un temps conſidérable, on guériroit totalement de pareils ſymptomes; le ſang & les humeurs reprenant enfin de la douceur & du baume, on préviendroit toute rechute. Car toutes les *hémorragies* ont une même nature acre

& inflammatoire ; elles ne diffèrent que par les endroits, où se fait la *rupture* des veines capillaires ; & supposent toujours dans le sang une *sérosité* acre, & une *partie caillée* trop épaisse & trop visqueuse.

XV.

Un *ictère noir* ou *jaune*, provenant d'un *foie* gâté ou obstrué, d'une *bile* visqueuse ou morbifique, ou de *pierres biliaires*, qui empêchent la sécrétion de la *bile* & son passage dans les *intestins*, ce qui la force de réfluer dans les veines ; un pareil *ictère*, dis-je, ne peut presque jamais être guéri radicalement, que par l'usage du *lait* & des *semences* pour nourriture, des *vomitifs* fréquens & très-actifs, des *émulsions saponacées*, avec des *alkalis volatils*, des *emplâtres mercuriels* sur la

région du *foie*, des *eaux de Bath*; & en se promenant à cheval constamment. J'ai reconnu par expérience que cette méthode étoit très-capable d'opérer une cure totale & durable : autrement, je n'ai jamais vû que cela ait bien réussi.

XVI.

Une nourriture absolue de *lait* & de *semences*, avec de l'eau pour toute boisson, guériroit enfin radicalement le *scorbut*, à quelque degré que ce soit, aussi bien que les *ulcéres scorbutiques*, les *glandes apostumées*, & même la *lépre* des Grecs & des Arabes; ou, tout au moins, ces maux en deviendroient infiniment plus doux & plus benins, si l'on persistoit longtemps dans ce régime, & que l'on

y joignît conſtamment de l'*æthiops minéral*, du *cinnabre d'antimoine*, ou de l'*eau argentée.*

XVII.

Dans toute maladie *chronique quelconque*, qui vient toujours par degrés; dont les ſymptomes ſont évidens, au commencement de ſon attaque; ſi après une *ſaignée*, un *vomitif* & une *purgation*, le malade s'abſtenoit pour jamais de liqueurs *fermentées*, & ne buvoit que de l'eau pure, *froide* ou *tiéde*, ſuivant les ſaiſons, il s'en guériroit très-probablement, & préviendroit toute rechute; au moins, en continuant long-temps cette boiſſon; quelques fuſſent d'ailleurs les alimens ſolides, dont il feroit uſage.

XVIII.

Ceux qui ſont attaqués de *coli-*

ques bilieuſes, s'en guériront totalement, & ſe mettront enfin à couvert de toute rechute, en ne buvant uniquement que de l'eau, avec quelques vomitifs dans le temps des accès, & une fois la ſemaine de l'*hiera picra*, de la *teinture de rhubarbe*, ou bien une, deux ou trois pilules d'*Anderſon* ou de *Ruffus*, ſans être obligés de changer preſque rien au reſte de leurs alimens ordinaires. J'ai obſervé conſtamment que ce régime n'avoit jamais manqué de réuſſir aux perſonnes d'une conſtitution paſſablement bonne, & qui n'étoient pas trop avancées en âge.

XIX.

L'uſage de l'eau pour toute boiſſon diminuera ou affoiblira conſidérablement la violence des attaques de la *goutte*, ce régime

les rendra pendant long-temps réguliéres & modérées ; il eſt même capable tout ſeul, quelques puiſſent être les alimens ſolides, de conſerver la *vie*, les *membres* & la *faculté de penſer*, dans un état fort ſupportable ; peut-être auſſi long-temps que leur conſtitution originelle l'auroit permis ſans cet inconvénient. C'eſt la même choſe par rapport au *rhumatiſme*, après en avoir affoibli les attaques par les moyens que nous avons indiqués ci-deſſus : car la *goutte* n'eſt qu'un *rhumatiſme topique*.

XX.

Le poiſſon, en général, n'eſt pas à beaucoup près, une nourriture auſſi forte & auſſi inflammatoire que la *viande* ; à moins qu'on ne le rende tel, au moyen

de ſauces épicées, ou par le mêlange d'autres alimens d'un goût fort relevé; quoiqu'il y ait cependant quelques eſpéces de poiſſon, telles que le *ſaumon*, la *carpe*, l'*éturgeon*, la *lamproye*, &c; d'une ſubſtance plus forte que celle du *mouton*, du *veau*, de l'*agneau* & des *poulets*.

XXI.

Entre toutes les eſpéces de diéte, l'uſage abſolu du lait d'âneſſe eſt ce qu'il y a de plus rafraîchiſſant, de plus balſamique, & de plus propre à rétablir le tempérament. Après lui, c'eſt le petit lait de vache ou de chévre, quand il n'eſt pas trop flatueux ou trop purgatif. On peut mettre au troiſiéme degré le lait de vache crud ou bouilli, pour toute nourriture. Au quatriéme

degré, sont les semences farineuses, comme étant de jeunes végétaux, qui ne contiennent pas beaucoup de vent ni de sels : viennent ensuite les *racines farineuses*, comme les *navets*, les *patates* ou *pommes de terre*, les *panets*, &c, qui contiennent plus de vents que les *semences*. Les *herbes potagéres*, & celles que l'on mange en salades, sont au sixiéme degré, elles sont encore plus flatueuses, & contiennent plus de sels & plus d'esprits que les *racines farineuses*, même quoiqu'elles soient bien boüillies, sur tout si on les accommode avec très-peu de beurre.

Mais, de tous les alimens végétaux, il n'y en a point qui aient plus de force ou de feu que les fruits; principalement, les fruits tardifs, mêmes les *pommes* ou les *poires*; car toutes ces substances

ſont preſque auſſi vineuſes que les *raiſins*, qui ennyvrent les *ſinges* (a), de même que le vin ou les liqueurs ſpiritueuſes ennyvrent les hommes : car c'eſt une erreur de croire qu'il n'y ait que les liqueurs fermentées, qui enflamment le ſang & les humeurs des animaux. Tout ſuc d'un végétal vineux quelconque, même ſans être fermenté, lorſque l'on en prend trop copieuſement, ne manque jamais de rendre le poux plus vif, & par conſéquent de monter à la tête des animaux d'un fort tempérament. Car la fermentation ni la diſtilation n'eſt point ce qui fait le *vin* ou les liqueurs ſpiritueuſes ; ces opérations ne font qu'en raſſembler les parties ignées & ſulphureuſes, de même qu'un verre ardent réu-

(a) Voyez l'Hiſtoire du Cap de Bonne-Eſpérance.

nit les rayons du soleil : les esprits des liqueurs non fermentées sont des espéces de lancettes renfermées dans une guaine mince & legére.

XXII.

Ceux qui sont jeunes, forts & laborieux, pourront se conserver jusqu'à quarante ans dans un état de jeunesse & de santé, en ne prenant par jour qu'une demie-pinte, ou qu'une pinte entiére de vieux vin purifié, avec une demie-livre ou une livre de poisson ou de viande, du pain à l'ordinaire, & quelques ragoûts fort legers, & en très-petite quantité; ce que je leur conseille même de prendre en deux différens repas, avec des alimens végétaux à leur déjeuner & à leur souper.

XXIII.

Avant l'âge de cinquante ans, quand on n'eſt pas d'ailleurs attaqué de quelque maladie chronique, le vrai moyen de vivre en bonne ſanté, c'eſt de ne plus manger de viande ni de boire de vin à ſon ſouper, & même de ne manger qu'une fois par jour de la viande avec beaucoup de ſobriété.

XXIV.

Quoiqu'un homme ſoit en parfaite ſanté; ſi après quarante ans, il ne commence pas à obſerver un régime, & à ſe ménager ſur ſes alimens, au moins par rapport à la quantité, on peut aſſurer qu'il n'eſt ni *phyſicien*, ni *philoſophe*, quelques ſoient ſes autres talens; car, par cette négligence, il aban-

donne au pur hazard ou à l'aveugle fatalité (ainsi que l'on a coutume de s'exprimer) sa vie, sa santé & toute la félicité dont il lui est permis de jouir sur la terre.

XXV.

De la bonne petite biére, qui ne monte point à la tête, est infiniment plus propre aux tempéramens Anglois, dont l'appétit & la digestion sont encore dans un état passable, que des vins de quelqu'espéce qu'ils soient, étrangers ou du pays : en ne buvant point d'autre liqueur, on pourra prévenir la *pierre*, la *goutte*, & presque toutes sortes d'*inflammations* : c'est de toutes les boissons, ce qu'il y a de meilleur pour vivre longtemps.

XXVI.

Des évacuations convenables

& faites à propos, sont capables toutes seules d'affoiblir les *maladies*, & de les réduire à un degré supportable ; elles chassent les superfluités qui gênent le jeu de la machine, & les vaisseaux, désemplis par leur moyen, sont plus en état de porter dans toute l'habitude du corps, des sucs doux & balsamiques fournis par une nourriture convenable, afin de dilayer & de rafraîchir le sang vicié & les humeurs corrompues.

XXVII.

Les remédes *altérans*, ceux même qui agissent le plus bénignement par leur pesanteur, les *astringens minéraux*, & à plus forte raison toutes les espéces de médicamens internes, comme les *cordiaux*, les *volatils*, les *aromatiques* ne contribuent guéres à

l'*extirpation* d'aucune maladie naturelle ou interne ; ils ne peuvent que procurer un petit ſoulagement paſſager , ce qui mérite pourtant quelque conſidération , ſur tout dans les cas aigus. Mais la partie importante & vraiment eſſentielle de la guériſon eſt fondée ſur le méchaniſme ſuivant : telle eſt la conſtruction naturelle de la machine animale , qu'en conſéquence des pertes qu'elle fait continuellement par l'action, l'éxercice , & l'éxécution des fonctions animales, toute cette machine, tant ſes fluides que ſes ſolides, ſont dans un perpétuel changement, ſoit en mieux ſoit en pis : de ſorte qu'un corps animal ſe trouve renouvellé totalement, dans l'eſpace de quelques années.

Mais l'*orifice* de cette machine animale étant plus grande que la

ſomme de toutes les iſſues, par leſquelles s'échappent ſes pertes, ſi l'on avoit ſoin de ne rien recevoir par cet *orifice* que ce qui eſt d'une nature douce, rafraîchiſſante, balſamique & ſaine, les humeurs viciées s'épuiſant à la fin, la nature conſerveroit l'animal en ſanté, auſſi long-temps que les matériaux de ſa conſtitution originelle ſeroient deſtinés à ſubſiſter. On peut donc aſſurer que la cure des maladies ſe réduit à peu près au problême ſuivant.

XXVIII.

Etant donné un vaiſſeau plein d'un fluide *lixiviel* ou groſſier, qui ſe décharge par pluſieurs iſſues, faites à ſon fond, tandis qu'il ſe remplit continuellement d'une nouvelle eau bien pure, dont la quantité eſt égale, ou tant ſoit peu plus grande que la portion

qui s'écoule, trouver le temps auquel le *mèlange lixiviel*, qui diminue continuellement, ſera plus petit qu'aucune grandeur donnée.

XXIX

Quelques perſonnes, peut-être ne voudront pas convenir de la doctrine que j'ai expoſée dans les propoſitions précédentes; elles pourront même la tourner en ridicule. Mais tout ce qu'elles pourront dire, ne me fera aucune impreſſion; je n'ai pas envie d'y répondre la moindre choſe. Si cette doctrine eſt vraie, elle ſe ſoutiendra d'elle-même; ſi elle ne l'eſt pas, je conſens qu'elle tombe.

J'ai payé à ma propre conſcience tout ce que je lui devois; le reſte appartient au pur gouvernement de la Providence. Peut-être qu'à la fin, le temps & les

souffrances corporelles justifieront mes propositions ; si ce n'est pas dans cette génération, ce sera dans une autre. Je me suis convaincu de leur justesse & de leur solidité, par une longue expérience, & par un grand nombre de différens exemples souvent répétés. Si ce que j'ai avancé dans tout ce Traité, n'est pas suffisant pour convaincre les autres, j'avoue qu'il m'est impossible d'en dire davantage.

Je prie seulement mon Lecteur de faire réfléxion, que tous les *Médecins*, *anciens* & *modernes*, conviennent qu'une simple nourriture de lait & de semences, est capable de guérir radicalement, avant l'âge de cinquante ans, la *consomption*, le *rhumatisme*, le *scorbut* & la *goutte*; & de les rendre très-supportables, après ce temps ; quoique ce soient, de tou-

tes les maladies, les plus doulou-reuſes, les plus obſtinées, les plus malignes & les plus mortelles. Or, le bon ſens ne dit-il pas que, *qui peut le plus, peut le moins*? c'eſt-à-dire, qu'un traitement capable de guérir des maladies à un haut degré, les guérira, à plus forte raiſon, quand elles ſeront à un degré plus bas? Ainſi, la conduite, que je recommande, eſt un reméde univerſel dans les maladies chroniques; puiſqu'il eſt évident par ſoi-même, que toutes les maladies corporelles ne viennent que d'humeurs plus ou moins corrompues, & de ſolides plus ou moins dépouillés.



CHAPITRE VI.

RÉGLES POUR PRÉVENIR la Stérilité, dans les deux Séxes ; & les fausses Couches dans les Femmes.

I.

IL n'y a peut-être point de Nation en Europe, où les Grandes Maisons, & les Familles opulentes, s'éteignent plus promptement, ou changent de ligne plus vîte qu'en Angleterre, n'y où il y ait autant de femmes, qui périssent par de fausses couches, ou qui demeurent incommodées, toute leur vie, par des grossesses dangereuses ; sur-tout, parmi les personnes de condition, & de qualité ; en

en ſorte qu'il n'y a point de pays au monde, où la profeſſion de Sage-femme ſoit auſſi néceſſaire & auſſi lucrative.

Les pauvres, les indigens, les gens de métier, ou ceux du tiers-état, ne ſont pas, à beaucoup près, ſi ſujets à ces inconvéniens; car on ne voit nulle part une poſtérité auſſi nombreuſe ni auſſi belle, que chez les *Montagnards d'Ecoſſe*, ou chez les *naturels d'Irlande*; excepté parmi ceux qui jouiſſent de toutes les commodités de la vie, & de tout le rafinement du luxe, dans la plus grande abondance, & avec la liberté la plus entiére: car, s'il leur arrive d'avoir quelques enfans, ils ſont le plus ſouvent contrefaits, valétudinaires, noués & ne vivent pas long-temps.

Cette différence ne procéde évidemment, que de leurs ali-

mens & de leur maniére de vivre; à moins que l'on ne dise, que la Providence impartiale compense les besoins du pauvre, par des avantages beaucoup plus considérables, qu'elle lui distribue d'un autre côté.

II.

Il est certain que ce qui peut contribuer à la fécondité des deux séxes, n'est pas différent de ce qui est propre à rendre la santé plus parfaite : de *bon sang*, des *esprits épurés*, un éxercice parfait des *fonctions animales*, voilà ce qui fait une grande santé; c'est aussi la source d'une fécondité parfaite : ainsi tous les *moyens*, tous les *médicamens*, tous les *secrets*, tous les *spécifiques*, inventés pour procurer la fertilité des hommes ou des animaux; mais qui ne tendent pas à former

un *ſang*, & des *eſprits* bien conditionnés, ſont des charlataneries fiéfées, & d'inſignes ſupercheries.

Les *bêtes* en ſont une preuve évidente ; elles n'ont de *vertu prolifique*, qu'autant qu'elles ſe portent bien ; qu'elles ſont *gayes* & *actives* : par conſéquent les régles, que j'ai données, dans la premiére Partie de cet Ouvrage, pour rendre la ſanté plus parfaite, ou pour la recouvrer, peuvent être regardées, comme autant de moyens qui contribuent à la fécondité des perſonnes, auxquelles l'âge, & les circonſtances ne ſont pas contraires.

III.

Pour peu que l'on ait travaillé à ſe délivrer de préjugés ; que l'on ſoit inſtruit de la bonne phi-

ſique, & des découvertes les plus modernes, dans l'Hiſtoire Naturelle; que l'on connoiſſe les uſages des organes des deux séxes qui concourent à la génération, relativement à leur configuration différente; avec les loix les plus certaines de l'*analogie*, il me ſemble qu'il n'y a plus lieu de douter aujourd'hui, que le *principe* de la génération ou l'*animalcule infiniment petit*, ne réſide dans le *mâle*, & que la femme n'en eſt, pour ainſi dire, que la premiére *nourrice*, où il trouve une *cellule*, & une nourriture *ſpécifique*, juſqu'à ce qu'il ait aſſez de force pour venir au monde; & il n'a pas plutôt atteint cet état, qu'il rompt ſa priſon & s'échappe. Voilà l'uſage de la différente configuration des ſéxes hors de la *copulation*.

On obſerve, par rapport à

la génération, qu'il ſe paſſe quelque choſe d'*analogue* dans les animaux *hermaphrodites*, dont la ſituation & la nourriture rendent leur conformation néceſſaire, quelque ſinguliére qu'elle paroiſſe. De tous les *ſpermes* que l'on a obſervés au *Microſcope*, il n'y en a aucun, où l'on n'ait découvert ces *animalcules*, pluſieurs millions de fois plus petits que le cheveu le plus fin, ſe remuer, s'agiter & vivre dans ce fluide *tranſparent*; &, quand cela n'arrive pas, jamais on ne voit de *génération* s'enſuivre.

On peut ſuppoſer très-légitimement, que ces *animalcules* ont été créés originairement, par la parole immédiate & toute-puiſſante de l'*Auteur de la nature*; aucunes *cauſes ſecondes* n'ayant aſſez d'induſtrie, ni aſſez de puiſſance, pour produire des ani-

maux d'une petiteſſe auſſi exceſſive, renfermés les uns dans les autres, ſuivant une progreſſion décroiſſante depuis le premier pére. Ce même Auteur de leur être, les a logés dès le commencement, dans quelques *cellules* convénables, proche les *glandes proſtates*, ou dans quelqu'un des *appendices* des *teſticules*, d'une maniére analogue à la place, qu'occupe l'*ovaire* dans la femelle, juſqu'à ce que le ſang & les humeurs du mâle, aient acquis aſſez de baume & de vigueur, pour faire la ſécrétion d'un fluide doux, & tout pénétré d'un ſél volatil très-ſubtil; le tranſmettre dans les *véſicules ſéminales*, & de là dans la *femelle*, leur ſecond état d'éxiſtence.

La multitude innombrable de ces *animalcules*, n'eſt que pour obvier aux inconvéniens, qui

pourroient en empêcher quelques-uns, de passer de la *matrice* dans les *trompes* de *Fallope*, pour aller se loger dans l'*œuf*, destiné à leur servir de demeure, & où ils trouvent une place convenable & une nourriture *spécifique*; moyennant quoi, ils parviennent, peu à peu, à cet état de grandeur & de force, où ils sont capables de rompre leur prison, & de venir au monde.

On a prouvé, sans replique, par un grand nombre d'expériences réitérées, que toute autre maniére de génération étoit absolument fausse. L'œuf imprégné de son *animalcule séminal*, a toujours été trouvé dans quelque partie de l'intervalle, qui méne de l'*ovaire* à l'*uterus*, par les *trompes de Fallope*.

Leuvenhoeek, par le moyen de ses Microscopes, a constamment

observé ces *animalcules*, avec toute l'évidence & la certitude que les sens peuvent comporter ; & cela, dans une infinité de *spermes* de différens animaux, pourvû qu'ils fussent en santé. *Malpighi*, observant des œufs de poule, a découvert & suivi le dévelopement, & le progrès journalier du *germe de l'œuf*, depuis ce qu'il appelle son *point saillant*, *punctum saliens*, dans le gros bout, jusqu'à ce qu'il rompe sa coque, étant parvenu à l'état d'un poulet achevé ou parfait ; & il n'a rien trouvé de semblable dans les œufs couvés, provenus de poule qui n'avoient pas connu le cocq.

Après les expériences aussi nombreuses, & aussi éxactes de ces célébres *Naturalistes*, il me semble qu'il ne doit rester aucune difficulté dans ce systême, principalement

principalement à ceux qui ſont pleinement convaincus de la diviſibilité de la matiére à l'infini, ou dont l'imagination n'eſt pas trop peſante ou trop limitée.

IV

Si ce ſyſtême eſt vrai, ainſi que je le crois démontré, quant à l'eſſentiel, il eſt évident que la luxure, qu'une laſciveté immodérée, qu'un ſang & des humeurs inflammatoires & bilieuſes, peuvent tuer ou détruire ces *animalcules* dans leurs cellules *primitives*; ou que la chaleur & l'acrimonie du fluide, dans lequel ils ſont tranſmis, peuvent les brûler, avant qu'ils parviennent à l'état qui leur eſt propre.

Les mâles luxurieux & bouillans ſont preſque toujours la cauſe de la *ſtérilité*; quoique l'on at-

tribue communément ce défaut aux *femelles*, qui ont, en général, une conſtitution plus tempérée & plus ſaine que celle des *mâles.* Il eſt certain par la *Phiſique* & par l'*obſervation*, que les hommes, qui ne boivent uniquement que de l'eau, ſont très-rarement *ſtériles.*

Je me ſouviens que M. *Taylor*, le Docteur de Croydon, qui a ſi fort recommandé l'uſage du lait, & dont j'ai fait mention à propos de la *maladie Angloiſe*, m'a parlé de deux ou trois riches Familles de ſon voiſinage, vraiment affligées de n'avoir point d'enfans, après pluſieurs années conſécutives de mariage. Il conſeilla aux maris & aux femmes, de ne ſe nourrir abſolument que de lait & de ſemences; & dans l'eſpace de deux ou trois ans, pendant leſquels ils obſervérent ce régi-

me, il leur vint plusieurs beaux enfans. C'est un fait qui m'a été certifié par tous les témoignages les plus dignes de foi; & même le vieil Homére ne dit-il pas des mangeurs de lait, que ce sont les plus francs des hommes?

V.

J'avoue que, dans cette circonstance, je m'intéresse beaucoup plus pour les *femmes* que pour les *hommes* : ceux-ci ayant des corps & des organes plus forts & plus robustes, & pouvant, d'un autre côté, se livrer, sans aucun frein, à toutes sortes de licence & de luxure, il leur est bien plus aisé, en général, de supporter leurs propres souffrances & leurs maux corporels; au lieu qu'ordinairement, les femmes sont plus foibles, & d'une constitution plus délica-

te : forcées, par la tyrannie de la coutume ou des hommes, à se contraindre sur beaucoup de choses, à avoir de la retenue & des égards, que les hommes ont l'injustice & la brutalité de mépriser, elles sont plus *tempérées*, plus *sobres*, plus *modestes*, & souffrent infiniment plus que les hommes, dans toute l'économie qui a rapport aux enfans; non-seulement par les incommodités, les douleurs, & les inquiétudes de leurs grossesses, de leurs couches, & de l'éducation de leurs enfans; mais encore, par je ne sçai combien d'accidens qui peuvent les faire avorter, & par les *caprices*, la *férocité* & la *barbarie* de maris débauchés, auxquels elles sont exposées perpétuellement; ce qui ne manque guéres de ruiner leur tempérament, & d'abréger la durée de leur vie.

Il eſt inconteſtable, au moins, que leur état eſt, en général, incomparablement plus ſévére, plus rigoureux, plus mêlé de calamités, que celui des hommes. Cependant, s'il y a quelque choſe de réel ou de ſolide en vertu (a), j'oſerois prêter ſerment, que de toutes les perſonnes de ma connoiſſance (en ſuppoſant égalité de mérite) pour un ſeul homme de bien, il y a dix femmes vertueuſes. J'avoue néanmoins, qu'une femme abandonée eſt extrêmement mauvaiſe; car, *corruptio optimi eſt peſſima* (b), la corruption du meil-

(a) Ce n'eſt point une vertu Théologique, dont l'Auteur veut ici parler; mais de cette force de la raiſon, qui nous fait dompter nos paſſions.

(b) Voilà une eſpéce de correctif que je ne ſçaurois approuver. Qu'on liſe l'hiſtoire, ou que l'on faſſe réfléxion ſur ce que l'on a devant les yeux, &

leur eſt la plus mauvaiſe de toutes.

Ainſi l'unique but, que je me propoſe dans ce Chapitre, c'eſt d'indiquer à cette partie la plus délicate, la plus innocente & la plus raiſonnable de notre eſpéce, tout ce que m'ont appris la lecture, l'obſervation & l'expérience, pour la guériſon & le ſoulagement des différens maux ou accidens, auxquels elle eſt ſi expoſée, dans cette importante affaire de la vie, qui a uniquement rapport aux enfans.

V I.

Quand les filles ſont attaquées de *maux hyſtériques*, ou incommodées de la *jauniſſe*, les igno-

l'on verra que les plus grands crimes, les actions qui font le plus d'horreur ſont toujours commiſes par des hommes.

rans & les petits eſprits ont coutume de dire, en raillant, qu'*un homme* ou le *mariage* eſt le meilleur reméde à ces maux ; mais ces mauvais plaiſans ne connoiſſent pas plus la *nature* que la *décence* & la *modeſtie*. Des jeunes femmes, affligées de pareilles incommodités, peuvent, à la vérité, dans le temps de la conception, & pendant celui de leur groſſeſſe, avoir quelquefois meilleur appétit & plus de vigueur qu'auparavant, à cauſe des longs dégoûts, & des vomiſſemens fréquents qui ont précédé ; & parce qu'alors le *fœtus* tire à lui la ſuperfluité des humeurs : mais cet intervalle de tranquillité eſt bien court, &, pour ainſi dire, précaire ; car, après avoir mis leur enfant au monde ; ou, ce qui arrive plus communément, après une fauſſe couche, les mêmes

ſymptomes reviennent avec plus de malignité qu'auparavant ; &, aux premiéres douleurs de leurs fauſſes couches, elles ſont emportées par une *conſomption*, par une *fiévre lente*, & par des *convulſions* ; au lieu que ſi elles avoient attendu à ſe marier, juſqu'à ce qu'elles euſſent raccommodé leur tempérament, ſuivant les régles que j'ai décrites au quatriéme Chapitre de cette troiſiéme Partie, comme je les ſuppoſe jeunes, elles auroient infailliblement évité tous ces inconvéniens.

VII.

J'ai déja dit, qu'outre les accidens, & une mauvaiſe conformation, la *luxure* des hommes étoit la principale ſource de leur *ſtérilité* ; pourvû qu'ils fuſſent nés d'une bonne ſanté, ou que

leurs parens ne leur eussent pas communiqué des humeurs corrompues. Dans tous ces cas, il n'y a point d'autre moyen de les rendre *féconds*, que de travailler à rétablir leur tempérament. Et pour cela, ils n'ont qu'à suivre les régles, que j'ai amplement décrites dans tout ce Traité.

Mais la stérilité des femmes procéde de l'une de ces trois causes : 1°. d'un trop grand écoulement du *sang menstruel* : sur quoi l'on peut voir, à l'article où je traite de cette maladie en particulier, les vrais moyens de remédier à cet inconvénient ; 2°. quand il s'en écoule une trop petite quantité ; la perte moyenne de ce sang devant être de deux onces, à peu près (a). Si l'on

(a) Il me semble que cela doit dépendre des tempéramens.

consulte encore l'endroit, où je parle des obstructions, on trouvera ce qu'il faut faire, pour se procurer une *évacuation* convenable ; 3°. des *fleurs blanches*, qui arrivent en conséquence de solides relâchés, & paroissent dans les intervalles des *menstrues*. Nous avons pareillement prescrit ci-dessus, la conduite que l'on devoit tenir en ce cas.

Ces trois causes concourent presque toujours à produire, & produisent très-souvent de *fausses couches*, dans tous les temps de la grossesse indifféremment ; mais le plus communément entre le *troisiéme* & le *quatriéme* mois, quand le poids du *fœtus* est trop grand, par rapport aux puissances *contractives* de l'*uterus* ou de la *matrice* ; moyennant quoi, elle est forcée de déposer son fruit avant le terme: & c'est là une preu-

ve bien évidente de la délicateſſe & du relâchement des *nerfs* & des *ſolides* dans la mére.

Ainſi, pour arrêter le progrès d'une *foibleſſe* auſſi funeſte, il n'y a point de moyens poſſibles, auxquels le *mari* & la *femme* ne doivent recourir. La *mére* ſur-tout doit penſer ſérieuſement à fortifier ſes *ſolides*, & à leur donner du reſſort. C'eſt à quoi je deſtine tout le reſte de ce Chapitre ; j'y vais expoſer les moyens les plus efficaces que je connoiſſe, tous ceux qui me paroiſſent les plus vraiſemblables, & dont le ſuccès m'a été confirmé, par l'expérience, l'obſervation & la lecture.

VIII.

Quand une jeune femme commence à avoir une fauſſe couche naturellement & ſans accident,

il eſt rare que dans la ſuite elle accouche à terme ; mais elle avorte réguliérement, tous les trois ou quatre mois ; juſqu'à ce qu'elle ceſſe d'être propre à la génération, ou qu'à force de fauſſes couches & de leurs ſuites funeſtes, elle ſuccombe ſous le poids de ſes douleurs. Dans un pareil cas, s'il n'y a pas de raiſon au contraire, ou dès qu'on pourra le faire en toute ſûreté, il faut la ſaigner au bras, ouvrir bien la veine, & lui tirer ſix ou ſept onces de *ſang*, pour en éxaminer la qualité, de même que l'état de ſes *viſcéres* ; & ſi l'on trouve que la partie caillée du ſang eſt *viſqueuſe* ou d'une *couleur de foie*, (comme je parierois ma vie, que cela arrivera généralement dans une pareille circonſtance) jamais elle n'aménera d'enfans à terme , quelqu'appa-

rence de ſanté qu'elle ait d'ailleurs, juſqu'à ce que l'on ait raccommodé ſon ſang ; & rien n'eſt plus propre à cet effet, ni d'une efficacité plus prompte que de petites ſaignées, d'environ deux onces, faites tous les mois, immédiatement après les *régles* ; avec des remédes, qui agiſſent doucement par leur peſanteur, ſur tout du *cinnabre*, deux fois par jour, environ quarante grains ou plus pour la *doſe*, pris dans du lait d'âneſſe ou du *petit-lait d'orange* ; ne pas trop dormir, prendre un éxercice modéré; une nourriture de *viandes* blanches; un peu de vin rouge de France dans de l'*eau de Briſtol*; une ſimple ſoupe au lait pour le ſouper ; ſe frotter bien le corps avec une ſerviette trempée dans de l'eau froide; en un mot, obſerver toutes les régles, que j'ai données

ci-devant, pour consolider les *nerfs* trop délicats, & raccommoder les mauvaises humeurs; effet qui se manifestera assez promptement dans la jeunesse, où je suppose que ces femmes soient encore.

Par cette méthode, j'ai souvent guéri la stérilité des femmes; prévénu de fausses couches; amélioré leur tempérament, quand leur sang & leur constitution n'étoient pas auparavant dans un trop mauvais état. Mais, en éxaminant le sang, que l'on a tiré de la veine, si l'on en trouve la partie caillée claire, aqueuse, trop molle, & trop spongieuse; il n'y a rien de mieux, que de faire usage de bains froids, long-temps continués; d'astringens *végétaux*, surtout de *quinquina*; d'aller boire sur les lieux, des eaux de *Tun-*

bridge ou de *Spa*, dans la bonne ſaiſon.

IX.

Néanmoins la conſtitution de ces femmes peut être ſi foible, ſi délicate, ſi relâchée, que cette méthode n'eſt pas capable d'empêcher, que leur fruit ne vienne avant le terme. En ce cas, il faut qu'elles ſe réduiſent à l'eau, pour toute boiſſon; qu'elles ne prennent à midi que de l'eau commune, avec un peu de lait & de l'eau tiéde de *Spa* ou de *Briſtol*; des viandes légéres & de jeunes animaux; mais que pour le déjeûner, & pour le ſouper, elles ne mangent que des *laitages* d'*âneſſe* ou de *vache*, pendant tout le temps de leur groſſeſſe. Le *vin* & toutes les liqueurs fermentées donnent au ſang une trop grande vîteſſe; ce fluide,

preſſant donc trop fortement les vaiſſeaux de la matrice, les fait crever ; & en forçant les ſphincters du *flux menſtruel*, il chaſſe le *placenta* du fond de la matrice ; de maniére qu'il eſt abſolument néceſſaire que le fœtus ſorte ; & dès qu'une femme enceinte ou en travail, reſſent en elle-même quelque tendance à ſe délivrer de ſon fruit, on ne doit jamais recourir à aucun *art*, ni à aucun remède *aſtringent*, pour l'en empêcher. Tout ce que l'on doit faire alors, c'eſt de calmer les douleurs du travail avec des *volatils* bénins, des huiles douces & balſamiques, unies à des opiates adouciſſantes, & d'abandonner enſuite la nature à ſon propre mécaniſme, en attendant, avec patience, ſon temps & ſa maniére d'agir : car, ſe ſervir d'*aſtringens*, en pareils cas, c'eſt comme

me ſi l'on fermoit la porte d'une chambre, où il y a le feu.

X.

Si cette méthode de procurer la fécondité aux jeunes femmes, & d'empêcher qu'elles ne faſſent de fauſſes couches, n'avoit pas tout le ſuccès qu'elle a coutume d'avoir, dans celles qui ſe portent paſſablement bien ; alors, en ne prenant pour toute nourriture, que du *lait* & des *ſemences*, pendant un an ou deux, ſans diſcontinuer, ce régime réuſſiroit infailliblement ; principalement, ſi l'on ne ſe négligeoit pas ſur les autres *non-naturels* ; que le matin & avant ſouper l'on mâchât, & l'on avalât une demie dragme de *quinquina*, ou une ſemblable doſe de *pilules*, faites de l'extrait de *quinquina* ; & qu'une

ou deux fois la ſemaine, l'on prît, pendant la nuit, dix ou quinze grains de *rhubarbe*, durant tout le temps de la groſſeſſe.

J'ai vû naître, en conſéquence de cette conduite, les plus beaux enfans du monde; & je ſuis pleinement convaincu que s'il y a quelque choſe, dans la nature, capable d'empêcher la *ſtérilité*, & de procurer de beaux enfans, c'eſt une nourriture abſolue de *lait* & de *ſemences*; pourvu que le mari & la femme continuent ce régime, juſqu'à ce qu'ils en voyent l'effet. Rien n'eſt plus propre à engendrer des enfans ſains; puiſque la nature ne leur donne pas d'autre âliment, immédiatement après qu'ils ſont venus au monde. Cela même eſt tout-à-fait capable d'obvier aux déſordres, que le *fœtus* pourroit

recevoir, dans ſa premiére formation, de la part de ſes parens, dont les humeurs ſeroient en mauvais état : car la propriété de ce régime étant de raccommoder le ſang, c'eſt une néceſſité que le *fœtus*, qui en tire ſa ſubſiſtance, en reſſente auſſi les bonnes qualités ; de ſorte que, ſi ce régime ne guérit pas la ſtérilité du mari & de la femme, il rétablira infailliblement leur ſanté & leur conſtitution.

X I.

Cependant, ſi le deſir d'avoir des enfans, ſi naturel aux jeunes femmes, n'avoit pas aſſez de puiſſance ſur leur eſprit, pour les déterminer à ne vivre uniquement que de lait & de ſemences, nourriture ſi douce, ſi rafraîchiſſante & ſi ſalubre ; le ſeul intérêt

de leur beauté devroit les y engager. Je puis donc leur assurer, avec toute la candeur possible, que c'est la seule méthode connue à l'homme, de conserver aux personnes d'une constitution tendre & délicate, ou de leur procurer, de la maniére la plus parfaite, une peau douce, propre, lisse, & un teint frais & vermeil; méthode infiniment supérieure à celle des méres de *Géorgie*, qui font prendre habituélement du *mercure* à leurs filles, afin d'augmenter l'éclat de leur beauté; régime qu'elles suivent fort long-temps, avant que d'être propres à entrer dans les serrails des grands Seigneurs d'*Asie*,

Les jeunes Dames, qui se donnent tant de soins pour se conserver un teint frais, un tempérament dispos, & une taille élé-

gante, ſouvent juſqu'à mettre en danger leur ſanté & leur vie, trouveroient, dans ce régime, une ſource de beauté infiniment plus ſéduiſante que le *rouge d'Eſpagne*, & toutes les *couleurs artificielles*, dont l'uſage eſt aujourd'hui ſi univerſel ; mais qui ne manque jamais, de détruire à la fin la délicateſſe de la peau, & la beauté naturelle.

Il peut arriver, qu'avec ce régime, des conſtitutions *ſcorbutiques*, *ictériques* & *bilieuſes*, ſoient, pendant quelque temps, *pâles* & *languiſſantes* ; mais, avec un peu de patience, on verra s'évanouir tous ces ſymptomes mortifians, & y ſuccéder une *fleur*, un *rouge* & un *éclat* inimitable. Il n'y a point de beauté comparable à la *fleur* de la nature, en parfaite ſanté. Le régime, que je recommande, continué aſſez long-tems,

reléve la couleur *écarlatte* du ſang ; il y répand un baume, & il l'atténue de maniére, à le mettre en état de circuler librement dans tous les *capillaires* de l'*épiderme*, & de pénétrer juſques dans ſes vaiſſeaux les plus fins & les plus déliés ; il rend en même temps la peau ſi douce, ſi fine ; ſi tranſparente, que la couleur rouge & vermeille du ſang, ſe fondant avec la blancheur naturelle d'une peau ſaine, compoſe le teint le plus frais & le plus brillant.

Ce que j'avance ici, n'eſt pas ſeulement fondé ſur le bon ſens & ſur la ſaine phiſique, j'ai encore là-deſſus tous les *faits* & toutes les *expériences* que je puis deſirer ; ayant moi-même rétabli, conſervé & augmenté la beauté de quelques-unes des plus jolies femmes d'Angleterre, en leur faiſant ob-

ſerver ce régime, pendant un temps convenable. Mais il ne faut pas qu'elles perdent courage; ſi, après quelques courtes épreuves, elles ne voyent rien proſpérer; car, au commencement, il peut en naître un effet totalement contraire : mais, encore une fois, qu'elles ayent un peu de patience & de perſévérance; & je parierois ce que j'ai de plus précieux, que cela réuſſira à la fin.

Si *Agrippine*, qui ſe baignoit tous les jours dans un vaiſſeau plein de *lait d'âneſſe*, pour ſe conſerver ou ſe rendre la peau *liſſe*, *douce* & *délicate*, s'en étoit plutôt nourrie, ou qu'elle n'eût pris, pour tout aliment, que du *lait de vache* & des *ſemences farineuſes*; & qu'au lieu de fomenter l'extérieur de ſes vaiſſeaux, elle eût fait couler au-dedans une

liqueur balſamique; il n'eſt pas douteux qu'elle eût rempli ſes vues avec infiniment plus de ſuccès. Mais qu'eſt-il beſoin d'argumens pour établir ce fait? Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ſur la beauté & la bonne mine des plus jeunes enfans en bonne ſanté, & des *Laitiéres* d'Angleterre, qui ne ſe nourriſſent guéres que de lait & de ſemences.

XII.

Si une jeune Dame, qui ſe nourrit modérément d'alimens ordinaires, ſe ſentoit quelques diſpoſitions à une fauſſe-couche; outre qu'elle doit éviter, avec un ſoin extrême, toutes les ſurpriſes, tous les troubles, tous les objets choquans, tous les éxercices violens, en un mot, toutes ſortes d'excès, elle ſe trouveroit fort

fort ſoulagée, en ſe faiſant tirer du bras deux ou trois onces de ſang, au plus, vers le temps où elle a coutume d'être dérangée ; au moins pendant les trois, quatre ou cinq premiers mois, où elle a quelque raiſon de croire qu'elle eſt enceinte ; ce que la premiére ſuppreſſion de ſes régles peut lui témoigner ſuffiſamment. Au moyen de cette petite évacuation, la force ou le poids, qui pouſſe en bas, ſera diminuée, & la fauſſe-couche prévenue. Mais il faut bien ſe garder de faire ces petites ſaignées, après le cinquiéme mois ; car alors le danger n'eſt plus ſi à craindre ; à moins que ce ne ſoit par des accidens, qui ſont au-deſſus de l'art des hommes.

XIII.

Les jeunes femmes enceintes

ſont ſujettes, en général, après la premiére ſuppreſſion de leurs régles, à être indiſpoſées le matin, à des envies de vomir, & à rendre par haut une aſſez grande quantité de *phlegme* aqueux & de *bile*; ſur-tout, quand elles ont été dans l'habitude de manger copieuſement & ſans retenue, ce qui eſt ſouvent la cauſe d'une fauſſe-couche.

Je n'y connois point de meilleur remède, que de ſe faire vomir, en ſe mettant les doigts dans la gorge, ainſi que je l'ai décrit ci-deſſus; par-là, ſans faire violence à l'eſtomac, on le déchargera de ſon phlegme & de ſa bile ſuperflue. Ce que l'on doit répéter tous les jours & tous les matins; juſqu'à ce que l'on ne reſſente plus cette indiſpoſition. Une demi-heure après, boire un petit verre d'eau tiéde de *Spa*,

nouvellement puiſée, avec dix goutes d'élixir de vitriol; & le ſoir, au moins deux ou trois fois la ſemaine, prendre dix ou douze grains de *rhubarbe*, dans un verre de la même eau, avec une cuillerée de vin rouge François; & continuer ce régime pendant tout le temps de la groſſeſſe, où l'on eſt attaqué de cette indiſpoſition.

XIV.

Un éxcellent *cordial* contre les foibleſſes, ſi communes aux femmes enceintes, & en même temps, un très-bon *antidote* contre les fauſſes-couches, c'eſt de prendre deux ou trois fois par jour, après que la digeſtion eſt bien faite, trois, quatre ou cinq cuillerées d'une infuſion faite avec du *quinquina*, du *gui de chêne*, de *l'écorce d'orange* & du *cinamome* dans de

l'*eau de Briſtol* : ou bien, une once de *quinquina* & de *rhubarbe*, avec une *dragme* de *ſel d'abſinthe*, infuſée dans huit onces de vin blanc *François*, paſſée & filtrée, dont on prendra, toutes les deux nuits, quatre cuillerées plus ou moins, ſelon que cette potion agira par bas, eſt encore un excellent reméde pour les indiſpoſitions, où peuvent tomber ordinairement les femmes enceintes ; pour empêcher les fauſſes couches, & prévenir une conſtipation trop obſtinée, qui en eſt ſouvent la cauſe.

XV.

Une jeune femme enceinte & délicate, qui a quelque raiſon de craindre une fauſſe-couche, doit prendre l'habitude de ſe frotter doucement avec un morceau de *flanelle* chaude ; & de ſe

laver enſuite tout le corps, avec de l'eau tiéde, devant un bon feu; d'avoir conſtamment au dos *une emplâtre aux hernies*, & une large ceinture de cotton autour des reins; de ſe retirer la nuit de bonne heure, & de vivre en bonne & joyeuſe compagnie: en un mot, de rechercher tout ce qui eſt capable d'inſpirer de la bonne humeur & de procurer de la ſanté: car une ſeule *fauſſe-couche* ruine plus le tempérament, & affoiblit plus les *nerfs*, que deux couches bien complettes.

XVI.

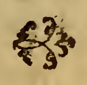
C'eſt une erreur vulgaire de croire, que les jeunes femmes enceintes & délicates doivent garder la chambre, ou ſe tenir dans leur lit pendant toute leur groſſeſſe. C'eſt au contraire un

des moyens les plus fûrs & les plus prompts de faire des *fauſſes-couches.* Cette opinion reſſemble aſſez à celle de quelques perſonnes ignorantes ou ſans expérience, qui conſeillent à ceux, dont les jambes ſont *hidropiques*, de les tenir au niveau de leur ſiéges, ce qui eſt le vrai moyen de faire monter plus promptement les humeurs morbifiques dans les boyaux, & de les y fixer.

La ſeule voye vraiment ſolide & certaine de prévenir de fauſſes-couches c'eſt d'employer tous les moyens & d'obſerver toutes les méthodes les plus capables de procurer une bonne ſanté; & perſonne n'ignore combien il importe pour cela, de reſpirer un air pur, & de prendre un éxercice modéré. Il eſt vrai que les femmes enceintes doivent éviter avec un très-grand ſoin toutes

sortes d'excès ou d'efforts: mais un air frais, un éxercice doux, la promenade, aller en chaise sur un terrein uni, sont des moyens aussi salubres en ce cas, &, j'oserois presque dire, aussi nécessaires que les alimens & le repos.

Ainsi les jeunes femmes enceintes, d'une constitution délicate, ne doivent jamais se négliger là-dessus, dès que le temps ou la saison le permet. Et si les régles, que je viens d'établir, pour empêcher la stérilité & les fausses-couches, sont sans aucun succès, quoiqu'appliquées à propos & rigoureusement observées, j'ai tout lieu de craindre qu'il n'y ait rien dans la nature qui puisse le faire.



CHAPITRE VII.

REGLES POUR SE *procurer ou ſe conſerver la ſanté ſur le déclin de la vie ; ou pour ſe maintenir dans une verte vieilleſſe.*

I.

COMME il n'y a guéres d'hommes aſſez peu raiſonnables, pour ne pas convenir que, vers l'âge de quarante-cinq ou de cinquante ans, ils ont paſſés la moitié de leur vie, & qu'il leur faut, pour ainſi dire, deſcendre de la montagne, au ſommet de laquelle ils ſont parvenus, il me ſemble que toute perſonne ſenſée ne conteſtera pas le nom de *vieilleße*, que je donne à tout l'eſpace de temps, (plus ou moins long) compris entre cet âge & l'heure

de la mort. C'eſt, en quelque ſorte, le *crépuſcule* de la vie ou une *ſeconde enfance*; avec cette différence eſſentielle néanmoins, que dans la premiére enfance, les *facultés* de l'eſprit & ſes organes matériels ſont *incultes*, *enveloppés*, & ont beſoin de ſe perfectionner; au lieu que, dans celle-ci, on peut avec une économie ſage & prudente, les entretenir juſqu'au dernier degré de la vie, dans un état de vigueur, proportionnée au ſoin que l'on en aura pris de bonne heure.

C'eſt pourquoi, j'appelle la *vieilleſſe* le *crépuſcule* ou le *ſoir* de la *vie*; &, pour ſoutenir la *métaphore*, ſi l'on a paſſé ſes premiéres années en *ſanté* & dans *l'innocence*, ce crépuſcule du ſoir de la vie, ſemblable à celui d'un beau jour d'été, en aura tout le calme & toute la ſérénité, il ſera

même plus doux & plus délicieux que le jour auquel il succéde.

II.

Quand on ne porteroit pas ses vûes, plus loin que le cercle étroit de soixante & dix ou de quatre-vingt ans, ce calme & cette sérénité (si désirables), n'inviteroient ils pas suffisamment tout homme sensé, qui pense à s'assurer de son bien être, à marcher toujours en avant dans ce *sentier* de vie, que la nature elle-même a tracé évidemment, pour la félicité de l'homme? Mais, si nos idées s'étendent au-delà d'un espace aussi limité, & que nous soyons bien persuadés d'une *autre vie*, n'y a-t-il pas de la folie à s'écarter d'un chemin, qui conduit à la source d'un bonheur intarissable.

III.

La fâcheuſe expérience, que j'ai eue, d'un grand nombre de perſonnes malheureuſes, qui ont affoibli ou ruiné leur tempérament, par leur luxure ou par leur conduite inconſidérée, & qui ſe ſont, pour ainſi dire, rendues miſérables de leur plein gré, ſans avoir été affligées d'aucune maladie chronique conſidérable, n'y d'aucun accident fâcheux; cette expérience, dis je, ne m'invite que trop à expoſer au Public, envers qui je me crois comptable de mes connoiſſances, les meilleures régles que j'ai découvertes pour ſe procurer & pour ſe conſerver la ſanté dans le *déclin* de la *vie*; pour avoir, ſous des *cheveux blancs*, une tête ſaine & pleine de feu; & un *cœur* aſſez

actif & aſſez vigoureux, pour animer jusqu'à un foible tronc qui tombe en décadence.

IV.

Une des méthodes les plus efficaces qu'un homme ſage puiſſe obſerver, pour jouir de la douceur de ce que j'appelle une *verte vieilleſſe*, c'eſt de commencer, au moins à l'âge de cinquante ans, à diminuer la *quantité* & la *qualité* du *boire* & du *manger*, dont il fait ſa ſubſiſtance journaliére; mais il importe ſur tout d'en diminuer la *quantité*. J'ai démontré, dans mon Eſſai ſur le régime, que la grande *criſe*, ou la grande année *climatérique* arrivoit, en général, dans l'un & l'autre ſéxe, vers l'âge de cinquante ans.

C'eſt alors que le ſang & les humeurs des perſonnes les plus

ſaines & les plus fortes, commencent à perdre de leur chaleur, à s'épaiſſir, à ſe tourner, & s'obſtruer dans les *capillaires* & dans les *lymphatiques*. En conſéquence de pareilles obſtructions, pluſieurs de ces vaiſſeaux ſe réuniſſent & deviennent *cartilagineux*; la *tranſpiration* diminue; toutes les autres ſécrétions ſe font avec moins de perfection; tous les ſolides deviennent roides, dûrs & moins élaſtiques; l'étendue de la circulation diminue peu-à-peu, en s'approchant toujours de plus en plus vers les troncs des vaiſſeaux ſanguins, ou vers leurs premiéres branches.

V.

C'eſt alors qu'un homme ſage, attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa propre machine, s'appercevra que ſa vigueur a paſſé le *méridien* de

ſa durée, & qu'elle commence à décliner. Il ſentira la néceſſité de prendre des meſures qui puiſſent rendre le progrès de la vieilleſſe, le plus lent qu'il eſt poſſible, & contribuer à la conſervation de ſon bien-être ; c'eſt-à-dire, au maintien de ſes ſens & de ſes facultés, dans toute la perfection, que l'on peut raiſonnablement eſpérer.

V I.

Je ſuis donc perſuadé qu'il eſt impoſſible humainement de parvenir à une fin auſſi déſirable, ſans diminuer peu-à-peu la *quantité* & la *qualité* de ſon *boire* & de ſon *manger* ; mais principalement la *quantité* ; & c'eſt une régle que doit pratiquer tout homme ſage, qui a paſſé cinquante ans, & qui ſouhaite de vivre, dans la pleine

possession de ses sens, jusqu'à soixante & dix ou quatre-vingt ans. Il faut qu'il l'observe rigoureusement & sans interruption; qu'il soit sourd à la voix de ses appétits pressans, qui sont alors ordinairement si dépravés par le *préjugé*, par l'*exemple* & par les *excès*, que leur jugement est entiérement *déréglé* & leurs sollicitations tout-à-fait *meurtriéres*: surtout, quand ils nous indiquent la *qualité* des alimens, ou qu'ils en veulent régler la *quantité*.

VII.

Le seul homme, peut-être, parmi les gens de qualité & d'une grande fortune, qui ait vécu fort long-temps dans une pleine santé, & en possession de son bon sens jusqu'au dernier soupir, Cornaro ne se procura ces avantages

ſi précieux qu'à force de *régime* même après avoir paſſé ſa jeuneſſe dans la *luxure*, & par conſéquent, après s'être épuiſé ou avoir ruiné ſa ſanté. A l'âge de quarante ans, il commença à refréner ſes appétits & à ſe ménager ſur ſa nourriture. Après pluſieurs eſſais il fixa à douze onces, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, la quantité de ſes alimens ſolides, & ſa boiſſon à quatorze onces de vin. Depuis l'âge de quarante ans, il diminua peu-à-peu la quantité de ce régime, juſqu'à le réduire à un *jaune d'œuf*; c'eſt-à-dire, à une once environ d'aliment ſolide, en vingt-quatre heures, & probablement à une pareille quantité de vin. Il vécut depuis ce temps dans l'état d'une ſanté parfaite, & conſerva en même temps toute la vigueur de ſes eſprits juſqu'à cent, ou comme

me disent quelques Auteurs, jusqu'à cent vingt ans.

Cet éxemple est assurément fort extraordinaire, dans un homme de la qualité & de l'opulence de *Cornaro*; lequel, pendant toute sa jeunesse, s'étoit livré, sans aucune retenue, aux mets les plus délicats, & aux vins les plus exquis. Or, il est fort probable que, depuis l'âge de quarante ans, où il fit la premiére réduction de sa nourriture, il alla toujours en diminuant, environ deux onces tous les dix ans, jusqu'à ce qu'il se fût réduit enfin à une once par jour. Le succès avantageux de cette réduction graduelle, fait voir que *Cornaro* devoit avoir eu naturellement des solides très-forts : car je suis totalement convaincu que si, au lieu de se réduire à une aussi petite quantité d'alimens de substance animale, il

s'étoit mis, à l'âge de quarante ans, à la ſimple nourriture de pain, de lait de vache & de végétaux, & à l'eau pour toute boiſſon, il auroit vrai-ſemblablement vécu beaucoup plus long-temps, avec une tête plus nette & avec des *eſprits* plus vigoureux.

Car la ſouveraine méthode de prolonger la vie, conſiſte à entretenir le ſang ténu, doux & balſamique. Il n'y a pas d'autre moyen de rendre la circulation pleine, & de faire qu'elle s'étende, ou qu'elle pénêtre ſuffiſamment dans les tours & les détours des *capillaires*, & qu'elle parcoure toutes les circonvolutions délicates, que ces vaiſſeaux font dans les *glandes* : puiſque la mort naturelle, celle qui vient uniquement de l'âge ou de la vieilleſſe, eſt néceſſairement le réſultat de l'épaiſiſſement du ſang,

qui diminue peu à peu l'étendue de la *circulation*, & qui en arrête enfin le cours, même dans les troncs des vaiſſeaux.

XIII.

Il y a environ ſeize ans à préſent, que je me ſuis mis à la ſeule nourriture de lait & de végétaux. Au commencement, je prenois de ces alimens légers ſans aucune meſure, autant que mon appétit en demandoit, & que cela ne m'incommodoit pas. Quelque temps après, je trouvai qu'il m'étoit néceſſaire d'en diminuer la quantité, je l'ai réduite depuis peu à la moitié, au plus, de ce que je me croyois en état de prendre au commencement; &, s'il plaît à la bonté miſéricordieuſe du Tout-Puiſſant, de m'accorder encore quelques années; afin de

conſerver toujours cette liberté & cette douceur, dont ſa grace me permet la jouiſſance actuelle, je me trouverai vrai-ſemblablement obligé, de me retrancher encore la moitié de ma ſubſiſtance journaliére, qui conſiſte aujourd'hui précisément en trois *pintes Winchester* (a) de lait de vache nouveau, & ſix onces de biſcuit de fleur de farine, ſans ſel ou ſans levain, & cuit à un four d'une chaleur fort vive.

IX.

De petites ſaignées, faites de temps à autre, peuvent contribuer beaucoup à procurer une verte

(a) M. Cheyne ne dit point ſi la pinte *Winchester* eſt plus grande ou plus petite que la pinte ordinaire : je ne trouve pas même cette meſure dans le Diction. Encyclop. de Chambers. Mais,

vieilleſſe, principalement à ceux qui peuvent les ſoutenir ſans défaillance ou ſans une grande foibleſſe, ou à ceux qui ont conſervé leur tempérament en force & en vigueur par le moyen d'un bon régime. Car la mort, ainſi que je l'ai déja obſervé, ne s'approche qu'à pas lents, de l'homme ſobre & tempérant; en épaiſiſſant peu à peu les humeurs; c'eſt-à-dire, la *partie caillée* & la *ſérofité* du ſang : moyennant quoi les vaiſſeaux *capillaires* & *lymphatiques* commencent à s'obſtruer; l'obſtruction gagnant enſuite les principales branches, elle attaque enfin juſqu'aux troncs mêmes des vaiſſeaux. Or de petites ſaignées,

en général, la pinte d'Angleterre, qui péſe une livre (avoir du pois); c'eſt-à-dire, de ſeize onces; revient à la chopine de Paris, qui contient une livre d'eau commune.

répétées de temps en temps, entretiennent toujours les vaiſſeaux en liberté; &, comme j'ai fait voir que l'on perdoit toujours plus de mauvais ſang que de bon, il eſt aiſé de concevoir qu'avec un bon régime, on fera rentrer dans la maſſe des humeurs un fluide plus louable, qui ralentira la décadence de la machine.

X.

*S*i l'on prend une nourriture appropriée à ſon tempérament, légére, ſalubre, aiſée à digérer, & préciſément autant qu'il en faut, pour empêcher les anxiétés ou les inquiétudes de la faim; le chile, que fournira ce régime, entretiendra toute la maſſe du ſang, dans un état de fraîcheur, de ténuité & de douceur, beaucoup plus parfait, ſelon moi,

que toute autre méthode que l'art puiſſe ſuggérer. Or, afin que l'on ſe rende un pareil régime aiſé & familier, on doit s'y mettre à l'âge de cinquante ans, au moins avant ſoixante, afin de prévenir les défaillances ou la trop grande foibleſſe, à laquelle on s'expoſe, quand on paſſe trop tard d'une nourriture forte à une nourriture foible.

J'ai préſentement un homme de plus de quatre-vingt ans dans une ſanté & une ſérénité parfaites, quoiqu'il ait toujours été d'une conſtitution tendre & délicate. Il y a aſſez long-temps qu'il s'eſt confié à mes ſoins; & j'ai tout lieu de croire, que ſon état heureux eſt une ſuite de ſept ou huit onces de ſang, que je lui ai fait tirer, environ une fois tous les deux ou trois mois. Effectivement, j'ai trouvé que de

petites ſaignées, faites de temps à autre, par éxemple, une fois tous les trois mois, ou du moins au *printemps* & à l'*automne*, quand on peut les ſoutenir ſans foibleſſe, ou ſans un grand abattement d'eſprits, peuvent contribuer beaucoup à la conſervation de la vie, & donner un fondement raiſonnable à l'eſpérance d'une vieilleſſe verte & ſereine.

X I.

Une autre méthode de parvenir à ce bonheur, c'eſt de provoquer la *tranſpiration*. Car, dans la vieilleſſe, la digeſtion étant plus foible & plus lente, les canaux ſe rétréciſſent ; pluſieurs même des plus petits vaiſſeaux deviennent totalement ſolides : ainſi, toutes les puiſſances motrices venant à ſe relâcher, il faut que la

la tranſpiration diminue peu à peu ; que la peau devienne ſéche & aride ; & que les canaux de la tranſpiration ſe bouchent : voilà ce qui cauſe les *rides* de la peau & la *pâleur* du viſage.

Or, pour empêcher ces effets de la vieilleſſe, ou du moins, pour en arrêter le progrès, il n'y a point de méthode qui paroiſſe y être plus propre, que celle d'exciter la *tranſpiration* par tous les moyens poſſibles ; pourvû qu'ils ſoient appropriès à l'état du ſujet. Ce que l'on peut faire, en ſe frottant ſouvent & fortement le corps, les membres & l'épine du dos, ſur tout le matin & le ſoir, avec une *broſſe à chair*, avec un linge rude & ſec ou avec un morceau de *flanelle* chaude ; après quoi, on ſe lavera avec un linge mouillé dans de l'eau froide, quand la ſaiſon eſt chaude ; &

dans de l'eau chaude, ſi la ſaiſon eſt froide; mais, en tous temps, auprès du feu; &, après cette opération, l'on ſe mettra une veſte de coton immédiatement ſur la peau. Cependant, pour éviter tous les inconvéniens, qui ſont à la ſuite de la vieilleſſe, il n'y a rien d'auſſi efficace qu'une nourriture abſolue de lait & de ſemences.

XII.

Quant aux remédes, qui peuvent ſervir à procurer une *verte vieilleſſe*, les meilleurs que je connoiſſe, ſont de prendre, quand les nuits ſont froides, en allant ſe coucher, une demie-chopine de petit lait chaud, fait avec du vin d'Eſpagne, & quarante ou cinquante goutes d'*eſprit de corne de cerf*; une, deux ou trois pilules de vrai *aſſa-fœtida*, que l'on prendra

de bon matin, afin que l'on en reſſente l'effet la nuit ſuivante. Quand on ne repoſe pas bien, les remédes, que je viens de nommer, peuvent être d'un bon ſecours; ou bien, une dragme de *mithridate*, ou une demie dragme, ou quarante grains de *vieille thériaque de Veniſe*, ou du *cordial* du ſieur *Walter Ralegh*, avalés dans du petit lait chaud fait avec du vin d'Eſpagne.

XIII.

Tous les éxercices du corps, qui ne donnent pas de trop grandes ſecouſſes à la machine, ſont très-bien-faiſans aux perſonnes avancées en âge; comme d'aller à cheval, quand on a encore aſſez de vigueur pour cela; ou bien, en chaiſe ou en carroſſe, dans le beau temps; & quand il fait mau-

vais temps, ſe promener une heure le matin & autant le ſoir, avant le coucher du ſoleil, dans un endroit bien à l'abri. Ceux qui ne ſont pas en état de prendre ces éxercices, peuvent néanmoins faire uſage d'un *trémouſſoir* ou cheval de chambre, d'une *cloche muette* ou d'un *branle*; car il faut ſe donner de l'éxercice, de ſens ou d'autre; plus ou moins fort, ſelon le temps de la vie & les différens degrés de la *décadence* naturelle.

XIV.

Il n'y a rien, ſelon moi, qui puiſſe contribuer d'une maniére plus efficace à procurer une vieilleſſe ſaine & pleine de gaieté, que d'être bien attentif aux changemens, que les différens degrés de la vie font dans notre tempérament, & d'y proportionner

exactement notre régime. On s'appercevra alors d'une maniére bien manifeste, combien il est avantageux de diminuer peu à peu la quantité de ses alimens solides, & de ne prendre plus, à la fin, que des substances liquides pour toute nourriture. On peut commencer par substituer à des alimens de substance animale, d'autres alimens de la même espéce, mais plus foibles, tels que du *poulet* & du *veau* : à ceux-ci l'on fera succèder, dans la suite, des bouillons clairs, faits de poudre de *vipéres* avec du *veau* ou des *poulets*, après quoi l'on ne prendra plus que des *soupes*, faites avec des substances végétales & fort peu de beurre. Et l'on se réduira enfin à une demie-chopine de lait d'ânesse pour le *déjeuner*; autant pour le *souper*, &

une pinte de lait doùx de vache pour le *dîner.*

On verra, par expérience, que cette conduite eſt très propre à prolongér la durée de la vie, à entretenir la tête nette, les eſprits libres, la tranſpiration aſſez pleine, & la circulation paſſablement étendue. Et, ſi l'on trouve trop de difficulté à obſerver rigoureuſement cette conduite, que l'on ſoit obligé d'avoir quelqu'indulgence, pour des *appétits* qui ne ſe laſſent point de demander; en ce cas, le régime du *plus léger* ou du *moindre*; c'eſt-à-dire, la régle de ne prendre des alimens qu'autant qu'il en faut précisément, pour empêcher les inquiétudes de la faim, eſt la méthode la plus raiſonnable & la plus certaine, de ſe procurer une ſanté continuelle, & une verte vieilleſſe.

X V.

Un autre moyen fort aiſé & très-efficace de parvenir à ce bonheur, c'eſt de ſe coucher & de ſe lever de bonne heure. Se coucher, par éxemple, à huit ou neuf heures du ſoir, & ſe lever à ſix heures du matin, pendant l'été, & à ſept pendant l'hyver. Cette pratique eſt fondée, ſur ce que l'air de la nuit eſt, en général, humide, peſant, rempli de particules minérales *nitreuſes*, *arſénicales* & nuiſibles, leſquelles deſcendent plutôt vers la ſurface de la terre; à cauſe qu'elles ſont d'une plus grande peſanteur ſpécifique que les autres parties, dont ce fluide eſt compoſé: c'eſt-à-dire, que les parties de cette nature retombent dans les premiéres heures de la nuit.

Or il n'y a rien de meilleur, pour s'en garantir, que de ſe coucher de bonne heure dans un lit chaud : mais, avant l'aurore, toute cette matiére nuiſible eſt entiérement tombée ; & en ſa place, l'air eſt imprégné de particules odoriférantes & balſamiques, extraites des végétaux les plus légers & les plus doux. Les perſonnes d'une conſtitution tendre & délicate, qui ſe lévent de bonne heure, devroient donc s'empreſſer d'aller jouir d'exhalaiſons auſſi ſalubres, lorſqu'elles ſont encore flottantes dans les régions inférieures, & avant que la force du ſoleil les enléve au-deſſus de leur portée. Il réſulte encore un autre avantage de ſe lever de bonne heure ; c'eſt que l'on a un temps ſuffiſant, pour prendre les éxercices corporels, que nous avons recommandés ci-deſſus.

XVI.

Il eſt encore bon que les perſonnes âgées ſoient attentives, à ce qu'elles n'aient pas le ventre trop libre, & que leurs déjections ſoient *ſolides* & bien *formées* : c'eſt le vrai moyen d'entretenir une fermeté convenable, dans tout le ſyſtême des *ſolides* & des *nerfs*. Pour y parvenir d'une maniére uniforme, il n'y a pas d'autre méthode, que de ſe nourrir fort modérément d'alimens les plus légers. Un ventre trop libre dans la vieilleſſe, détruiroit bien-tôt la fermeté des nerfs, la liberté des eſprits, & occaſionneroit une foibleſſe ou un abbatement d'une très dangereuſe conſéquence à cet âge.

Auſſi, le ſage Hypocrate a t-il recommandé très-fortement aux

hommes avancés en âge, de se conserver le ventre assez resserré; ce que je regarde pareillement comme un des degrés les plus essentiels, qui conduisent à une vieillesse heureuse. Mais il peut arriver qu'avec cette attention l'on devienne trop resserré, & qu'ainsi l'on ait la tête embarrassée ou le ventre gonflé (ce qui ne vient guéres ordinairement que d'avoir trop mangé); en ce cas, on se débarrassera aisément de ces incommodités avec un peu d'*hiera picra*, ou de *teinture de rhubarbe*; ou, une ou deux pilules de *Ruffi* ou d'*Anderson*, que l'on prendra sur le soir: & il faut bien se ressouvenir que tous les *laxatifs*, destinés aux vieillards, doivent être d'une espéce plus chaude & plus carminative qu'à tout autre âge; à cause que des purgatifs plus *froids*, plus *drastiques*, &

plus actifs, causent des *flatuosités*, & des abbattemens trop considérables; & qu'après avoir fait usage de pareils remédes, les boyaux restent pendant assez longtemps dans un état de relâchement, que toutes les personnes avancées en âge doivent éviter d'une maniére plus particuliére; au lieu que des laxatifs plus chauds & plus *carminatifs* entretiennent constamment le ventre dans un état de fermeté; quand on en fait un usage modéré, ils ne dérangent point l'appétit, & ils n'épuisent point les forces; ils rendent même de fort bons services, dans le *déclin* de la vie, lorsque l'on y a souvent recours.

XVII.

Une des plus grandes incommodités de la vieillesse, est d'être

ſouvent travaillé par des *vents* ou des *flatuoſités*, qui demeurent enfermés dans les boyaux, parce que l'on n'a pas alors la force de les pouſſer au-dehors, à cauſe d'une *digeſtion* foible & d'une *tranſpiration* obſtruée. Il n'y a rien de mieux à faire, pour remédier à cet inconvénient, que de ſe nourrir des alimens les plus légers, & de n'en prendre préciſément, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, afin de n'être pas tourmenté de la faim. Le lait & les ſemences contiennent moins de cette eſpéce de vent, que tout autre aliment; & ce qu'ils en contiennent, eſt d'une nature plus douce & plus bénigne. Dans les oppreſſions occaſionnées par des vents, je n'ai jamais obſervé que l'on ait retiré un grand ſoulagement de l'uſage des *aromatiques* & des *épices*; à moins que l'on n'y

joignît quelque *laxatif aloëtique* : autrement ils ne font qu'atténuer le vent ſans le chaſſer.

XVIII.

Lorſque l'on eſt incommodé d'une grande *flatulence*, & de *rots* trop fréquens, rien n'eſt ſi capable de donner un ſoulagement prompt & efficace que l'*ipécacuana*, ou les vomiſſemens que l'on ſe procure, en ſe mettant les doigts dans la gorge : on doit en prendre à proportion de ſa force, & ſelon le degré de ſon incommodité, afin de pomper ce vent, & de le faire ſortir par haut, par bas, ou par les pores de la tranſpiration. Après cela un verre de bon vin épicé &, quand on eſt prêt de ſe coucher, un peu d'*hiera picra*, produiront un fort bon effet. Enfin, ſi l'on mâche dans

la ſuite, deux fois par jour, une demi-dragme de *quinquina*, après que la digeſtion eſt bien faite, cela redonnera de la force aux *ſolides*, & aux organes de la *digeſtion.*

XIX.

On peut encore contribuer à ſe procurer une vieilleſſe ſereine, en ayant ſoin de s'entretenir les pieds & les mains auſſi chauds qu'il eſt poſſible, avec des *chauſſons de laine* & avec des *gands fourés*. Comme ces parties ſont plus éloignées du *cœur*, qui eſt la ſource & la puiſſance motrice de la circulation, un homme avancé en âge ne devroit jamais aller ſe coucher les *pieds froids*; quand ils le ſont, il faut les chauffer devant un bon feu, ou les baigner dans de l'eau chaude : autrement, on s'expoſera à avoir

un ſommeil court & interrompu. Dans les temps froids & de gelée, on ne doit jamais manquer de bien échauffer ſon lit, avec une baſſinoire où il y ait des charbons vifs, ſur leſquels on répandra quelques *ſemences* ou *gommes aromatiques*. On peut encore, quand on eſt couché, placer à ſes pieds un ſac de ſable chaud, ou bien un fer chaud enfermé dans un étui de bois fort épais; & laiſſer brûler du feu, pendant toute la nuit, dans ſa chambre à coucher: tout cela contribue à la ſanté & à la douceur de la vie.

XX.

La chambre à coucher d'un homme fort avancé en âge, devroit toujours avoir une expoſition méridionale: &, quand cela eſt poſſible, il faut en tenir les

fenêtres ouvertes, pendant la partie du jour la plus chaude, afin de la bien aërer. Il eſt auſſi fort avantageux de la parfumer de quelques odeurs fort douces, & de la tenir extrêmement propre. On obſervera à ce ſujet qu'il vaut mieux la *frotter* conſtamment que de la *laver*.

XXI.

Les vieillards devroient éviter de faire leur demeure dans de grandes villes bien peuplées. Un terrein clair, ſec & ſabloneux leur eſt plus propre; & il n'eſt pas indifférent, que leur maiſon ait une élévation modérée.

XXII.

Il faut qu'ils ſoient habillés de maniére, que tout leur corps ſoit entretenu dans un état de chaleur uniforme

uniforme & modérée ; ſans néanmoins être gênés, ou que cela les empêche de ſe donner de l'éxercice. C'eſt pourquoi les habillemens chauds & légers ſont ce qui leur convient le mieux. Qu'ils prennent de bonne heure, dans l'automne, leur habit d'hyver, & qu'ils ne le quittent que bien avant dans le printemps : qu'ils ſe gardent ſoigneuſement des *vents-d'Oeſt* & des *frimats* : qu'ils ſe chauffent à un feu de bois, s'il eſt poſſible (a) ; ſi non, que leur charbon ſoit le moins *ſulphureux* ; mais le plus rempli de *poix* & de *réſine* qu'il eſt poſſible. Enfin, il faut qu'ils évitent les cheminées *ſales* & les chambres qui *fument*.

(a) Cette obſervation convient à l'Angleterre, où le bois eſt aſſez rare, & où l'on ne ſe chauffe ordinairement qu'avec du charbon de terre.

XXIII.

L'*œthiops minéral* & le *quinquina* ſont d'excellens remédes, que la nature ſemble avoir deſtinés pour la conſervation de la vie & de la ſanté. Le *premier*, en faveur de ceux qui ſont naturellement robuſtes, & qui perſévérent dans l'uſage commun des viandes & des boiſſons ſpiritueuſes, dont ils proportionnent cependant la quantité aux différens temps de leur vie. Ils peuvent, en prenant des doſes convenables d'*œthiops minéral*, s'entretenir le ventre aſſez libre, la tranſpiration aiſée, & le ſang dans un état convenable de douceur & de fluidité. Le ſecond, c'eſt-à-dire, environ une demi-dragme de *quinquina* mâché & avalé, après que la digeſtion eſt

bien faite, ou de l'extrait de cette écorce en pilules, ou cette écorce en ſubſtance, dans du *vin* ou dans du *thé* , eſt fort propre à fortifier les *ſolides* & les *nerfs*.

C'eſt un régime même, que l'on devroit commencer aux premiéres approches de la vieilleſſe, & y perſévérer conſtamment; au moins pendant le *printemps* & *l'automne*, juſqu'à la fin de la vie. Pour les conſtitutions tendres, délicates, & qui ont des nerfs foibles ou relâchés, le *quinquina* eſt le meilleur & le plus ſûr de tous les remédes végétaux, propres à fortifier les ſolides; & vrai-ſemblablement toutes les bonnes qualités de cette écorce ne ſont pas encore découvertes. Quand on la choiſit bien; c'eſt-à-dire, quand elle eſt mince, fraîche, bien préparée & qu'on la prend en doſes

convenables, je crois qu'elle est non-seulement le meilleur *fébrifuge* dans toutes les fiévres *intermittentes* & *rémittentes*; mais encore le meilleur *antihectique*, le meilleur *styptique*; &, quand on y joint le régime, un très-bon reméde pour empêcher la *gangréne* ou la *mortification*, pour les *anasarques*, & même pour les *ascites*; principalement, si on la mêle avec du *sel d'acier*. Je la regarde encore comme un excellent reméde dans un *épuisement d'esprits*, & dans la plupart des *maladies nerveuses*. C'est pourquoi je ne sçaurois trop en recommander l'usage aux personnes âgées, d'une constitution tendre & délicate, & dont les nerfs sont foibles; afin de se procurer les avantages d'une *verte vieillesse*, autant que l'Art & la Médecine peuvent y contribuer. On trouve que le *gui*

de *chêne*, *l'écorce d'orange ſéche*, le *cinamome*, la *terre du Japon*, & quelques *aſtringens végétaux* tiennent un peu de la nature du *quinquina* : mais ils ſont bien inférieurs en vertu & en efficacité.

XXIV.

Enfin, je prie le Lecteur de me paſſer la perſuaſion, où je ſuis, que rien ne contribue davantage au bonheur d'une verte vieilleſſe, que des amuſemens innocens & des repas joyeux; des études légéres ou des lectures agréables; des converſations où régnent la raiſon & l'amitié; &, par-deſſus tout, une conſcience pure, une humeur bien-faiſante, une réſignation tranquille à la Providence, une *eſpérance* inébranlable; en un mot, une ſituation de l'ame, qui ne faſſe ni ſouhaiter la mort, ni la redouter.

Summum nec metuet diem, nec optet.

Quoique plusieurs des régles, exposées dans ce Chapitre, ne regardent que des personnes *riches*; cependant celles, qui ne le sont pas, peuvent y découvrir quelque méthode, qu'il leur sera facile de s'approprier & de réduire en pratique, sans faire aucune dépense. Ceux qui sont réellement pauvres, doivent éviter, avec un très-grand soin, les désordres dans ce que l'on appelle les *non-naturels*, & leur pauvreté les réduisant à une sobriété nécessaire, peut contribuer, beaucoup plus qu'on ne pense, à l'avantage d'une longue vie & d'une *verte vieillesse*.

Enfin, j'ai tout lieu d'espérer que les personnes de tous les états & de toutes les conditions, qui se rendront sérieusemens atten-

tives à ces régles, feront quelques découvertes, qui les aideront à se soutenir, sans de violentes secousses, pendant tout le cours d'un état de *misére* & *d'épreuves* (a).

XXV.

J'ai observé ci-dessus, que la fermeté des boyaux & un resserrement convenable; ou, du moins, que des déjections bien figurées, contribuoient considérablement à procurer une vieillesse longue & saine. Mais puisque, par des *excès accidentels*, par des *froids* ou par des *maladies épidémiques*, il peut survenir une *diarrhée*, qui emporte non-seulement toute la

(a) Il me semble que cette triste morale est ici fort mal placée. Les idées lugubres de la douleur & de la mort, n'entrent point dans les moyens de se procurer une verte vieillesse.

nourriture, & toute la vigueur du corps, mais qui pourroit, ſi elle continuoit quelque temps, mettre en danger la vie des perſonnes fort avancées en âge, j'ai réſervé pour cet endroit la cure de cette maladie.

DE LA DIARRHE'E.

Une *Diarrhée*, ou *cour de ventre* ou un *flux chronique*, s'il eſt ſimple & non *ſymptomatique*, procéde d'une *digeſtion* imparfaite, ou d'une mauvaiſe *hylification.* La mauvaiſe *chylification* eſt cauſée par des humeurs viſqueuſes qui rempliſſent tellement les *vaiſſeaux ſanguins*, qu'ils ne ſont preſque plus en état de recevoir de nouveau chyle. La digeſtion imparfaite vient d'un relâchement des ſolides, par leſquels le chyle n'étant

n'étant pas ſuffiſamment broyé & atténué, ne ſçauroit enfiler les *vaiſſeaux lactés*. Etant donc obligé de croupir dans les premiéres voyes, il s'y aigrit & s'y tourne en un purgatif trés-actif : telle eſt la nature d'une *diarrhée* ſimple. La *ſymptomatique* peut venir de pluſieurs cauſes, comme d'une *fiévre* lente, d'une habitude *ſcorbutique* ; de quelque maladie topique qui n'eſt pas fixe, telle que la *goutte*, le *rhumatiſme*, ou l'*éréſipelle*. On ne ſçauroit guérir totalement cette derniére eſpéce de diarrhée, ſans avoir remédié auparavant à la maladie, qui en eſt la cauſe, & par conſéquent ſans l'avoir réduite à l'état d'une *diarrhée* ſimple & non-compliquée ; de même que la guériſon d'un *ulcére* ne ſçauroit avoir lieu, juſqu'à ce que l'on en ait fait une

playe ſimple, au moyen *d'altérans* convenables.

En ce cas, il n'y a rien d'auſſi efficace, pour la cure d'une ſimple *diarrhée*, que de fréquens *vomitifs*, tant pour nétoyer les *premiéres voyes*, afin que les *organes* de la digeſtion reprennent leur jeu ordinaire, que pour forcer les humeurs *peccantes* à faire *révulſion*, & à ſortir de boyaux trop relâchés; on peut y joindre des poudres de *rhubarbe* rotie, du *corail* préparé, avec quelques grains de *muſcade* rotie, pris dans de l'eau tiéde de *Briſtol*, ou dans du lait, ou dans une infuſion de *quinquina*, de *cinamome de gui*, & *d'écorce d'orange*, environ quatre cuillerées deux fois par jour, après que la digeſtion ſera faite; mais il faut ſur-tout avoir un ſoin particulier de ſon régime : les alimens doivent être les plus légers

ou les plus aisés à digérer, tel que le *ris*, le *sagou*, les *biscuits*, & autres nourritures de semence, faites avec du lait ou de l'eau, en prendre peu à la fois, mais plus souvent qu'à l'ordinaire. Tous les éxercices, qui ne fatiguent pas trop, sont aussi fort bons; & pour boisson on commencera par faire usage de l'eau de *Bristol*, & ensuite de celle de *Spa* ou de *Pyrmont*, avec un peu de *vin rouge épicé*. Cette méthode produira un bon effet, s'il y a quelque chose qui le puisse; pourvû que l'on ait une constitution passablement *bonne*; ou même, quand on seroit d'un tempérament *délicat*.



CONCLUSION
de cet Ouvrage.

On me dira, ſans doute, qu'avec un peu de bon ſens & d'éducation, il n'y a perſonne qui ne fût déja convaincu, au moins en grande partie, des vérités générales, que je viens d'expoſer ſur la cure des maladies. Les plus novices Apprentifs d'Apotiquaire ſçavent, que les *évacuations convenables*, les *altérans bénins*, & les remédes, qui donnent peu-à-peu aux fibres de la force & de l'élaſticité, ſont, en général, les moyens les plus efficaces de guérir les maladies du corps, &, les déréglemens de l'eſprit qui en réſultent; pourvû que l'on continue réguliérement de faire uſage de ces remédes, pendant un temps convenable.

Pour peu que l'on veuille y penſer, ne ſçait-on pas qu'en modérant ſes appétits ou ſes paſſions, en ſe nourriſſant des alimens les plus légers, & en n'en prenant précisément que ce qu'il en faut, pour ne point ſouffrir, on parviendroit avec le temps à ſe délivrer de ſes maladies ou de ſes infirmités. Ainſi tout ce que j'ai bien pris de la peine à recommander touchant l'*abſtinence*, la *ſobriété* ou le *régime* du *plus léger* & *du moindre* eſt un travail perdu & une répétition tout-à-fait inutile.

Car la ſeule queſtion qu'il y ait, ce ſemble, en Médecine ; celle qui doit déterminer l'étude & l'obſervation du Médecin raiſonnable, conſiſte à guérir ou à ſoulager, le plutôt & le plus efficacement qu'il eſt poſſible, les maladies & les incommodités des hommes, en les prenant tels qu'ils

ſont actuellement ; c'eſt-à-dire ; avec leur *ignorance*, leurs *appétits déréglés*, leur *luxure*, leur *intempérance*, en un mot avec toutes les paſſions, auxquelles ils ne ſe réſoudront jamais de renoncer, quoique menacés des châtimens les plus terribles. D'ailleurs, combien y a-t-il de perſonnes, auxquelles il ſeroit très-incommode, & fort difficile de réduire en pratique les régles que je propoſe ; leur ſituation, leurs emplois ou d'autres circonſtances, ne leur permettroient guéres de ſe livrer à un genre de guériſon auſſi long & auſſi ennuyeux. Quelques autres dominés par la violence de leurs appétits inſatiables, par leurs paſſions, par leurs habitudes, & par les coutumes de leur pays, auroient une extrême répugnance à embraſſer cette méthode ; c'eſt donc comme ſi l'on

n'avoit rien dit pour de pareilles gens, que de leur recommander une conduite aussi désagréable & aussi difficile à suivre.

Tout ce que j'ai à répondre ; 1°. c'est que j'ai fait part au Public, de tous les remédes ou médicamens les plus efficaces & les plus prompts que je connoisse, & que j'ai triés, expérience faite, entre mille autres que l'on disoit avoir la même vertu, selon la maniére ordinaire de pratiquer la Médecine. J'ai donc par-là satisfait à la premiére condition, qui éxige que l'on traite les hommes tels qu'ils sont : mais, dans de pareilles circonstances, je me garde bien de promettre une guérison solide & durable.

2°. Proposer de guérir les hommes, en leur permettant de se livrer à leurs passions, sans retenue, c'est proposer un problême

aussi impossible, que la *quadrature absolue du cercle* par les méthodes connues, ou qu'un *mouvement perpétuel*. La *santé* & la *luxure* sont incompatibles: des *fibres* & des *nerfs* forts & vigoureux ne sçauroient subsister avec une *lasciveté immodérée* : dans la nature des choses, il est impossible d'allier une longue vie avec une continuelle intempérance. Il est vrai que l'on peut, moyennant de violentes évacuations souvent répétées, & entremêlées de forts *astringens*, ou de remédes qui fortifient les solides, soulager les malades pendant quelque temps; mais de pareils succès sont misérables, toujours précaires, & ne sont propres qu'à accélérer la mort. Je me suis proposé de prouver que les hommes avoient, en leurs propres mains, les principaux remédes à leurs miséres: ex-

cepté qu'il leur eſt quelquefois très-difficile d'éviter les calamites de l'indigence, quoiqu'en Angleterre de pareilles extrémités ne ſoient guéres à craindre. La ſobriété eſt tout ce qu'il y a de plus néceſſaire pour nous rendre heureux dans cette vie (a).

J'ai tâché de faire voir, dans ce Traité, les *évacuations*, les *altérans* & les *aſtringens*, qui conviennent à la plûpart des maladies ordinaires, *aigues* & *chroniques*, *épidémiques* & *céphaliques*; ſoit pour les guérir, ſoit pour les ſoulager; ſans avoir égard à au-

(a) Comme M. Cheyne s'eſt laiſſé aller, dans la ſuite de cet Article, à un goût trop dominant de prêcher: j'ai tâché de réduire le reſte de cette Concluſion à ſa juſte valeur. Les longues Morales & l'ennui, n'étant que trop ſouvent compagnes l'une de l'autre.

305

cun régime particulier ; mais, pour les extirper ſans retour ; j'y ai joint le régime ſpécifique. Si cela ne ſuffit pas, on peut conclure de ce phénoméne comme de beaucoup d'autres, que les ſouffrances, les douleurs & les maladies ſont néceſſaires, dans l'économie de la *Providence*, pour rendre les hommes vertueux ; afin qu'ils ſoient dignes de participer au bonheur qu'elle leur deſtine ; & que dans la ſource infinie de ſes connoiſſances, elle n'a pas trouvé de moyen plus efficace pour les conduire à cette fin.

Cependant cela ne diſpenſe pas un homme raiſonnable, & ſenſible aux douleurs & aux miſéres de ſes ſemblables, de contribuer de tout ſon pouvoir, à la guériſon & au ſoulagement de leurs maux. Je ne fais donc que payer ici ce que je dois à ma conſcience :

j'ai fait de mon mieux ; & il y a toute apparence, que ce sera mon dernier Ouvrage en Médecine. Je crois avoir démontré par la nature des choses, par les Ecrits de quelques Médecins d'un mérite reconnu, & par ma propre expérience, qui a été assez longue, je crois, dis-je, avoir démontré, en parcourant toutes les maladies communément décrites, que les moyens & les méthodes, que je propose, ou extirperont les maux, ou les soulageront considérablement.

Il est vrai que ma méthode est lente & un peu incommode; mais l'habitude la rendra plus aisée ; & elle deviendra enfin agréable, par la santé & par la vigueur, qui en seront le fruit. Il y a des cas fort mauvais, où elle pourra être d'une grande consolation aux malades désespérés ;

ils reprendront courage, en apprenant qu'il leur reſte encore à eſſayer une méthode, qui peut très-probablement les *guérir*, les *ſoulager*, ou du moins, leur procurer une mort douce & tranquile : méthode que l'on n'a pas coutume de preſcrire, ni de recommander aſſez fortement.

Car je ſuis moralement certain & entiérement convaincu, qu'une nourriture habituelle de *lait* & de *ſemences*, ou de *lait* & de *navets*, dans laquelle on perſiſtera pendant un tems convenable, & accompagnée d'autres remédes appropriés aux *ſymptomes*, guérira totalement ou ſoulagera beaucoup toutes les maladies chroniques, que j'ai connues par moi-même, ou que j'ai trouvées décrites dans les bons Auteurs. Et de copieux *délayans*, précédés d'évacuations conve-

nables, avec des infuſions de ſemences *ſaponacées* ou *aromatiques*, priſes dans l'ordre qui leur convient, offrent tout ce qu'il y a de mieux pour la guériſon des maladies aïgues, qui ne ſont pas incurables.

Fin du ſecond Tome.

ERRATA
du ſecond Tome.

Page 75. *ligne* dern. mettez la virgule après *effet*.

Pag. 189. *lig*. 1. dis *liſez* dit.

Pag. 300. *lig*. 16. une *liſ*. un.

Pag. 333. *lig*. 2. aſtrigens *liſ*. aſtringens.

Pag. 405. *ligne*. 21. (avoit du poids) *liſez* (avoir du poids)



CATALOGUE

des Ouvrages de M. Cheyne.

I. METHODE naturelle de Guérir les maladies du corps, & les déréglemens de l'esprit qui en dépendent.

C'est cet Ouvrage, dont on donne ici la Traduction sur la 3e Edition du Texte Anglois.

II. Essai sur l'Art de se conserver la santé, & de se procurer une longue vie. Cet Ouvrage a eu sept Editions en Anglois. L'Auteur le mit ensuite en Latin avec un grand nombre d'additions & de corrections, & il y joignit un Traité sur la nature des fibres, & sur les maladies occasionnées par leur relâchement. On a une Traduction Françoise

de cet Essai sur l'Edition Angloise.

III. Essai sur la nature de la Goutte, & la vraie méthode de la traiter, auquel est joint un Traité de la Nature & de la qualité des Eaux de *Bath*. On y enseigne la maniére d'en faire usage, & les maladies auxquelles elles sont propres. On y traite aussi de la nature & de la cure de la plûpart des maladies chroniques, 5e Edition. ... en Anglois.

IV. Nouvelle Théorie des Fiévres continues, aigues & lentes; dans laquelle, outre leurs symptomes & la maniére de les guérir, on prend occasion d'expliquer méchaniquement la nature des glandes, le procédé & les loix de la sécrétion; l'opération des purgatifs, des vomitifs, & des remédes mercuriels. Cet Ouvrage est précédé d'un Essai sur les

Oo8

moyens de perfectionner la théorie de la Médecine, 4e Edition... en Anglois.

V. Principes philosophiques de la Religion naturelle & revélée, en deux parties. La premiére contient les élémens de la Philosophie naturelle, & les preuves de la Religion naturelle. On traite, dans le deuxiéme, de la nature des infinis, & des principes Philosophiques de la Religion révélée ... en Anglois.

VI. Méthode des Fluxions, ou les Loix les plus générales des quantités fluentes, avec un Essai sur les élémens de la méthode inverse des Fluxions... en Latin.

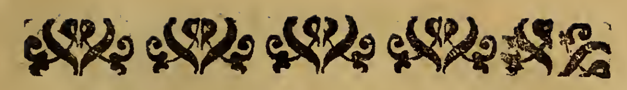
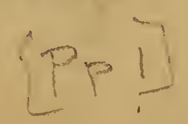


TABLE DES CHAPITRES du Tome second.

TROISIE'ME PARTIE.



[Pp 2]

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé *Méthode naturelle de Guérir les maladies du corps & les déréglemens de l'eſprit qui en dépendent*, & j'ai cru qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. A Paris ce 14. Mai 1747.

Signé, BRUHIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre amé JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU Fils, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Voyage au tour du Monde, par l'Amiral Anſon, traduit de l'Anglois par M. l'Abbé de Gua de l'Académie des Sciences. Méthode naturelle de Guérir les maladies du Corps & les déréglemens de l'eſprit qui en dépendent, traduit de l'Anglois.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant fovarablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que

bon lui semblera; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-sçel desdites Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher

& féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très cher & féal Chancelier le ſieur Dagueſſeau Chancelier de France. Le tout à peine de nullité deſdites Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil ſept cens quarante-neuf, & de notre Regne le trente-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, *ſigné* SAINSON.

Régiſtré ſur le Régiſtre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 156. fol. 148. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 10. Mai 1749.

CAVELIER, Syndic


COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RB
151
C42 F8 v.2
RARE BOOKS DEPARTMENT

